33382/B

W. Marseilles 4 Apl '02

38.H.8664

SECOND VOYAGE

DANS

L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE.

La Carte d'Afrique servant aux deux Voyages ayant été exécutée aux dépens et pour le compte de l'Auteur, elle se vend séparément, et en sus du prix des deux Voyages, 6 fr.

Nota. Les exemplaires exigés par la loi ont été déposés à la Bibliothèque nationale.

SECOND VOYAGE

DE

F. LE VAILLANT,

DANS

L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE,

PAR LE CAP DE BONNE-ESPÉRANCE,

pendant les années 1783, 1784 et 1785;

nouvelle édition, augmentée d'une Table générale des Matières servant aux deux Voyages;

ORNÉE DE VINGT-DEUX PLANCHES EN TAILLE-DOUCE.

TOME SECOND.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

A PARIS,

Chez DESRAY, Libraire, Éditeur des Ouvrages d'AUDEBERT et VIEILLOT, rue Hautefeuille, n° 36.

AN XI. — 1803.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

SECOND VOYAGE EN AFRIQUE.

CHAPITRE VI.

Suite du voyage chez les grands NAMAQUOIS.

QUANT à la partie si fameuse des voyages, savoir, les découvertes et les observations nouvelles, on en trouvera (car il le faut bien) quelque chose dans les descriptions particulières des individus nouveaux dont j'ai fait la conquête en Afrique, et que je donnerai bientôt au public; mais qu'on ne s'attende pas, comme je l'ai dit, à des démonstrations géométri-microscopiques. Je m'étendrai avec plaisir sur les mœurs et les habitudes des animaux avec qui j'ai vécu; la plus simple observation de cette nature nous donnera toujours des résultats plus

heureux et bien plus certains, que l'exploration de leurs entrailles fumantes et muettes : vraie charlatannerie, faite pour tromper d'ignorans admirateurs, et, qui pis est, bien souvent des savans même.

Je m'attacherai plus particulièrement aux parties essentielles, et principalement aux formes de ces mêmes parties ; quant à l'ensemble de l'animal, c'est-à-dire à sa forme extérieure, une description simple, aidée d'une figure exacte, suffira toujours pour le reconnoître et ne pas le confondre avec un autre ; mais à Dieu ne plaise que j'emploie jamais mon loisir à mesurer la longueur, la largeur et l'épaisseur de toutes les dents d'un quadrupède, à donner l'exacte dimension de l'ouverture des yeux, des narines sous toutes leurs faces ; la grandeur des trous de chaque vertèbre, la circonférence et le diamètre de l'anus, l'épaisseur du rectum et l'aunage de tous les boyaux, ainsi que la longueur comparée des poils dans toutes les différentes parties du corps. Tant de savoir assurément n'est pas à ma portée.

J'étois arrivé à la horde le 23 juillet; il y avoit dix-huit jours que je séjournois : je

commençois à languir d'impatience, et je desirois reprendre ma route; mais quel que fût mon empressement à cet égard, j'avois cru ce séjour nécessaire pour le repos et le rétablissement de mes animaux. Déjà mes chevaux avoient repris leur vigueur et leur courage. Des treize bœufs qu'avoient ramenés mes gens, sept déjà étoient assez bien remis; mais il y en avoit six de la convalescence desquels je désespérois. De tous les animaux bi-fourchus, le bœuf est celui chez qui le développement des forces vitales s'effectue avec le plus de lenteur. Privé de dents incisives à la mâchoire supérieure, il ne peut arracher l'herbe qu'avec ses lèvres, qui étant trop épaisses, ne lui permettent pas de pincer les filamens courts et succulens des jeunes pousses. Si la fatigue ne lui laisse pas assez de forces pour ruminer, s'il ne trouve pas une bonne qualité de fourrage, son estomac, par le défaut de cette seconde mastication si nécessaire, n'a plus à digérer qu'une herbe indigeste et mal broyée, incapable de l'alimenter convenablement.

Mes gens, très-satisfaits de la vie oisive et tranquille qu'ils menoient dans la horde,

m'exhortoient à y rester quelques jours encore, afin, disoient-ils, de donner à mes bœufs malades le temps de se rétablir entièrement. Mais ma patience étoit épuisée. Je préférai d'abandonner mes six bêtes ; et quoique je ne dusse m'attendre qu'à une continuité de sécheresse et de malheurs, puisque ma marche étoit en raison contraire de celle des saisons ; quoique la prudence me conseillât de retourner au Cap, et qu'il n'y eût presque qu'une fausse honte qui me fît persister dans mon projet, je résolus de reprendre ma route et de poursuivre mon voyage chez les Namaquois.

Ma santé n'étoit pourtant pas trop assurée ; et il me restoit quelque incommodité encore d'un accident qui m'avoit tenu dans ma tente pendant huit jours.

De toutes les plantes remarquables de ce canton, celle qui a le plus fixé mon attention, est une espèce de géranium épineux à grandes fleurs, à laquelle les Namaquois ont donné, dans leur langage, le nom de *Nourap*.

Ce géranium a une propriété particulière ; c'est qu'avec le temps, toute sa partie intérieure se détruit entièrement, tandis que

son écorce reste intacte. Dans cet état, son tronc et ses branches sont totalement creux; l'écorce alors prend une certaine transparence et la couleur d'une belle colle de Flandres : jetée au feu, elle ne se brûle point comme du bois, mais se racornit et se tortille comme le feroit une corde de boyau.

On trouve de ces géraniums, qui portent des fleurs jaunes et d'autres des fleurs blanches; mais ce qui prouve que ce ne sont absolument que des variétés, c'est qu'il m'est arrivé de trouver sur le même pied des fleurs de ces deux couleurs.

Parmi ceux dont je me voyois entouré, j'en avois trouvé un superbe, que je m'étois amusé à dessiner; après quoi je l'avois jeté imprudemment hors de ma tente, près de mon chariot. La nuit, réveillé par un besoin, je descendis de ma voiture; et sans songer au géranium qui se trouvoit là, je sautai pieds nus sur cette plante, et m'enfonçai un pied jusqu'à la cheville dans ses épines. Ma douleur fut telle, et je poussai un cri si violent, que tous mes gens accoururent. Ils me trouvèrent soutenu sur une jambe, et cloué par l'autre sur le tronc épineux, sans oser faire le moindre mouve-

ment pour m'en retirer. Le pis de l'aventure, c'est que je ne savois comment me soustraire à cette torture, et qu'il ne m'étoit pas possible d'arracher une partie du pied des épines, sans les enfoncer davantage dans l'autre. Enfin on prit le parti de me soulever, en me couchant un peu horizontalement; puis, d'un même effort et d'un seul coup de main, on retira la plante.

L'opération fut cruelle. Néanmoins je la supportai tranquillement, parce que je crus qu'elle seroit la dernière de mes douleurs, et qu'il n'y avoit plus, pour être guéri, qu'à arrêter l'inflammation. Dans ce dessein, je me fis envelopper la cheville et le pied avec un cataplasme de lait et d'herbes que me firent mes Hottentots; et je me mis au lit, ne doutant pas que le jour d'après je ne pusse marcher à mon ordinaire. Mais quel fut mon étonnement, quand le lendemain je sentis mes souffrances beaucoup augmentées, et que je me vis le pied, la jambe et la cuisse même si prodigieusement enflés, qu'ils ne pouvoient se prêter à aucun mouvement. Klaas Baster et ses Hottentots, en me voyant dans cet état, déclarèrent que la plante qui m'avoit blessé étoit

venimeuse, et qu'il n'y avoit que des bains de lait chaud qui pussent me guérir. J'adoptai ce régime, et je restai pendant huit jours couché sans sortir de dessus mon matelas. Enfin, le huitième jour l'enflure disparut totalement; mais quoique je pusse me soutenir sur mes pieds, ma jambe néanmoins étoit d'un brun verdâtre; et ce ne fut que plus de trois mois après ma blessure, qu'elle reprit sa couleur naturelle. Mes gens nommèrent la plante, depuis mon accident, *gift-doorn* (épine empoisonnée).

Tel étoit l'état de ma santé au moment où je me disposois à partir. Toutes les inquiétudes m'assailloient à-la-fois, et de toutes parts je ne voyois que des sujets de crainte. J'avois fait des échanges avec Klaas Baster pour une trentaine de moutons, afin de me former un nouveau troupeau. Je voulus même que pour la route ils s'accoutumassent, ainsi que mes chèvres, à ne pas s'écarter de mon camp; et dans ce dessein, je les fis garder pendant quelques jours près d'elles, autour de mes chariots et de mes tentes. Mais ce n'étoient pas les moutons qui me devenoient les plus nécessaires pour mon voyage. Comment l'entreprendre avec

sept bœufs seulement en état de servir, tandis qu'il me falloit trois attelages entiers ?

La horde étoit trop éloignée de toute habitation, pour pouvoir me flatter d'en acheter quelques-uns dans le voisinage. A la vérité, j'avois compté sur le Baster ; mais celui-ci ayant commencé à défricher quelques terreins pour y semer les grains qu'exigeoit la consommation de sa horde, ses bœufs lui devenoient nécessaires. Tout ce que je pus obtenir, à force de prières et d'instances, ce fut un attelage. « Voyez-» vous ces hautes montagnes du Camis, me » dit-il ! là, vous en trouverez autant qu'il » vous en faudra : quant aux moyens de vous » faire arriver au Camis, c'est mon affaire. » Je chargerai mon frère de vous y con-» duire ; il prendra le nombre d'hommes et » la quantité de bœufs qu'exigeront vos cha-» riots, et quand il vous aura mis à portée » d'avoir de nouvelles bêtes, il reviendra » ici avec les siennes ».

Cette proposition étoit, dans les circonstances, ce que je pouvois désirer de plus favorable. Elle me donnoit les moyens de reprendre mon voyage. Que pouvoit de plus pour moi le Baster ? et que pouvois-je lui

demander davantage? Cependant j'avois formé un autre vœu encore, c'étoit de l'emmener avec moi. J'allois traverser la contrée des grands Namaquois. Or, je n'ignorois pas qu'il avoit voyagé chez ce peuple, qu'il étoit connu dans la plupart de leurs hordes, qu'il parloit très-bien leur langue, et que par conséquent il pouvoit m'être infiniment utile auprès d'eux. La difficulté étoit de le déterminer à me suivre. Vainement je l'avois pressenti plusieurs fois sur cette complaisance ; toujours il m'avoit paru y répugner, quoique cependant il eût déjà voyagé avec M. Gordon, et même avec le voyageur anglais M. Paterson (1). Enfin j'essayai de le gagner par la séduction de sa sœur, de sa belle-sœur et de sa femme. J'intéressai celles-ci à ma demande par quelques jolis cadeaux que je leur fis ; et en effet, elles réussirent si bien, qu'il n'eut plus à m'objecter que la crainte d'être rencontré et attaqué par ses frères. Mais lui ayant représenté qu'environné de tous mes gens, et sous la protection de mes armes et des

(1) Ce dernier a publié une relation de son voyage, qui a été traduite en français.

leurs, il n'avoit rien à craindre de ses frères; et l'ayant assuré sur-tout que s'ils osoient approcher de mon camp, et tenter quelques voies de fait, j'écrirois au colonel Gordon pour obtenir du gouvernement leur punition, il se rendit enfin à mes instances.

Nos conditions furent bientôt faites. C'étoient quatre rixdalers par mois, du tabac à discrétion, et de la quincaillerie suffisamment, pour qu'il pût acheter quelques bœufs lorsque nous serions chez les grands Namaquois. Cependant, quoiqu'il eût accepté sans hésiter ces propositions, sans qu'il m'eût même demandé à en ajouter aucune autre, je m'apperçus qu'elles ne le flattoient que foiblement. En effet, ce traitement étoit peu de chose pour un homme qui possédoit huit cents bêtes à laine, et plus de deux cents bêtes à cornes, et qui par conséquent pouvoit, dans sa condition, être regardé comme riche. Mais quand je lui eus proposé par jour une ration d'eau-de-vie, alors il ne put se contenir, et sa joie éclata. Quoique vivant loin de la colonie, il eut peu d'occasions de boire de cette liqueur, il l'aimoit passionnément. Pendant mon séjour auprès de lui, je l'en avois régalé quelque-

fois ; et de tous les ressorts qui pouvoient remuer son ame, celui-ci étoit le plus puissant.

Cependant il mit à nos arrangemens une condition, c'est que je le ramènerois à sa horde. Cette clause contrarioit un peu mes vues ; car quoique des obstacles sans cesse renaissans me firent presque désespérer du succès de mon voyage, j'en conservois néanmoins la volonté. Il est vrai que ces obstacles m'ayant forcé à revenir sur mes pas, il dut m'en coûter beaucoup moins de ramener le Baster avec moi.

D'après cette supposition que je ramènerois le Baster à sa horde, la famille me supplia de la protéger, à mon retour, auprès du gouverneur, et d'obtenir pour elle la liberté du port d'armes, qui est défendu à tous les Hottentots, et qui étoit nécessaire à ceux-ci, non-seulement contre l'attaque et les incursions des Boschjesman, mais encore pour se garantir des vexations de leurs parens, qui déjà plusieurs fois les avoient désarmés. Avec la même légèreté avec laquelle je m'étois engagé pour l'autre objet, je promis de m'intéresser pour celui-ci : il est vrai que ce dernier ne m'exposoit

pas à un manque de foi; que si je n'étois point dans le cas de solliciter de vive voix cette grace, j'avois la faculté de la demander par écrit, et qu'en me séparant de Klaas Baster, je pouvois lui remettre en main une lettre de recommandation pour M. Gordon et pour le nouveau fiscal.

En attendant, je donnai à la horde dix livres de poudre, et du plomb en proportion, et leur laissai un fusil pour se défendre pendant l'absence du frère; ce présent lui fut d'autant plus agréable, que depuis long-temps elle manquoit de munitions. Je fis à chacun des individus qui la composoient, quelque cadeau particulier. Les femmes sur-tout ne furent pas oubliées; mais la sœur m'en demanda un auquel je ne m'attendois pas. Trois jours après mon arrivée à la horde, une de mes chiennes avoit mis bas, et m'avoit donné huit petits. Moi, qui crois que la nature ne se trompe jamais, et qu'une mère peut nourrir, quel qu'en soit le nombre, tous les animaux qu'elle a portés, à moins que quelques circonstances particulières ne la privent de la nourriture, j'avois laissé ma chienne nourrir tous les siens. Ils pouvoient par la suite me devenir

utiles, et remplacer tant ceux que j'avois perdus que ceux dont il étoit possible que d'autres accidens me privassent encore. La mulâtresse alloit me quitter : pour dernier témoignage d'amitié, elle me demanda un de mes jeunes chiens, et d'abord je le lui refusai. Mais elle y mit tant d'instances, elle me pressa tant, qu'il fallut céder. Comment résister à la sœur de deux hommes auxquels tous mes gens et moi nous devions la vie !

Le 10 août, je me mis en marche. Mon intention étoit de passer la nuit à *Poes-kop-Heuvel ;* c'est ainsi que nous avions nommé le lieu où avoient été tués les éléphans. Les cadavres de ces animaux subsistoient encore en partie. Mais soit la vue, soit l'odeur de ces corps, mes bœufs prirent l'épouvante, et ils s'agitèrent tellement dans leurs traits, qu'il fallut les dételer au plus vîte. A peine libres, tous prirent la fuite, et ils retournèrent au galop vers la horde, où l'on fut obligé de courir pour les ramener.

Déjà le matin, en les mettant aux voitures, ils s'étoient effarouchés, et l'on avoit eu beaucoup de peine à les atteler. Les suites funestes que pouvoient avoir ces caprices

dangereux m'effrayoient d'avance, et ils me rendirent plus douloureuse encore la perte de mes anciens attelages. A combien d'accidens alloient m'exposer des animaux si mal dressés ! Que de craintes ! que d'inquiétudes nouvelles ! Heureusement j'en fus quitte pour ce premier jour d'alarmes. Ces bêtes, qui me donnoient tant lieu de craindre pour mes gens et pour mes chariots, s'apprivoisèrent facilement : elles firent même fort lestement, dans les trois journées suivantes, vingt-quatre lieues à travers les montagnes et par les chemins les plus affreux, où nous ne trouvâmes qu'une seule fois de l'eau, qui encore étoit détestable. Heureusement que nous en eûmes dans quelques fosses de la rivière de l'Epine-Noire, (*Swarte-Doorn-Rivier*), où nous campâmes le troisième jour dans l'après-midi ; de très-grands mimosas bordoient la rivière le long de son cours.

Pendant qu'on dételoit, m'étant avancé pour examiner le lieu, je vis, avec autant de joie que de surprise, un chariot que gardoient quelques Hottentots. Je les accostai, et leur fis différentes questions sur la cause qui les amenoit dans ce lieu. Mais bientôt

ils changèrent mon alégresse en inquiétude, quand ils m'apprirent que le chariot appartenoit à Piet Pinard, qui les avoit pris à son service, et avec lequel ils venoient d'arriver. Pinard étoit ce grand chasseur, ce coureur des bois dont j'ai parlé ci-dessus, et dont il est question dans l'ouvrage de Paterson. Il avoit voyagé avec le colonel Gordon ; et au moment de mon départ du Cap, il étoit venu s'offrir pour voyager aussi avec moi. Mais, sur sa réputation, j'avois refusé ses offres ; j'en ai dit ailleurs les motifs, et c'étoit avec un vrai chagrin que je le rencontrois dans ma route.

Cependant il me rendit un service. Comme il s'étoit annoncé au Cap pour venir chasser aux éléphans chez les grands Namaquois, Serrurier, successeur de mon ami Boers dans l'emploi de fiscal, avoit espéré qu'il me rencontreroit, soit dans la route, soit chez ce peuple ; et, dans cet espoir, il l'avoit chargé pour moi d'un paquet et d'une lettre.

Le paquet venoit de Hollande, et il m'étoit envoyé par Temminck, qui curieux d'avoir dans sa collection un calao d'une espèce particulière, me prioit de le lui procurer ;

ajoutant que cet oiseau se trouvoit en Afrique, et me le désignant par un bec qu'il m'envoyoit. Temminck ne se trompoit pas. Le calao dont il me parloit est réellement un oiseau africain. On le voit même assez fréquemment à la côte de l'est; mais il est si farouche, si méfiant, si difficile à approcher, qu'il sera nécessairement toujours très-rare dans les cabinets. Pendant tout mon premier voyage, je n'avois été qu'une seule fois à portée d'en tirer un ; c'étoit dans le pays d'Auteniquoi : et comme si j'eusse prévu le vœu de mon ami, je m'étois hâté de lui en faire l'hommage, et de le lui envoyer par Boers. Le desir qu'il me témoignoit d'en avoir un, mettoit pour moi un prix infini à celui que je lui avois fait passer ; et je sentois quelque plaisir à penser qu'au moment où je recevois sa demande, il recevroit peut-être l'oiseau qu'il desiroit.

Les nouvelles que me donnoient, et sur la Hollande, Temminck, et sur le Cap, Serrurier, m'étoient, dans les circonstances présentes, infiniment agréables ; mais j'eusse desiré les recevoir par une autre voie que celle de Pinard. La rencontre de cet homme me sembloit de mauvais augure; je m'alar-

mois de le voir dans mon voisinage, et mes craintes, comme on le verra, ne se trouvèrent que trop bien fondées.

Quoiqu'il eût suivi une autre route que moi, son voyage n'avoit pas été plus heureux que le mien, et il venoit d'éprouver, comme moi, le fléau de la sécheresse et de la disette des fourrages; mais comme il n'avoit qu'une voiture et peu de monde, il s'en étoit mieux tiré. Il me fallut entendre le prolixe et interminable récit de ses prouesses, dont je fais grace au lecteur, car jamais histoire ne fut comptée plus longuement; et d'après le service qu'il venoit de me rendre, je me voyois pourtant obligé de l'écouter.

A l'entendre, il se rendoit chez les grands Namaquois, sans autre projet que celui de chasser les éléphans et de faire le commerce de l'ivoire; mais je connoissois assez l'aventurier pour me défier de ses déclarations. J'avois vu d'ailleurs de quoi étoit composée sa pacotille, et je n'ignorois pas, moi, qui voyageois aussi, que ce n'est point avec des quincailleries, du tabac et des liqueurs fortes qu'on tue des éléphans. Son seul et véritable but étoit l'achat et le com-

merce des bestiaux ; et s'il annonçoit avec tant d'affectation de prétendus projets de chasse, ce n'étoit qu'un prétexte pour détourner loin de lui les soupçons et les yeux de l'administration. Ceci exige une explication.

Les bestiaux sont un des objets dont la Compagnie s'est réservé exclusivement le commerce avec les Sauvages ; elle en défend le trafic sous des peines très-rigoureuses. Mais dans des contrées aussi éloignées de la surveillance du gouvernement, comment l'empêcher ? Et quand il manque de force pour faire exécuter même ses loix judiciaires, où en trouveroit-il pour l'observation de ses loix fiscales ? La prohibition dont il s'agit est d'autant plus facilement éludée, que personne n'est spécialement chargé de la maintenir, que tout le monde est intéressé à la frauder, et qu'avec l'assurance de l'impunité, on a de plus celle du bénéfice.

Encore si les fraudeurs n'étoient coupables qu'envers le gouvernement ! mais que d'iniquités ! que de crimes et d'horreurs ! Quelques colons bien armés se réunissent ensemble, puis, tombant tout-à-coup sur une horde isolée, ils obligent ceux qui la

composent de leur amener tous leurs troupeaux, y choisissent les bêtes qui leur conviennent, et en donnent le prix qui leur plaît. Que peuvent, contre ces brigands redoutables, de malheureux Sauvages à qui les armes à feu sont inconnues ! S'ils entreprennent de résister, s'ils se permettent même quelques murmures, leur vie n'est pas en sûreté. Aussi, à peine savent-ils les contrebandiers en campagne, qu'ils s'empressent d'éloigner leurs troupeaux et de les envoyer dans les bois et dans les montagnes, où ils les tiennent cachés. C'est le seul moyen qu'ils aient pour se préserver du pillage, et c'est celui qu'ils emploient tous.

Maintes fois il m'est arrivé de venir dans une horde, et de n'y pas trouver une seule pièce de bétail, parce que, jugé d'après les faits d'autrui, on m'y regardoit comme un de ces prétendus trafiquans de bœufs dont la présence est un fléau. Pour dissiper ces préventions défavorables, il falloit qu'en vivant quelque temps avec les Sauvages, ils apprissent à me connoître, ou que mes gens les instruisissent des motifs qui me faisoient voyager; alors la confiance se rétablissoit. On me racontoit les abominations qu'a-

voient commises les scélérats avec lesquels on m'avoit confondu. Je voyois les troupeaux reparoître; et si je voulois en acheter quelques bêtes, on me laissoit le maître du choix; toutes étoient à ma disposition. Je contractois loyalement, je payois de même, et j'avois, en partant, la consolation d'entendre ces bouches, qui jusqu'alors avoient maudit les blancs, avouer enfin qu'il en étoit quelques-uns qui ne méritoient pas d'être haïs.

Assurément je ne soupçonnois point Pinard d'être un de ces acheteurs à coups de fusil. Sans doute il vouloit contracter autrement qu'eux, puisqu'il étoit seul de sa couleur, et qu'il portoit avec lui les trois sortes de marchandises que recherchent par-dessus toutes les autres les Sauvages, la quincaillerie, l'eau-de-vie et le tabac. Néanmoins je craignois l'indiscipline et le désordre que pouvoit mettre dans ma troupe un pareil homme, et bientôt il me prouva que je ne m'alarmois point vainement. Il conduisoit avec lui trois tonneaux de cette mauvaise eau-de-vie que fabriquent et vendent les colons; mais au goût qu'il montroit pour cette liqueur, sa cargaison devoit être bien

allégée avant qu'il fût arrivé chez les Namaquois. Dès le soir, il en prit une telle dose, que le peu qu'il avoit de raison se trouva entièrement troublé. Dans cet état, ses tonneaux étant abandonnés à la discrétion de ses Hottentots, ceux-ci en firent les honneurs à ma troupe; et avant la nuit, ses gens et les miens furent ivres. Au milieu de cette orgie dégoûtante, Pinard, balbutiant, cherchoit à débaucher mes Hottentots et à les engager de quitter mon service pour s'attacher au sien; c'étoit pour eux une séduction bien puissante, que l'aspect de ces trois tonneaux en perce; et je vis un moment où leur ancienne inclination pour moi alloit être étouffée par l'appât subit de cette eau-de-vie qui alloit être à leur discrétion.

Le lendemain, on recommença à boire dès le point du jour; l'empressement fut même tel, qu'avant que les voitures fussent attelées, tout le monde, excepté mon Klaas et trois ou quatre de ses camarades, aussi raisonnables que lui, se trouva ivre de nouveau. Cependant il falloit partir; et pour préserver mes voitures d'accidens, je n'avois d'autre ressource que d'en confier

la conduite à ce peu de gens sages qui avoient encore leur raison. Swanepoel, lui-même, Swanepoel, qui jusqu'alors avoit mérité de moi tant d'éloges, étoit hors d'état de servir; et séduit par les invitations de Pinard, il venoit de s'enivrer avec lui. J'attendis néanmoins, pour lui témoigner mon mécontentement, que nous fussions en marche. Lui, mortifié de mes reproches, veut me prouver qu'il est en état de conduire ma voiture. En vain je lui ordonne de s'éloigner; il s'approche en chancelant, et cherche à s'élancer sur le siége; mais les pieds et les mains lui manquent tout-à-coup; et, tandis que, par des cris affreux, je tâche de faire arrêter le chariot, la roue de devant lui passe en sautoir sur le corps, et celle de derrière alloit même lui écraser la tête, si, par un mouvement machinal, il ne se fût éloigné de sa direction.

Je le crus sans vie; mes conducteurs le regardèrent également comme mort, et déjà ils accouroient pour le ramasser, quand, tout-à-coup je le vis se relever lui-même, et me dire gaîment, ce n'est rien. Malheureux! m'écriai-je, tu vas sentir bientôt que c'est quelque chose. A peine avois-je parlé,

qu'il tomba sans connoissance. Je le fis étendre sur le matelas de mon chariot. Mais bientôt le mouvement de la voiture le fit revenir à lui; et ce fut alors qu'il sentit ses douleurs, accrues encore par les secousses et les cahots; le moindre ébranlement lui faisoit pousser des cris horribles. Cependant il ne m'étoit pas possible d'arrêter. Nous n'avions pas trouvé la moindre verdure sur les bords de la rivière près de laquelle nous venions de camper. Klaas se flattoit d'en trouver vers la Rivière-Verte, qui étoit éloignée de trois lieues, et nous étions pressés d'arriver à celle-ci. Mais comme l'autre, elle contenoit peu d'eau et pas plus d'herbage; nos bêtes étoient si fatiguées, qu'il fallut pourtant arrêter pour leur donner quelque repos.

Cette halte me laissoit le temps d'examiner l'état du blessé et de voir si l'on pouvoit lui procurer du secours. Je le fis déshabiller. Il avoit deux côtes cassées, et les parties fracturées formoient même, sous la peau, une sorte d'éminence. Dans des circonstances aussi fâcheuses, que faire? que décider? Il falloit des opérations chirurgicales, un pansement selon les règles de l'art,

un traitement suivi; et n'ayant en ce genre ni connoissances, ni moyens, je me voyois forcé d'abandonner le malade à la nature, c'est-à-dire à ses souffrances et à la mort. Il poussoit des hurlemens affreux; il me supplioit, à mains jointes, de lui brûler la cervelle avec un de mes pistolets, pour abréger ses douleurs; son état me déchiroit l'ame. Mais bientôt ma pitié se changea en colère, quand j'appris que, dans un moment où je m'étois éloigné de lui, il venoit encore d'avaler une demi-bouteille d'eau-de-vie que lui avoit apportée, en cachette, un des gens de Pinard.

Oh ! combien alors je maudis la mauvaise fortune qui m'avoit fait rencontrer ce malheureux chasseur, dont l'ivrognerie étoit, à mes yeux, la véritable cause de la mort de Swanepoel, et dont la présence pouvoit causer encore d'autres désordres dans ma caravane ! Quelle satisfaction j'aurois eue de pouvoir me séparer de lui, en restant sur les bords de la Rivière-Verte, et lui laissant prendre les devants ! Mais cette séparation devenoit impossible, parce que le lit de la rivière manquant d'eau, il falloit en chercher une qui en eût. D'ailleurs, deux

de mes attelages ne m'appartenant point et ne m'ayant été prêtés que pour me conduire jusqu'au Namero, je ne devois point oublier qu'ils étoient nécessaires aux deux frères pour cultiver et ensemencer leurs terres, et que par conséquent je devois les leur rendre le plus tôt qu'il me seroit possible.

Une réflexion, cependant, me rassuroit sur les désordres que je voyois naître. Si j'avois lieu de craindre la présence de Pinard, la mienne, peut-être, étoit encore plus à redouter pour lui. Jamais mon caractère franc et décidé n'avoit pu se contraindre sur une conduite équivoque ou sur une mauvaise action. Dès la veille j'avois témoigné hautement mon mécontentement à cet ivrogne. Avant le départ, je lui avois renouvelé mes reproches du ton le plus ferme et le plus appuyé, et je venois de remarquer, depuis notre campement, que confus et embarrassé devant moi, il paroissoit éviter ma présence, ce qui me faisoit croire que si j'étois encore obligé de marcher quelque temps avec lui, il se tiendroit éloigné de moi et de mes gens, et que probablement il chercheroit à me quitter dès

que les circonstances le lui permettroient.

Le lendemain nous nous remîmes en route, en côtoyant toujours le lit de la rivière. Enfin, après quatre heures et demie de marche, nous trouvâmes dans ce lit une cavité considérable, qui heureusement pour nous contenoit de l'eau, et qui en avoit même assez pour les deux caravanes et pour toutes nos bêtes. On y trouva aussi quelques tortues que mes plongeurs pêchèrent, et qui nous fournirent pour le moment un aliment aussi sain qu'agréable. L'endroit où nous nous arrêtâmes porte, en hottentot, le nom de *Gariche*.

Swanepoel étoit toujours souffrant, et il desiroit avoir du sang de rhinocéros à boire. C'est-là un de ces remèdes qui, je ne sais pourquoi, se sont accrédités chez les colons, ainsi que chez les Sauvages. On le croit excellent pour les luxations, fractures, et généralement pour toutes les maladies internes; mais on ne tue pas toujours des rhinocéros quand on le veut, et je n'en avois point là à ma disposition. Au défaut de sang, le malade avaloit copieusement de l'eau-de-vie. Pinard l'avoit assuré que cette boisson seule le guériroit.

Pour moi, qui m'étois imaginé qu'après son accident il alloit, pour le reste de ses jours, prendre l'eau-de-vie en horreur, j'étois étonné de le voir se livrer à cette intempérance effroyable. Mais je fermois les yeux sur ces excès, et le regardois comme un de ces malades abandonnés à qui l'on permet tout, parce qu'on désespère de leur vie.

Qui croiroit que ce régime affreux opéra la guérison du malade ! du moins il ne lui fut pas nuisible. On raisonnera tant que l'on voudra sur cette cure miraculeuse; certainement, malgré le succès dont je l'ai vu suivi, je n'aurai garde de le conseiller en pareil cas; mais soit que l'eau-de-vie l'ait opérée, soit qu'on ne doive l'attribuer qu'à la seule nature, et que ce soit l'énergie des forces vitales qui ait consolidé chez le malade et ressoudé en quelque sorte ses os fracturés, je dois assurer ici que sans pansement, sans appareil, sans aucun ménagement, mon vieil ivrogne se trouva entièrement guéri, et que, six semaines après son accident, il reprit ses fonctions, sans que depuis il ait ressenti la moindre douleur.

Le chemin que nous avions fait depuis la Rivière-Verte me rapprochoit du Namero, et déjà nous nous trouvions près des montagnes du Camis, qui se présentoient majestueusement à l'est du pays où le Baster m'avoit annoncé que je pourrois trouver à me fournir les attelages qui m'étoient nécessaires. J'étois empressé d'y arriver; mais ayant trouvé dans notre route une source charmante, nommée *Oog-Fontyn* (Fontaine de l'œil), dont les eaux abondantes, douces et limpides, nous annonçoient une station agréable, les deux frères, séduits par la fraîcheur du lieu, me proposèrent d'y camper; et, malgré mon impatience, je cédai à leur desir. Vers le soir, quelques Hottentots du voisinage étant venus puiser de l'eau à la fontaine, ils parurent frappés de l'excessive fatigue où se trouvoient nos bœufs, et ils m'annoncèrent que jamais des animaux aussi affoiblis ne pourroient mener mes voitures sur la cime du Namero, que je voulois traverser. Une pareille réflexion ne pouvoit que m'inquiéter beaucoup. Je consultai les donneurs d'avis sur le parti que j'avois à prendre: « A quelque distance » d'ici et dans les montagnes, me répondi-

» rent-ils, est l'habitation de Van der West-
» huysen; envoyez vers lui un homme de
» votre troupe pour lui demander des re-
» lais; il peut vous en donner, et sûrement
» il ne vous les refusera pas ».

Ce nom de Van der Westhuysen fit pâlir les deux frères; c'étoit celui de leur père, et il leur annonçoit, comme très-près d'eux, des dangers qu'ils croyoient éloignés. Le vieillard devoit être sur les bords ou à l'embouchure de la Rivière-Verte, où étoient ses possessions; mais la sécheresse excessive et le manque d'eau l'avoient forcé de se retirer avec ses bestiaux dans les montagnes, où il possédoit encore une autre habitation. Les deux Basters craignoient, en m'accompagnant jusques-là, de rencontrer leurs frères blancs, et de s'exposer à des insultes et à des violences nouvelles. Cette idée les avoit même tellement effrayés, que, sans songer à leurs engagemens avec moi, sans s'embarrasser de ce que je pourrois devenir, ils prirent le parti de se retirer à l'instant même, d'emmener leurs bœufs, et de me laisser dans mon camp avec mon attelage, mes chariots et mon monde. Il m'eût été facile de leur montrer l'odieux d'un pa-

reil procédé ; je préférai de les rassurer sur leurs craintes, en leur promettant que je ne logerois point chez leurs parens, que je resterois sur l'habitation le moins qu'il me seroit possible, et que, quant à eux, je leur assurerois l'incognito en les tenant cachés dans mes tentes. Ma promesse les calma. Ils consentirent à tenir la leur, et restèrent.

D'après l'avis que m'avoient donné à la fontaine les Hottentots, j'envoyai un exprès à Van der Westhuysen pour obtenir de lui des relais ; et en effet, le lendemain je reçus les attelages qui m'étoient nécessaires. Parvenu sur la hauteur, je fis arrêter et camper à quelque distance de la maison, ainsi que je l'avois promis aux deux Basters ; ils s'arrangèrent pour rester cachés dans mon camp, et moi, pendant ce temps, j'allai chez leurs parens faire ma visite.

La famille me connoissoit déjà de réputation ; et d'ailleurs Pinard qui avoit pris les devants, et qui étoit allé descendre chez elle, venoit de lui parler de moi avec quelques détails. Elle me reçut très-obligeamment, me fit des reproches de n'être pas venu, comme Pinard, lui demander un logement, et me renouvela ses offres de ser-

vice en tout ce qui dépendoit d'elle. Cette famille consistoit en deux fils, dont un haut de six pieds, et deux filles, l'une grande et fort jolie, et l'autre imbécille. Au reste, dans toute notre conversation, il n'y avoit que trois des enfans et leur mère qui prissent et tinssent la parole. Le bon homme, vieillard septuagénaire, compté pour rien dans la maison et regardé comme nul, étoit assis dans un coin, où il écoutoit sans mot dire. Depuis long-temps sa femme l'avoit mis au régime du silence; et, sous prétexte d'épargner ses poumons, qui quelquefois souffroient d'un asthme, elle lui représentoit, dès qu'il osoit se permettre d'ouvrir la bouche, qu'il alloit se fatiguer, et le prioit de se taire.

L'infortuné payoit bien cher l'échange qu'il avoit fait de ses femmes hottentotes pour une femme blanche. Dominé, dès le commencement, par cette maîtresse impérieuse, il en étoit devenu l'esclave; et c'est par une suite de cette foiblesse qu'il s'étoit vu forcé d'entrer dans la conjuration qu'elle avoit formée contre les enfans du premier lit. Confus et humilié du rôle qu'il jouoit, il paroissoit souffrir de ma présence. Quelquefois

pourtant il se hasardoit à me sourire avec affection ; mais c'étoit à la dérobée, et d'un air inquiet qui me faisoit voir qu'il craignoit d'être apperçu de sa femme.

Il étoit né en Allemagne, et je parlois sa langue. Par pitié pour sa peine, autant que par égard pour son titre de maître, je voulus le mettre pour quelque chose dans la conversation, et lui fis, en allemand, diverses questions sur sa patrie, sur le temps où il l'avoit quittée, sur les circonstances qui l'avoient conduit en Afrique, enfin sur certains détails qui pouvoient l'intéresser. Il y parut sensible, et déjà même la joie s'épanouissoit sur son visage ; mais sa femme, craignant apparemment, ou qu'il ne parlât d'elle, ou qu'il eût trop de plaisir, l'interrompit brusquement et le fit taire, pour me parler de la France. Madame se prétendoit Française d'origine. Sa mère, disoit-elle, étoit Provençale ; elle-même, quoique née Africaine, avoit été élevée à la languedocienne ; et pour me le prouver, elle me prononça quelques phrases d'un baragouin inintelligible, qu'elle prétendoit être du français. Probablement elle n'entendoit pas plus que moi ce jargon bizarre ; mais elle affectoit de s'en servir de

temps en temps, et persuadée que le témoignage le plus convaincant de son origine étoit l'accent du pays, elle en mettoit tant à son prétendu patois, elle faisoit de tels efforts et des contorsions de bouche si ridicules, que j'avois toutes les peines du monde à m'empêcher de rire. Les deux fils et leur grande sœur écoutoient ces merveilles, bouche béante, les yeux stupidement attachés sur leur mère; et plus ses mots devenoient inintelligibles, plus leur admiration pour elle sembloit s'accroître.

Pour partager et pour augmenter les plaisirs d'une journée aussi amusante, la dame avoit envoyé chercher un sien frère, nommé Engelbrecht, lequel demeuroit à quelques lieues de là. Engelbrecht ne vint point le même jour; mais la joie des assistans n'en fut point troublée pour cela. Pinard avoit fait apporter de l'eau-de-vie en quantité. Toute intéressante qu'étoit la conversation, on l'interrompit pour boire; et comme, faute de gobelets, on fut obligé de se servir d'écuelles, en peu de temps toute la maison, sans excepter la mère et ses deux filles, fut complètement ivre. Pour moi, que ce dénouement laissoit libre, j'en profitai pour

me retirer, et je vins passer la nuit dans mon camp.

Engelbrecht arriva dès le matin chez sa sœur. Il amenoit avec lui sa famille qui étoit plus nombreuse que l'autre ; et cette arrivée avoit été célébrée par quelques rasades d'eau-de-vie. Après ce préliminaire, quelqu'un proposa de venir me visiter dans ma tente, et bientôt je vis arriver toute la société. Une pareille démarche sembloit m'annoncer des choses obligeantes ; mais les cerveaux étoient échauffés de boisson. Ce fut Engelbrecht qui parla le premier ; et cet homme qui ne m'avoit jamais vu, cet homme qui me devoit des égards à plus d'un titre, ne m'adressa la parole que pour me demander d'un ton grossier, pourquoi j'avois admis dans ma troupe un scélérat tel que Klaas Baster ?

Cette impertinente question m'annonçoit que le secret de la présence du Baster étoit connu : or, il n'y avoit que Pinard qui eût pu me trahir sur cet objet. Avant de nous rendre chez les Van der Westhuysen, j'avois exigé de lui le plus profond silence sur l'arrivée des deux frères : il me l'avoit promis ; mais quelle confiance avoir dans les promesses et la discrétion d'un ivrogne ! In-

digné de son procédé infâme, ce fut à lui que j'adressai d'abord la parole ; et j'avoue que dans ma colère je lui parlai très-rudement. Ma réponse au frère fut très-sèche ; j'annonçai hautement à la société que si quelqu'un s'avisoit de faire à Klaas Baster la plus légère insulte, dès-lors il se déclaroit mon ennemi, et que je le regarderois comme le mien. Enfin, je mis dans mon geste et dans mes expressions tant de chaleur, que personne n'osa me répliquer un seul mot. Au reste, ce qui me rendoit si fier et si hardi, c'étoit la présence même du père. Quoiqu'il ne se permît point de parler, j'étois bien sûr d'être avoué intérieurement par lui : j'avois cru démêler ses sentimens cachés ; et tandis que je m'échauffois pour ses deux fils, il me sembloit lire dans ses yeux le plaisir qu'il ressentoit de me voir défendre deux malheureux, qui n'étoient tels que parce qu'ils étoient ses enfans.

Pour détourner un entretien dont on s'étoit flatté de tirer un meilleur parti, la belle-mère m'invita de venir dîner chez elle avec toute sa compagnie ; et moi, sans témoigner ni humeur ni ressentiment, j'acceptai et je suivis la bande joyeuse, fort embarrassé

néanmoins de savoir comment s'exécuteroit la fête, et quel rôle j'allois jouer dans ce banquet solennel.

La maison étoit d'une seule pièce, longue de vingt pieds environ, sur neuf ou dix de large; ses murs, fabriqués simplement avec de la terre, étoient de toutes parts sillonnés de lézardes et de larges fentes. Cette galerie, ou plutôt cette vaste grange, n'offroit pour toute fenêtre qu'un seul trou, bouché avec le fond délabré d'un vieux tonneau. On pouvoit à travers les trous nombreux du toit, tombant en ruine, distinguer, sans quitter sa place, si le ciel étoit triste ou serein; mais ses arrosoirs naturels ne manquoient pas, lorsqu'il pleuvoit, d'inonder la chambre et ceux qui l'habitoient. On faisoit le feu dans un angle à côté de la porte : de cheminée, on n'y avoit jamais songé ; et la fumée avoit à choisir à la vérité, pour purger ce repaire, ou le toit, ou les murs lézardés, ou la porte, ou la fenêtre. Dans l'angle opposé à la porte d'entrée, se trouvoient ramassés en tas, et à peine recouverts de nattes à demi-pourries, tous les grains de la récolte pour la consommation de cette nombreuse famille.

Quant aux meubles de ce riant palais, ils

répondoient parfaitement au portrait que je viens d'en faire. Une table raboteuse, fixée à demeure sous la fenêtre, et toujours chargée d'une bouilloire d'eau bouillante et de quelques jattes écornées ; trois petits coffres roulans, servoient tout à-la-fois de siéges et d'armoires ; et lorsqu'il y avoit compagnie, on y appliquoit dessus des planches brutes à défaut de bancs. Dans un troisième angle, à côté du tas de grains s'élevoit le sofa des époux. Ce grabat, ou cette espèce de lit, fait avec quatre pieux fichés en terre, et sur lesquels on avoit cloué une peau de bœuf servant de matelas, étoit encore surmonté d'un énorme tas de peaux de moutons graisseuses, puantes et mal préparées, qui tenoient lieu de couvertures et de coucher au reste de la famille, qui, pêle-mêle, dormoit sur le plancher. Enfin contre le mur, vis-à-vis la fenêtre, se voyoit un moulin à bras pour la mouture du blé. Telles sont en raccourci les voluptés dont se repaissent les habitans de ce séjour enchanté. A peine la compagnie fut-elle rassemblée, que je vis les deux filles et les deux fils de la patrone, aidés de quelques Hottentots, se mettre en devoir de moudre la quantité de farine qu'alloient exiger tant

de nouveaux venus. Le moulin demandoit quatre travailleurs vigoureux, et la compagnie se relayoit tour-à-tour pour cette besogne. Cependant le feu pétilloit dans l'âtre, attendant un mouton tout entier, tout frais écorché, qui pendoit à la muraille, et qui devoit former le seul mets de ce fameux repas. Les hommes tiroient leurs pipes et commençoient à fumer. Pinard, très-libéral d'eau-de-vie quand il en buvoit sa part, en avoit apporté une abondante provision, et la société ne manquoit pas de se désaltérer de temps en temps.

Pour moi, déjà rassasié de tant de frérie, j'avois senti mon cœur se soulever à la vue de ce mouton hideux pendu au mur, et dont le sang couloit encore sur le plancher; et bientôt la chaleur du feu, l'épaisseur de la fumée des pipes, l'odeur insupportable qu'exhaloient, et la sueur des personnes occupées au moulin, et le corps huileux des Hottentots, et le tabac des fumeurs, et ces haleines empoisonnées d'eau-de-vie, me portèrent à la tête, et finirent par me rendre malade. A ces petits inconvéniens se joignoit le bruit assourdissant du moulin, bruit si affreux, que les assistans étoient contraints de

crier à tue-tête pour s'entendre. En vain, par égard, je fis des efforts pour résister à la douleur et ne point quitter l'assemblée; il fallut céder au dégoût: tout tournoit autour de moi; j'étois plus ivre qu'aucun des conviés, quoique je n'eusse encore bu que du lait; je sortis et retournai à ma tente, où bientôt l'air pur et le calme m'eurent rétabli. Mais ce qui pourra donner une véritable idée de cette bacchanale hottentote, c'est que personne ne s'apperçut que je manquois au dîner.

Le lendemain, lorsqu'on eut appris qu'en effet j'avois déserté lâchement, on me plaignit d'avoir perdu à dormir une nuit si agréable; mais ces regrets étoient mêlés de railleries et d'une sorte de commisération. On comparoit ma conduite avec celle du lieutenant Paterson. Tous se répandoient en éloges sur ce voyageur, qui, en leur prodiguant d'excellent vin de Bordeaux, s'étoit montré un athlète invincible, soit qu'il fallût fumer, soit qu'il fallût boire; et je sentois très-bien que l'admiration qu'avoit excitée cette tête forte n'offroit pas des résultats favorables à la foiblesse de la mienne.

Tout ceci m'indiquoit que Paterson s'é-

toit conduit en homme sage et avisé. Obligé de vivre avec des ivrognes et de dépendre d'eux, à raison des services qu'il en attendoit, il avoit eu la prudence de se prêter aux circonstances et de se conformer à leurs goûts : moi-même j'aurois adopté sa politique et suivi son exemple, si mon tempérament eût pu s'y plier. Mais à une aversion insurmontable pour les excès du genre de celui-ci, se joignoit une impuissance physique ; et quoique capable de supporter des fatigues de tout genre, je ne l'étois point pour les abus de la boisson, et sur-tout pour celui des liqueurs fortes.

Mon intention, en revenant chez Van der Westhuysen, étoit d'obtenir de lui et de son beau-frère, qu'ils me vendissent chacun un attelage. Piet Baster étoit retourné à sa horde avec les siens ; et mes bœufs, joints à ceux que j'avois achetés de son frère, ne me suffisoient certainement pas pour pouvoir me remettre en route avec trois chariots. Inquiet de la position embarrassante où je me trouvois, j'étois impatient d'en sortir ; mais les têtes avoient été tellement dérangées par les libéralités de Pinard, que ni ce jour-là, ni le suivant, il ne me fut possible de faire

ma proposition : et l'on me croira sans peine, quand je dirai qu'en trois fois vingt-quatre heures, huit hommes et six femmes vidèrent un *half-aam* d'eau-de-vie, c'est-à-dire, quatre-vingts pintes. Il est vrai qu'on passa les trois nuits sans se coucher ; que les journées, à l'exception du peu de sommeil qu'obtinrent l'accablement et l'ivresse, furent employées totalement à boire, et que Pinard l'Amphytrion, savoit merveilleusement exciter son monde, et par ses leçons et par son exemple, et que peut-être ses gens ne s'en firent pas faute non plus.

Le quatrième jour enfin, la compagnie, lassée de boire, s'étant trouvée un peu rassise, j'entamai près de Van der Westhuysen et d'Engelbrecht ma négociation. Leur réponse fut qu'ils ne pouvoient ni l'un ni l'autre me vendre un seul bœuf, parce qu'ils n'avoient absolument que ceux qui leur étoient nécessaires ; et en cela ils ne me trompoient point : mais ils m'annoncèrent que si je voulois me rendre dans les montagnes du Camis, je trouverois là des colons qui me fourniroient ceux dont je pourrois avoir besoin. C'étoit Klaas Baster qui m'avoit fait venir au Namero, en m'assurant

que j'y verrois des attelages à acheter. Du Namero l'on me renvoyoit au Camis, et j'avois à craindre de n'être pas plus heureux. Mais d'un autre côté, quel parti prendre? et après tout, puisque sans un nouvel achat de bœufs je ne pouvois sortir du lieu où j'étois, ne devois-je pas courir les risques d'un voyage qui devenoit ma seule et unique ressource?

Le fils aîné de la maison s'offrit de monter à cheval avec moi et de me servir de guide au Camis. Assurément cette proposition étoit faite pour me plaire. Je l'acceptai avec reconnoissance; mais je demandai à y mettre une condition: ce fut que Klaas Baster seroit du voyage.

Depuis qu'on avoit su dans la famille que je l'emmenois avec moi; depuis que j'avois eu occasion de déployer à ce sujet mes sentimens vis-à-vis d'elle, je m'étois fait un devoir de le tirer de la tente où il se tenoit caché et de le faire vivre ostensiblement dans mon camp avec mes autres compagnons. Les parens paroissoient ne plus s'affecter de sa présence; mais ce n'étoit pas assez pour moi, et je voulus absolument le réconcilier avec eux. Jusqu'à ce moment,

l'ivresse, dont ils n'étoient point sortis, m'avoit empêché d'exécuter mon projet. Le laisser dans mon camp pendant que j'irois au Camis, c'étoit exposer ce brave homme à qui j'avois tant d'obligations. Il se pouvoit que les têtes s'échauffassent de nouveau sur lui, et qu'on profitât de mon absence pour lui jouer quelque tour. Dans cette incertitude, le seul parti qui me restoit étoit de l'emmener avec moi; et ce fut par ce motif que j'en fis la proposition au frère, quoique de la part de celui-ci je m'attendisse à un refus. En effet, il parut d'abord hésiter; mais ébranlé par la ferme résolution où il me vit de rejeter ses services, s'il n'acceptoit point ma condition; honteux de s'être avancé, et de paroître rougir de son frère en ma présence, il se détermina enfin; et le lendemain, à la pointe du jour, nous partîmes tous trois, suivis de quelques-uns de mes Hottentots.

Nous avions à l'est la chaîne du Camis. Arrivés au pied des premières montagnes, nous ne trouvâmes que des sentiers étroits et tortueux, par lesquels il nous fallut gravir, sans pouvoir nous servir que rarement de nos chevaux. Après une marche très-fati-

gante, ces routes escarpées nous conduisirent à une gorge profonde dans laquelle couloit une rivière que mon guide me dit être la Rivière-Verte, et qui prend sa source dans ces montagnes. Quelqu'instruit que me parût le jeune homme dans la connoissance du pays, son assertion me sembloit d'autant plus invraisemblable, qu'ayant côtoyé pendant long-temps le lit de la Rivière-Verte, je n'y avois pas vu une goutte d'eau courante, et que celle-ci couloit à pleins bords. Cependant, il ne se trompoit point. Mais cette eau avoit à traverser des sables et des terreins brûlés qui la tarissoient et l'empêchoient d'arriver jusqu'à la plaine, quand elle n'étoit pas très-abondante.

L'intention de mon guide, en me conduisant dans la gorge, étoit de m'aboucher avec un colon qui avoit là une habitation, c'est-à-dire, une mauvaise cabane dans laquelle il vivoit. J'y achetai six bœufs, qui devoient m'être livrés lorsqu'à mon retour je repasserois par ce lieu. Plus loin et plus avant dans les montagnes, je trouvai un gîte semblable, dont le maître me vendit, aux mêmes conditions, trois autres bêtes, en m'offrant de passer la nuit sous son toit. Le

soir approchoit, et le froid étoit déjà excessif. Il fut même tel, que je ne pus dormir et que je passai la nuit à greloter, enveloppé dans mon manteau, qui me servoit à-la-fois de matelas et de couverture. Au retour de la lumière, je ne fus plus étonné de cette froidure si rigoureuse : la terre étoit couverte d'un pied de neige.

Né dans la zône torride où j'avois passé ma première jeunesse, je devois être sensible au froid; et quoique j'eusse appris à m'y endurcir pendant mon séjour en France, les trois années que je venois de passer en Afrique m'avoient rendu ma sensibilité première, en me faisant vivre dans une température qui se rapprochoit de celle dans laquelle j'avois pris naissance. Avec une pareille susceptibilité, il m'étoit extrêmement pénible d'avoir à subir les frimas d'un climat glacial. Je ne sais quel journaliste, en parlant de mon premier ouvrage, a dit que je voyageois en satrape, parce que j'avois avec moi trois chariots; certes, si le critique eût pu me voir dans la cabane du Camis, il eût convenu que le satrape n'étoit pas toujours à son aise.

Le maître de la case m'avoit prévenu que

plus loin, vers le nord-ouest, demeuroit un autre habitant qui, plus riche que lui en bestiaux, pourroit m'en vendre davantage. Malgré la répugnance que je me sentois pour entreprendre une nouvelle course par un temps aussi dur, je partis. Pendant toute notre marche, qui fut des plus pénibles, nous eûmes à essuyer une neige continuelle. Elle tomboit à gros flocons, comme dans les pays les plus septentrionaux de l'Europe. C'étoit une grande imprudence à nous, de nous aventurer ainsi dans des circonstances pareilles; car la neige empêchant de découvrir le sol sur lequel nous marchions, nous risquions sans cesse de nous rompre le cou en tombant avec nos chevaux; cependant, par un bonheur sur lequel nous ne devions pas trop compter, nous arrivâmes sans accident sur une habitation pitoyable, où nous trouvâmes, dans une mauvaise hutte, un vieillard avancé en âge qui se chauffoit à un feu de bouse de vache, dont il m'invita de m'approcher.

Transi et morfondu, ce fut avec bien du plaisir que je trouvai à me réchauffer, quoique je ne pusse le faire que dans une position très-incommode et accroupi à la hottentote;

la cabane étant trop basse pour y rester debout. Cloete, à ce bienfait de l'hospitalité, joignit celui de nous présenter du lait et du pain, les seules subsistances qu'il eût en sa disposition. Je me contentai du lait, parce que le pain ayant été pétri, au moins pour un quart, avec les égrisures de la meule qui avoit moulu sa farine, je ne voulois point user mes dents à manger des pierres. Le soir, notre patron nous régala d'un *haamel* (mouton gras), qu'il fit tuer, et qui fut mieux reçu de ma troupe que son lait.

Pour moi, je causois avec lui, j'étudiois son caractère, et je cherchois à deviner par quels moyens je le déterminerois à me vendre les bœufs dont j'avois besoin. Tant de précautions étoient inutiles. A peine eus-je formé ma demande qu'il me ferma la bouche par un refus net : sorte de réponse peu consolante pour un homme qui, dans l'espoir d'en recevoir une autre, avoit bravé le froid et la neige. Cependant en tâtant le vieillard dans la conversation, je m'étois apperçu que quand j'avois parlé eau-de-vie, ses yeux s'étoient ranimés; et je me flattois que ce moyen me serviroit mieux auprès de lui que toutes les prières et toutes les instances possibles.

J'avois avec moi deux flacons d'eau-de-vie de France ; j'en fis apporter un, et versai quelques rasades au bon homme pour le mettre en belle humeur ; puis, quand je vis son visage s'épanouir, je renouvelai ma proposition. Elle ne fut point rejetée comme la première fois, mais néanmoins il ne l'accueillit qu'avec froideur. J'essayai d'échauffer, par quelques rasades nouvelles, ce commencement de bonne volonté ; et dans l'intervalle je lui représentai, avec le plus de chaleur qu'il me fut possible, et la situation désastreuse où je me trouvois, et le service important qu'il alloit me rendre, s'il vouloit contribuer à m'en tirer. Je m'avançai même jusqu'à le laisser maître des conditions, et promis de payer, sans rien rabattre du prix qu'il fixeroit aux deux attelages que je lui demandois. C'étoit-là lui mettre la main dans ma bourse ; mais la nécessité m'y forçoit, et il consentit enfin à me céder, pour cent quarante rixdalers, quatorze bœufs.

Le froid ne m'avoit pas permis de reposer la nuit précédente ; il m'empêcha encore de dormir celle-ci, et il fallut la passer à causer avec Cloete, accroupis tous deux auprès de son feu.

Le pis de l'aventure, c'est que le matin, quand le patron eut cuvé son eau-de-vie, il ne se ressouvint plus des promesses de la veille, et que par conséquent il ne voulut plus les tenir. Heureusement il me restoit encore de sa liqueur favorite. Je recommençai l'épreuve du jour précédent, et elle réussit de nouveau. Cloete renouvela sa promesse; mais, pour empêcher qu'il ne la retirât encore, j'exigeai, quand il l'eut donnée, qu'il me conduisît dans son parc, et que là je pusse choisir les bêtes qu'il venoit de me vendre. A l'inspection des dents et des cornes, toutes me parurent avoir plus de dix ans de service; et néanmoins j'étois trop heureux de les trouver.

De retour dans la cabane, je lui fis mon obligation payable au Cap, et tirée à l'ordre d'un de ses amis, sur Serrurier, le nouveau fiscal. Mais ces quatorze bœufs achetés ne me formoient qu'un attelage; et j'eusse bien desiré en avoir deux. Ainsi donc, en écrivant le billet, je proposai à mon homme de lui en faire un du double, et de lui acheter par conséquent le double d'animaux. Pour donner du poids à cette proposition, je l'accompagnai d'un grand verre d'eau-de-vie.

Il avala tranquillement la boisson ; puis il ajouta, sans s'émouvoir, que non-seulement il ne me vendroit pas une bête de plus, mais qu'il me conseilloit même avec franchise de lui laisser les autres ; que je venois de faire un marché de dupe ; qu'à six lieues plus avant dans les montagnes étoit une horde hottentote où j'aurois trouvé à conclure des achats bien autrement avantageux que le sien ; et qu'au surplus, il m'exhortoit lui-même à m'y transporter.

Cet aveu naïf, tout grossier qu'il étoit, ne pouvoit manquer de me plaire, puisqu'il m'indiquoit le moyen de compléter mes attelages. Malgré la neige qui tomboit toujours très-abondamment, je donnai aussitôt des ordres pour le départ ; et je demandai à Cloete des renseignemens pour me rendre à la horde. Mais quand il fallut nous mettre en route, je me sentis tout-à-coup tellement transi, tellement pénétré du froid, que la force et le courage me manquant à-la-fois, je rentrai dans la cabane, et me contentai d'envoyer mes gens, en leur livrant toute la quincaillerie que nous avions apportée avec nous, et les chargeant de l'employer pour acheter au-

tant de bœufs qu'ils pourroient en avoir.

Dans ces hautes montagnes du Camis, lieu le plus élevé peut-être de toute l'Afrique méridionale, l'air est si vif et si cuisant, que le tempérament le plus robuste en est affecté. Soit que je fusse mal disposé, ou que le froid fût augmenté réellement, comme je n'en doutai point, je ne pouvois plus me réchauffer. Mon dos restoit glacé, tandis que le feu près duquel j'étois accroupi me brûloit les jambes. Si parfois, pour dissiper l'engourdissement que me causoit une attitude si gênante, j'essayois de sortir hors de la cabane, l'air oppressant tout-à-coup ma poitrine, me coupoit la respiration; je haletois : il me sembloit que j'allois étouffer, et bientôt je me voyois obligé de rentrer dans la case. Il est vrai que là j'avois à souffrir d'un autre inconvénient, celui de la double fumée que donnoient à-la-fois et nos tourbes et la pipe du patron : mais des deux maux entre lesquels il me falloit choisir, celui-ci au moins étoit le plus tolérable; et je m'y résignai, en attendant le retour de mes gens.

Ils revinrent, amenant avec eux sept bœufs et deux vaches, qui, joints aux sept

bœufs que j'avois conservés des miens, aux quatorze que m'avoit vendus Klaas Baster, et à ceux que je venois d'acheter au Camis, me formoient quarante-quatre bêtes d'attelage. Ce nombre, quoique insuffisant encore pour compléter entièrement celui dont j'avois besoin, suffisoit au moins pour me donner les moyens de continuer mon voyage; et il me laissoit le temps d'attendre une occasion plus avantageuse et plus favorable qui me permît de faire mon dernier achat. Ainsi, sans rester plus long-temps dans ce climat glacial, je pris congé de mon vieil hôte, et je regagnai mon camp, en recueillant sur ma route les animaux que j'avois achetés. Le froid étoit augmenté encore, puisqu'en beaucoup d'endroits je trouvai de la glace épaisse de deux pouces. La neige d'ailleurs ne cessa de tomber pendant tout le temps que nous fûmes dans les montagnes; et quoique je m'attendisse à souffrir extrêmement de la route, néanmoins l'assurance de retrouver bientôt dans la plaine une atmosphère plus douce, la joie surtout de me voir délivré de ces inquiétudes désespérantes qui m'avoient affligé si long-temps, furent pour moi une distraction si

puissante, qu'à peine m'apperçus-je de la rigueur du ciel.

Je ne revis le soleil qu'en arrivant dans cette vallée qu'arrose la rivière Verte. Là, ranimé par la vue de cet astre bienfaisant, réchauffé par ses rayons, je marchois gaîment sous son influence salutaire, quand tout-à-coup ma troupe fut arrêtée par des cris qui paroissoient partir du haut de la montagne. Nous jetâmes les yeux de ce côté, et nous vîmes une douzaine de zèbres qui, réunis au pied d'une roche à l'abri du vent, s'y chauffoient au soleil.

L'espace qui nous séparoit d'eux étoit extrêmement escarpé, et nous ne pouvions les approcher qu'en faisant un long détour qui eût exigé une marche trop longue et trop pénible, et consumé inutilement un temps que je n'avois point envie de perdre. Néanmoins, pour leur faire peur et me donner le plaisir de les voir courir, je tirai un coup de fusil. Le lieu où nous nous trouvions étoit très-favorable à une répercussion d'écho; et en effet, l'explosion, après avoir retenti à nos côtés, alla frapper la roche au pied de laquelle étoient les zèbres, et revint se répéter à nos oreilles.

Les zèbres, trompés par la répercussion du bruit, et croyant qu'il venoit du haut de la montagne, descendirent de leur roche au grand galop, et accoururent vers nous, en cherchant à fuir par la vallée. Cependant quand ils nous eurent apperçus, ils se détournèrent, firent un crochet; puis gagnant le côté de la montagne opposé à celui qu'ils venoient de descendre, ils disparurent.

Une femelle seule, ou moins effarouchée sans doute, ou trop fatiguée pour gravir la hauteur, abandonna la troupe, et continua de suivre le vallon. Jusques-là j'avois, quoiqu'avec peine, retenu mes chiens. Mais quand je vis l'animal à portée d'être chassé, je les lâchai, et bientôt ils l'eurent atteint. Jager sur-tout la joignoit de si près, que de temps en temps il lui mordoit les jarrets et les cuisses; et comme c'étoit le plus grand et le plus fort de ma meute, à chaque coup de dent il emportoit la chair ou la peau. Van-der-Westhuysen fils, et moi, nous courions à cheval, suivis de mes Hottentots qui, bien qu'à pied, n'alloient guère moins vîte que nous. Enfin, nous parvînmes à entourer la bête. On lui jeta un nœud coulant qui l'arrêta; puis l'ayant attachée

à la queue de mon cheval, je m'en fis suivre.

D'abord elle suivit assez tranquillement; mais soit que la vue des chiens l'inquiétât, soit que la douleur de ses blessures devînt trop forte, après une centaine de pas elle commença à donner des saccades au cheval qui, ripostant par des ruades, la faisoit cabrer. Ce manége impatientant m'arrêtoit dans ma marche. Pour le terminer, je formai le dessein de monter l'animal lui-même. En vain mon compagnon et mes Hottentots voulurent-ils m'en détourner, en me présageant quelque malheur; le plus grand malheur qui pût m'arriver étoit d'être jeté à terre : or, je n'étois pas homme à être arrêté par la crainte d'une chute; et je desirois savoir s'il étoit possible de subjuguer cet animal sauvage que les savans nous représentent comme indomptable, et cela par un simple préjugé; car il s'en faut de beaucoup qu'il le soit réellement, comme on va le voir; et les Sauvages, dont le témoignage sur ce point doit avoir plus d'autorité que celui des savans naturalistes, le croient très-propre à servir de monture.

Pour me garantir des morsures de la bête, on la musela; on la détacha de mon cheval,

et je sautai sur son dos. Sa résistance fut médiocre, et moindre que celle d'un cheval qui n'auroit point encore été dressé. Bientôt même elle marcha aussi tranquillement que mon cheval ; et je la conduisis ainsi, pendant plus d'une lieue, jusqu'à l'habitation du colon chez lequel j'avois acheté mes premiers bœufs. Cette épreuve heureuse me satisfit tellement, que je formai le projet de la garder et de m'en faire une monture. Mais pour cela il eût fallu auparavant la panser et la guérir, et ses blessures étoient trop considérables pour que moi ou mes gens nous osassions l'entreprendre. Je renonçai donc à mon dessein. Je crus qu'abandonnée à elle-même et à son instinct, elle se rétabliroit bien plutôt et bien plus sûrement ; et dans cet espoir, je voulois lui rendre la liberté ; mais les Hottentots du colon chez qui nous nous trouvions, nous supplièrent de la leur abandonner, afin de se régaler de sa chair qu'ils trouvent très-délicate ; et en conséquence elle fut tuée et dépecée à l'instant même.

Peut-être parmi les personnes qui liront ce fait, y en aura-t-il qui prétendront qu'il ne prouve rien ; et qu'un animal, fatigué

d'une longue course, affoibli par des blessures, surchargé d'un poids nouveau pour lui, devoit devenir traitable et plus docile. Ce raisonnement, il est vrai, peut s'appliquer à l'homme; il a même lieu pour les animaux domestiques, qui nés patiens, ou devenus tels par l'éducation, se soumettent sans résistance au joug qu'on leur impose, et souffrent même assez tranquillement les coups et les blessures, ainsi que les remèdes destinés à les guérir. Mais il n'en est point ainsi des animaux sauvages et des bêtes féroces. Toute contrainte est insupportable à ceux-ci; la souffrance les irrite; des douleurs aiguës les rendent furieux, et leur rage forcenée s'exalte même à un tel point que si dans leur captivité ils ne peuvent point se venger sur leur ennemi, ils se détruisent eux-mêmes.

Il paroît que dans le nombre des animaux qui sont épars sur la surface du globe, il en est un certain nombre que la nature a destinés au service de l'homme: au moins le caractère qu'elle leur a donné paroît-il ou plus docile, ou plus aisé à dompter; et c'est cette différence particulière qui les distingue de ceux qu'un naturel féroce rend dangereux

ou nuisibles. La propriété dont je parle indique véritablement la supériorité de l'homme ; et sans aller en rechercher la cause dans des miracles et des rêves mystiques, il suffit de l'expérience à cet égard, pour exciter toute notre admiration.

L'homme, dans les différentes contrées du globe, a su dompter, apprivoiser, façonner à son service, accoutumer à sa domesticité, plier à ses usages, plusieurs espèces d'animaux divers. Mais je suis persuadé qu'il en est beaucoup d'autres encore qu'il pourroit se rendre propres ; et dans ce nombre je mets le zèbre et le couagha, qui, par leur légèreté, leur force, la beauté de leur robe, deviendroient pour lui une conquête aussi précieuse que brillante.

Comme le zèbre sur lequel j'avois tenté mon expérience étoit une femelle, et qu'il étoit à présumer qu'un mâle seroit naturellement plus indocile, je m'étois proposé de renouveler l'épreuve sur un mâle, s'il m'arrivoit d'être assez heureux pour m'en procurer un ; mais pendant tout le cours de mon voyage, j'en ai cherché vainement l'occasion et n'ai pu la trouver ; et quoique rien ne soit plus aisé à un voyageur qui parcourt

l'Afrique, que de chasser et de tuer des zèbres, il est très-difficile d'en attraper de vivans, à moins d'avoir d'excellens chevaux de course, qui ne soient point fatigués d'une longue marche; et encore faut-il chasser ces animaux dans quelque plaine, car pour peu qu'il y ait des montagnes dans le voisinage, les zèbres s'y mettent bien vîte à l'abri de la vîtesse des chevaux qui ne peuvent gravir aussi lestement qu'eux. Malgré ce défaut d'un double essai, je n'en suis pas moins convaincu qu'il est possible d'apprivoiser et de rendre domestique le zèbre.

Cet assujétissement, je l'avoue, exige des soins, de l'adresse, de la patience, enfin une éducation suivie et raisonnée. Cependant l'institution, quelque parfaite qu'elle soit, ne réussit pas également auprès de toutes les espèces : il en est qui naissent lourdes et stupides ; et celles-ci joignent à leur manque d'intelligence une opiniâtreté résistante et un naturel récalcitrant, qui s'opposent aux progrès de l'éducation. Peut-être même, si l'on vouloit aller plus loin, que les espèces les plus perfectibles sont celles qui, par leur genre de vie, obligées à des combats, à des ruses, à une continuité de guerre ou offen-

sive ou défensive, ont plus d'occasions pour développer leurs facultés, pour exercer leur instinct, enfin pour réfléchir (si, en parlant des bêtes, il est permis d'employer ce mot qui pourtant leur appartient aussi bien qu'à nous). Le lion, qu'on nomme le roi des animaux, parce qu'on le croit sans doute le plus méchant, est lui-même un des plus aisés à dompter. Sans citer ici en preuve tous les faits que raconte l'histoire sur l'attachement et la reconnoissance qu'a montrés quelquefois ce prétendu roi si redoutable, je me contenterai de rapporter le témoignage du citoyen Desfontaines, aujourd'hui démonstrateur de botanique au Jardin national des plantes. Pendant son séjour sur les côtes de Barbarie, ce voyageur naturaliste a vu mille fois des enfans jouer et badiner dans les rues avec un lion qui se prêtoit innocemment à ces agaceries, comme eût pu faire un jeune chien.

Les conséquences qui résultent de ces réflexions seront sans doute traitées de paradoxes par une certaine classe de savans, qui a plutôt fait de trancher les questions que de les examiner. Avec deux ou trois gros principes de prétendue philosophie, et quelques

phrases sonnantes et impératives, on a bientôt détruit les expériences de l'habitude et de l'observation locale. On se fait un système dans son cabinet, on érige ses préjugés en axiomes ; ils parcourent un cercle d'adulateurs et de gens dévoués, qui voulant ou feignant de croire tout ce qu'on leur débite avec autorité, transmettent l'erreur à de plus dévots encore ; et voilà la nature jugée dans un quatrième étage, parce qu'il n'y a rien à répondre à des sentences, et qu'en fait d'observations, il est plus facile de croire que de douter.

Quant à moi, je répéterai jusqu'à satiété, j'ai vu ; et les pages les plus éloquentes, et les discours les plus brillans ne parviendront jamais à m'en dépersuader. Oui, j'ai vu dans les déserts de l'Afrique une quantité prodigieuse d'acquisitions à faire, qui augmenteroient nos jouissances en diminuant nos travaux. Bien plus, je suis convaincu qu'il seroit facile de nous approprier les plus grands quadrupèdes, tels que le buffle (1), le kana, le pazan, le coudou, le

(1) A l'égard de ce quadrupède, les immenses fardeaux qu'il traîne chaque jour sur les rivages du Tibre,

buballe et le tzeiran. Combien les petites gazelles ne prospéreroient-elles pas dans nos climats méridionaux ! il n'est pas jusqu'à certaines espèces de volatiles dont nous ne pourrions peupler nos basse-cours. A notre honte, la Hollande, dont le climat est bien moins favorable que le nôtre, s'est déjà rendu familières beaucoup d'espèces qui y croissent et multiplient comme dans leur pays natal. Indifférens à tout usage qui ne sanctifie pas le caprice et la légèreté, on se garderoit bien d'aller saisir chez un peuple voisin une institution respectable, et l'on a bien plutôt fait de ridiculiser son sang froid, sa sagesse et sa prévoyance, que de chercher, à son exemple, les moyens d'en recueillir des fruits. J'ai compté, avec autant d'étonnement que de plaisir, dans les basse-cours des Hollandais, plus de vingt espèces de canards et d'oies sauvages, qui nous sont inconnues, et je les y ai vues se multiplier comme les autres oiseaux domestiques de nos climats. Dans ce nombre, j'admirois

---

dispensent de toute autre réflexion; et le buffle d'Afrique est d'une espèce bien supérieure, pour la force, à celui d'Italie.

cette superbe espèce de sarcelles de la Chine (1), dont nous n'avons pas même la dépouille dans nos cabinets d'histoire naturelle. L'oie de la Chine, l'oie d'Egypte, l'oie de Barbarie, les différens canards du Cap de Bonne-Espérance, la sarcelle de la Caroline et bien d'autres, ainsi que le hocos d'Amérique, figurent souvent sur les tables de la Hollande. Mais comment aurions-nous songé à des espèces étrangères, nous qui négligeons celles de notre propre pays ? Et non-seulement ces animaux prospèrent sur les marais glacés de la Hollande, mais on en obtient des métis en croisant leurs races. Le luxe seul a quelquefois porté chez nous les riches à tenter, pour leurs plaisirs, quelques essais frivoles en ce genre. Les faisans de la Chine, les paons et les peintades qui commençoient à se multiplier d'une façon à encourager nos tentatives, bien loin d'avoir inspiré aucun but d'utilité et d'abondance, après avoir servi d'ornement et de parade dans les jardins de nos oisifs, ont depuis été totalement négligés. J'ai souvent

(1) Voyez les planches enluminées de Buffon, n°. 805.

proposé de pareils essais; j'aurois parcouru la Hollande, d'où j'aurois rapporté toutes les espèces déjà acclimatées; j'y aurois pris toutes les instructions nécessaires à leur éducation; je me serois enfin volontiers établi le précepteur de ces animaux utiles: mais même pour un emploi de cette nature il falloit des protecteurs et l'appui de tel homme en place ou de quelques grandes dames, qui trouvoient probablement fort singulier qu'un homme voulût sacrifier son temps et imaginât quelque nouveauté pour le plus grand bien de son pays. Il est à croire que sous un gouvernement libre on s'occupera davantage de l'utilité publique; que les voyageurs seront récompensés; qu'un pauvre hère, dévoré de l'amour de la science, ne sera plus réduit à ruiner sa fortune pour les menus plaisirs d'un tas de frelons dévorateurs et stupides, et qu'enfin les récompenses et les emplois ne seront pas toujours le partage de tant de conseillers fameux, mais de celui qui a véritablement travaillé et fait des découvertes utiles. Ce n'est pas de cela seul qu'il s'agit, et je vois pour l'avenir bien d'autres vœux à former.

Notre route nous obligea à côtoyer les

bords de la Rivière-Verte : la fraîcheur de cette vallée riante, les sinuosités qu'elle parcourt, les points de vue qui se reproduisoient à chaque pas sous des formes diverses, remplissoient mon imagination des plus douces pensées; je foulois un tapis de verdure et de fleurs ; les coteaux environnans, chargés d'arbustes et de plantes brillantes, offroient à mes yeux autant d'abris que de bosquets délicieux : c'étoit un jardin dans le sein d'un désert.

Parmi ces familles nombreuses de fleurs et de plantes encore vierges, j'en remarquai plusieurs qui étoient magnifiques; j'en distinguai une qu'il m'eût été difficile d'oublier, c'est ce géranium dont j'avois appris si douloureusement à connoître la piqûre, et dont je portois encore les stigmates. J'en vis beaucoup, les uns à fleurs blanches, d'autres à fleurs jaunes. Peu exercé à l'étude des fleurs, et toujours plus disposé à les adorer qu'à les flétrir, j'avois pris d'abord celles-ci pour des espèces différentes; mais j'eus bientôt changé d'idée, lorsque je m'apperçus qu'une même tige portoit souvent à la fois des fleurs jaunes et des blanches, et là-dessus je bâtis aussi mon idylle.

Adieu vallons, coteaux, géranium et fleurs de toutes les espèces; tapis de verdure, bords enchantés, douces rêveries, adieu; nous allons rentrer dans les glaces.

Pour regagner le Namero, il nous falloit traverser encore une autre chaîne de montagnes couvertes de neige; ainsi, en moins de huit heures de marche nous eûmes successivement trois saisons, c'est-à-dire deux hivers par un été; mais ce changement subit de température nous donna aussi à tous un enrouement qui ne se dissipa que plusieurs jours après notre retour chez Van der Westhuysen.

Le premier objet que je vis là, en mettant pied à terre, fut ce maudit Pinard, que ma mauvaise fortune m'avoit fait rencontrer pour mon supplice: j'eusse donné tout au monde pour en être débarrassé; mais le bourreau vint à moi tout exprès pour me dire qu'il s'étoit fait un plaisir de m'attendre.

Mon intention étoit d'accorder à mes Hottentots et aux bestiaux que j'amenois, un jour de repos, et de repartir le lendemain. Mais la famille Van der Westhuysen me représenta qu'ayant des bêtes nouvelles dont

je ne connoissois point encore l'allure, je courois quelques risques en les employant sans épreuves préliminaires. Elle s'engagea, si je voulois lui promettre de rester trois jours de plus chez elle, à me prêter des relais qui me conduiroient jusqu'à la rivière Kaussi : j'acceptai, quoique je m'attendisse à beaucoup d'impatience contre Pinard, et d'ennui de la part des buveurs.

Par un hasard singulier et impossible à prévoir, les choses tournèrent autrement. Pendant mon absence, Engelbrecht étoit allé plusieurs fois dans mon camp causer avec mes Hottentots. Un jour que la conversation rouloit sur moi, ils lui parlèrent de ce divertissement de mon premier voyage, que dans ma relation j'ai appelé la folle journée, et où, pour les distraire d'une trop forte ration d'eau-de-vie que j'avois eu l'imprudence de leur donner, j'imaginai de les faire danser en jouant de la guimbarde. Cette fête burlesque n'étoit point sortie de leur mémoire. Ils ne se rappeloient qu'avec transport et enthousiasme l'instrument qui leur avoit donné tant de plaisir ; et d'après leurs éloges, Engelbrecht, persuadé qu'un homme qui jouoit de la guimbarde étoit un

excellent musicien, et qu'un musicien parfait savoit toucher tous les instrumens, avoit imaginé à son tour de m'employer à récréer la société réunie dans l'habitation.

Il avoit chez lui une manière de violon qui, suspendu au mur, près de son foyer, y séchoit en silence, sans en avoir été décroché une seule fois depuis dix ans. Pour surprendre agréablement la compagnie, il l'envoya chercher secrètement; puis, quand je fus dans l'assemblée, il me le mit en main, en me priant d'employer mes talens à la divertir. On aura une idée de ce qu'étoit l'instrument, quand j'aurai dit que ses cordes avoient été faites par Engelbrecht lui-même. Néanmoins je le pris, et j'y râclai quelques contredanses, qui à l'instant, et comme par magie, mirent en mouvement toute la compagnie. Cette musique me déchiroit le tympan; mes dents grinçoient de déplaisir; mais toutes les oreilles la trouvoient délicieuse, et l'on ne cessa de sauter que quand la lassitude eut épuisé les forces. Le lendemain, hommes et femmes vinrent en troupe me supplier de me prêter de nouveau à leurs plaisirs. Le surlendemain ce furent mêmes instances. Enfin, mes trois

journées se passèrent presque toutes entières à gratter les boyaux du violon, et la cohue se trémoussoit d'aise autour de moi.

Au milieu de ce sabat il y avoit une chose qui m'étonnoit, c'est que la danse occupât tous les instans, et qu'on eût oublié la liqueur favorite. Mais depuis l'arrivée de Pinard, et par ses libéralités, il s'en étoit tant bu, qu'on avoit fini par la trouver détestable et s'en dégoûter. Jaloux de témoigner ma reconnoissance à une famille qui m'avoit rendu des services, et qui alloit m'en rendre encore, je crus pouvoir remplacer Pinard, et j'envoyai chercher dans mon chariot une cave remplie de flacons. Elle contenoit des liqueurs fines de la Martinique, par la dame Anfoux. C'étoit-là une provision d'appareil que je réservois pour les grandes occasions. Je comptois m'attirer de grands remercîmens en la présentant à ces hommes demi-sauvages; mais j'avois bien mal calculé. Ils trouvèrent les liqueurs trop douces, et les rebutèrent. Quant aux dames, après les avoir goûtées toutes, et assez largement les unes après les autres, elles leur donnèrent, à la vérité, la préférence sur les mauvaises eaux-de-vie du Cap, mais elles

décidèrent comme les hommes, à l'unanimité, que les recettes et les fabriques de la dame Anfoux ne valoient rien pour la colonie.

Ces gosiers robustes, accoutumés depuis quelques jours à une boisson âcre et brûlante, se trouvèrent affadis par une boisson liquoreuse et sucrée. Les buveuses se plaignirent de maux de cœur, et ce fut alors qu'elles maudirent bien sincèrement les liqueurs des flacons. Pour moi qui, avec l'intention de régaler d'une manière distinguée cette bonne compagnie, n'avois réussi qu'à faire des mécontens et des malades, j'étois très-fâché de voir la dernière journée de mon séjour se terminer par un pareil dénouement. Ainsi j'allois perdre en un instant tout le fruit de mes trois jours de musique. Heureusement j'avois, parmi mes provisions, des citrons du Piquet-Berg et d'excellente eau-de-vie de France. Je m'avisai de faire du punch un peu roide; il fut trouvé divin. La gaîté reparut, les maux de cœur se dissipèrent et cette journée se termina comme elle avoit été commencée, par une alégresse universelle. Dès long-temps on n'oubliera au Namero, Paterson et son vin

de Bordeaux, mais long-temps aussi l'on y parlera, je crois, et de ma musique, et de ma danse et de mon punch à la diable.

Il ne me manquoit plus, pour partir content et m'applaudir de mon séjour dans ces montagnes, que d'achever de réconcilier Klaas Baster avec sa famille. Plusieurs fois déjà je m'étois hasardé à parler de lui à quelques-uns d'entr'eux, et ils m'avoient paru assez bien disposés. La continuité des plaisirs sembloit avoir éteint les haines. Son frère lui-même, pendant tout notre voyage du Camis, avoit vécu avec lui en bonne intelligence. D'ailleurs, j'espérois beaucoup de la disposition favorable où se trouvoient les esprits, et de la gaîté affectueuse que venoit d'inspirer le punch. Je proposai donc un traité de paix, ou plutôt un raccommodement avec le malheureux proscrit; et, d'un consentement général, ma demande fut accordée sans la moindre réclamation.

A l'instant même je courus annoncer dans mon camp cette bonne nouvelle à Klaas Baster. Je revins le présenter à sa famille; et non-seulement il se vit accueilli sans le moindre signe de rancune, mais tous successivement lui présentèrent la main, ce

qui, chez les colons, comme je l'ai dit ailleurs, est le témoignage d'amitié le plus authentique. Quoique le bon vieillard, par crainte de sa femme, n'eût pas osé montrer ses sentimens pour son fils, il leur donna carrière dès qu'il lui fut permis de les avouer. Lui-même il lui versa rasade, il trinqua le premier avec lui, et lui fit amitié. Le Baster, hors de lui-même, manquoit d'expressions pour remercier ses parens et pour me témoigner sa reconnoissance. Je jouissois de sa joie, j'étois heureux de son bonheur, et je m'applaudissois d'avoir pu enfin m'acquitter en partie envers un homme à qui mes gens et moi nous devions la vie.

Ce fut Van der Westhuysen qui, le lendemain, selon sa promesse, me prêta les attelages qu'on mit à mes voitures. Nous partîmes dès le matin. Lui-même, avec sa famille, monta un chariot particulier, et fut du voyage, parce que je m'étois engagé, ainsi que lui, d'aller coucher chez Engelbrecht. Son fils aîné, par politesse et par égards, voulut conduire le chariot que je montois. Tel est l'usage chez les colons; c'est-là une manière d'honorer quelqu'un, et l'un des plus grands témoignages de con-

sidération que l'on puisse donner. D'après les idées reçues, je ne pouvois, sans lui faire un affront, me refuser à cet honneur. Mais à peine fut-il sur le siége, que mettant les bœufs au galop, il me conduisit ventre à terre. Ce préjugé est encore un de ceux qui ont généralement lieu dans la contrée. En pareil cas, un guide ne croit montrer son talent qu'en menant le plus lestement qu'il lui est possible : dût-il crever ses bêtes, il veut faire preuve de prouesse. En vain je priai le mien de modérer les siennes. Les chemins étoient détestables, et les cahots me faisoient craindre à chaque instant que la voiture ne versât et ne fût brisée ; mais il eût cru son honneur compromis d'aller au pas, et sa gentillesse me coûta deux cruches de jus de limon, qui furent cassées, et que je regrettai beaucoup.

Quelque irréparable que fût, dans les circonstances, cet accident, je m'en consolai néanmoins, parce qu'il eût pu m'en arriver d'autres beaucoup plus considérables, auxquels je venois d'échapper. Mais je fus désolé quand, quelque temps après avoir mis pied à terre chez Engelbrecht, je vis arriver Pinard. La présence de cet homme étoit

devenue un supplice pour moi, et il sembloit qu'il eût juré de ne plus me quitter.

L'emplacement de l'habitation d'Engelbrecht étoit infiniment plus agréable que celui de son beau-frère; malgré cela sa maison, ou pour mieux dire, son hangar étoit, s'il est possible, encore moins logeable, et annonçoit le peu de soin du maître et l'insouciance, à cet égard, de toute la famille, qui étoit très-nombreuse. En entrant dans la pièce qui servoit de refuge à tout ce qu'il y avoit de monde sur cette habitation, je fus assailli par une troupe d'enfans de tout âge, que je pris d'abord tous pour des Baster ou métis hottentots et des vrais Hottentots; mais je fus vertement redressé. Le père et la mère s'apperçurent de ma méprise : honteux d'avoir des enfans si négligés autour d'eux, ils s'empressèrent de me montrer les leurs, et il falloit l'œil d'un père pour les reconnoître, car ils étoient les uns tout-à-fait nus, les autres couverts de lambeaux de peaux de mouton, toutes dégoûtantes de fange. Quant à la fille aînée, qui avoit fait une toilette en règle, elle vint s'offrir à moi dans ses plus beaux atours, s'étant imaginé de s'affubler la tête de la plus bi-

zarre coiffure que j'eusse jamais vue. Une espèce de bonnet, composé entièrement de plumes noires d'autruche, ombrageoit le front de cette grande poupée. Je la louai beaucoup sur son ajustement; elle fit des mines, eut l'air de rougir de ses attraits, et finit cependant par m'offrir un gros paquet de magnifiques plumes blanches, et que sans gêne je lui payai trois rixdalers. Bien plus, il s'établit entre nous un petit projet d'association, d'où il devoit résulter de grandes fournitures de sa part, et de la mienne, en échange, quelques cadeaux de rixdalers.

Je dois pourtant avouer que les quatre jours que je passai sur cette habitation furent marqués par des témoignages vrais d'amitié; nous bûmes du punch, nous fîmes de la musique, et dansâmes une grande partie de toutes les nuits: les jours, je chassois. En parcourant toutes les montagnes des environs, je remarquai plusieurs plantes dont les dessins font partie de mon porte-feuille. Les zèbres, les pazans et les condoumas sont assez communs dans tout ce pays; mais singulièrement effarouchés par la chasse continuelle qu'on leur fait, il est très-difficile de les aborder à la portée du fusil. Les éléphans

se montrent aussi beaucoup dans ces parages, mais n'y séjournent guère, se tenant de préférence dans les environs de la mer, où les dunes leur servent d'abri. Malgré la quantité prodigieuse de bestiaux que possédoit Engelbrecht, il ne voulut jamais se défaire d'un superbe attelage de douze bœufs noirs, qu'il me montra avec une sorte d'ostentation. Il est vrai que je n'en avois jamais vu un aussi égal ni aussi bien assorti ; et, malgré la somme de deux cents rixdalers que j'en offris (prix excessif pour le pays), je ne pus l'obtenir ; en revanche, je fis l'acquisition de plusieurs moutons et d'une vache, que je fis tuer et saler pour mes gens ; j'augmentai encore ma provision de tout le tabac qu'on put me céder. Engelbrecht devant dans peu faire un voyage au Cap, je profitai de l'occasion, qui sembloit être la dernière, puisque je ne devois plus trouver d'habitation sur ma route, pour écrire à mes amis. A mon départ, mon hôte attela à ma voiture les bœufs dont j'ai parlé, et il m'offrit non-seulement de me conduire jusqu'à la Grande-Rivière, mais fournit aussi mes autres voitures de relais vigoureux, afin de ménager mes bœufs. Quand je me remis en

route, Pinard me suivit encore. En vain, pour me débarrasser de lui, je m'arrêtai après quatre heures de marche près d'une source que nous trouvâmes sur notre route ; en vain je fis dresser mes tentes dans l'espoir que, ne croyant pas sa journée assez pleine, il marcheroit en avant et me laisseroit; mais il fit, comme moi, halte à la source, et je vis qu'il faudroit un éclat pour me séparer tout-à-fait de cet ennuyeux.

Le lieu nourrissoit une quantité immense de gelinottes. Elles venoient par milliers boire à la source, sans que notre présence parût les effaroucher ; et c'étoit-là, pour notre cuisine, une manne abondante. De ma tente, je tirois sur leurs volées avec mon grand fusil, qui, à chaque coup, en tuoit au moins une vingtaine ; mais cette chasse me fit faire une remarque que je crois importante.

Les oiseaux, ainsi que les autres êtres vivans, ne possèdent pas tous au même degré la sensibilité physique. Il en est qui succombent à la moindre douleur, tandis que d'autres résistent à de fortes souffrances. Tous les chasseurs savent, par exemple, qu'il suffit de la plus légère blessure pour

abattre une bécasse, et que souvent elle est plutôt tuée par sa chute que du coup qu'elle a reçu. Moi-même j'en ai ramassé plusieurs qui étoient mortes, quoiqu'elles n'eussent eu qu'une légère blessure par un grain de plomb. La gelinotte du Cap, au contraire, paroît avoir ou des organes peu sensibles à la douleur, ou une sorte de courage qui la lui fait supporter jusqu'au moment de la mort. Quoique j'eusse tiré au milieu de la volée, et que par conséquent mon coup eût porté tout entier, il étoit très-rare qu'il en restât sur la place d'autres que celles qui avoient les ailes cassées ou reçu le coup à la tête. La nuée reprenoit son vol, et les blessées fuyoient avec elle. Mais si on la suivoit de l'œil, bientôt on les voyoit s'en détacher et tomber sans donner aucun signe de vie; et même, après qu'elle avoit disparu, on pouvoit en suivre la trace en ramassant les mortes sur la route.

Ce que je dis ici des volatiles, on peut également le dire des quadrupèdes. Souvent même il existe, pour la sensibilité, une très-grande différence entre des animaux analogues; car une blessure assez légère dans le corps, fait périr la panthère et le léo-

pard, tandis qu'avec des côtes rompues et la tête fracassée, le chat, beaucoup plus petit, vit et guérit en peu de temps. C'est aux anatomistes et aux physiciens à nous dire quelle est la cause véritable de cette étonnante diversité. Je remarquerai seulement qu'il est des individus dont le corps offre à la fois, et des parties extraordinairement sensibles, et des parties qui paroissent ne l'être aucunement. Et pour ne citer qu'un seul exemple, le porc-épic du Cap a les os de la tête si fragiles, que d'un seul coup de baguette vous lui casserez le crâne et le ferez périr; mais en vain vous le frapperez sur le corps à grands coups de bâton, vous ne pourrez le tuer. Au reste, ne croyez pas que cette sorte d'impassibilité soit un effet de la dureté de sa peau; il l'a au contraire très-délicate, et la preuve en est que si, du bout des doigts, l'on pince quelques-uns de ses piquans ou de ses poils, il suffit de les tirer légèrement pour arracher en même temps toute la partie de la peau dans laquelle ils se trouvent implantés.

En mémoire des oiseaux que j'avois eu occasion de tuer à la source, je la nommai *Fontaine des gelinottes;* elle est nommée,

dans le pays, *Matjes-Fontyn* (Fontaine des nattes). Peu s'en fallut que, dans la colère où me mettoit Pinard, je ne la nommasse *Fontaine du tourment.* Cet homme acharné à me suivre, comme s'il se fût fait une loi de me désoler, marcha encore de conserve avec moi la journée suivante. Pendant la route, je cherchois dans ma tête quelques moyens de me débarrasser de lui; et je le connoissois si tenace, que je désespérois d'y réussir. Enfin, arrivé au Kaussi, je crus en avoir trouvé l'occasion.

Ce torrent étoit à sec, comme presque tous ceux que, depuis quelque temps, nous avions eu à traverser. Mais son lit étoit creusé dans des rochers, et je ne doutois pas qu'en plusieurs endroits ils n'eussent des cavités qui contiendroient de l'eau. La vraisemblance de ma conjecture, jointe au site romantique du lieu, me détermina à dresser là mon camp. J'annonçai même à Pinard que j'étois résolu à y passer une semaine entière; et pour qu'il n'en doutât pas, je renvoyai les attelages d'Engelbrecht. Pour le coup il prit son parti; il continua sa route, et enfin j'en fus débarrassé.

Ce que j'avois conjecturé se vérifia promp-

tement. A peine eus-je envoyé quelques-uns de mes gens à la découverte de l'eau, qu'ils revinrent m'annoncer qu'ils en avoient trouvé en vingt endroits. J'étois campé très-près des énormes montagnes granitiques, à travers lesquelles le Kaussi s'étoit ouvert un passage. En se creusant un lit, le torrent avoit donné aux rochers mille formes bizarres qui amusoient l'œil, et qui, lorsque l'eau étoit abondante, devoient former des cascades naturelles d'une grande beauté. En général, l'emplacement où se trouvoit mon camp étoit aride. On y voyoit peu de pâturages, ou au moins ils ne s'y montroient que par bouquets; mais il étoit couvert de hauts mimosas fort épais, et leur ombrage nous devenoit d'autant plus agréable, que depuis la rivière des Eléphans, c'étoient les premiers grands arbres que nous rencontrions.

Un botaniste auroit fait ici une ample moisson de plantes différentes, notamment de plantes grasses, dont le pays abondoit; je pris les dessins de celles qui me parurent les plus remarquables, entr'autres, d'un magnifique ixia très-élevé, dont les fleurs fort nombreuses et d'un rouge foncé, ré-

créoient la vue. Je remarquai encore d'énormes et hautes touffes de la grande euphorbe, dont toute la plaine étoit parsemée. Les Sauvages se servent du lait de cette plante pour empoisonner les flèches dont ils font usage pour la chasse du grand gibier. Je voulus essayer la propriété vénéneuse de cette plante; et, malgré les représentations de mes Hottentots, je mis sur ma langue une petite goutte de son suc laiteux, qui me causa, pendant plus de deux heures, une cuisson insupportable. Je coupai sur la plante une rouelle, que je présentai à mon singe; il fit en arrière un saut d'effroi, et s'enfuit à une grande distance, sans plus vouloir se rapprocher de moi.

Klaas Baster me parla en homme instruit de cette euphorbe; selon lui c'étoit, dans le moment où nous nous trouvions, celui de sa floraison, que son suc est le plus actif, et c'est alors aussi que les Sauvages en font leur provision. Pour le recueillir, ils pratiquent sur la plante de petites incisions par lesquelles il découle, et on le reçoit dans des vases particuliers destinés à cet usage. D'abord sa couleur est laiteuse et blanche, mais bientôt elle devient brune; elle s'épaissit et

forme une sorte d'électuaire qui, en se concentrant de plus en plus, acquiert une vertu plus active et plus meurtrière.

C'est avec cette pâte mortelle que les chasseurs enduisent leurs flèches. L'expérience leur ayant appris que très-rarement une flèche ordinaire suffit pour abattre une pièce de gros gibier, ils ont imaginé de l'arrêter subitement dans sa fuite en glaçant et coagulant son sang par l'effet prompt et infaillible d'un poison subtil. Pour qu'il meure, il faut que le venin atteigne le sang et s'y mêle ; néanmoins, par un effet inconcevable, l'animal, quoique empoisonné, n'en est pas moins un aliment sain, comme je l'ai dit ailleurs.

L'extrémité des flèches est faite d'un fragment d'os bien acéré. Si on y employoit du fer, l'activité du poison attaqueroit le métal, qu'il convertiroit en rouille, et il se détacheroit et tomberoit avec cette rouille. Quand on y joint une pointe de fer, on a soin de placer la pâte de façon que le métal n'en soit pas touché.

Dans les lieux où il y a de petits réservoirs d'eau que fréquente le gibier, les Sauvages emploient contre lui l'euphorbe d'une

autre manière encore. Ils la coupent par tranches, jettent les rouelles dans le bassin, en ayant soin d'agiter l'eau de temps en temps pour faciliter l'infusion ; puis, quand ils la croient suffisamment empoisonnée, ils en retirent les morceaux, parce qu'aucun animal n'oseroit y boire s'il les y appercevoit. Cette méthode, beaucoup plus sûre que la première, seroit en même temps très-destructive si le gibier n'avoit un instinct qui l'en garantît. On assure qu'il est des espèces dont les sens sont si exquis, qu'elles peuvent distinguer sans peine l'eau empoisonnée, et que jamais, pendant le jour, elles ne s'y laisseroient tromper. Aussi a-t-on soin, tant que le soleil est sur l'horizon, de se tenir près du réservoir pour les en écarter, et de ne le laisser libre que quand la nuit ne permet plus à l'œil d'y rien discerner.

L'instinct animal est une qualité occulte difficile à définir ; il résulte sans doute de la combinaison des élémens dont tout être vivant est composé, lesquels répugnent à tout ce qui n'est pas de leur nature ; mais ceci même rend plutôt compte de l'effet, qu'il n'explique la cause. L'homme a aussi

son instinct, qui l'approche de ce qui est bon, l'éloigne de ce qui est mauvais. Mais l'homme social le perd bien vîte, et souvent il ne lui donne pas le temps de se développer. Les Sauvages, au contraire, et tous les animaux libres l'exercent et le perfectionnent sans cesse. Plusieurs fois j'ai trouvé des bassins empoisonnés avec l'euphorbe; et quand l'eau étoit tranquille, j'appercevois à sa surface une légère couche luisante, d'une huile brun-verdâtre, qui étoit le poison. Or, si ma vue suffisoit pour distinguer ce foible indice, combien ne devoit-il pas être sensible pour des animaux qui, presque tous, l'ont si parfaite! J'aurai bientôt occasion de revenir sur cette matière, et je rapporterai même des expériences qui prouveront que Klaas Baster, en me parlant des effets de l'euphorbe, ne m'avoit point trompé.

Au reste, quoique cette façon de se pourvoir de gibier paroisse devoir produire beaucoup, elle est cependant bien moins avantageuse qu'on ne le croiroit; parce que si les bêtes qui viennent boire sont trompées par la vue, elles sont bientôt averties par le goût, et se retirent. J'avois un jour

empoisonné une marre d'eau : il y vint, dans la journée, plus de quatre mille gazelles (*spring-bock*) ; et néanmoins je n'en eus que trois, avec une hyène que j'y trouvai le lendemain matin, et qui étoit morte dans la nuit. Une horde de gazelles se rend-elle au bassin, les premières ou les plus altérées cherchent d'abord à s'abreuver ; mais à peine ont-elles touché l'eau, qu'elles s'en éloignent avec effroi, et la troupe fuit à l'instant sans s'approcher du piége mortel.

En parcourant le lit desséché du Kaussi, je trouvai différentes sortes d'oiseaux aquatiques, et spécialement ces canards sauvages que les colons appellent *berg-end* (canard de montagne). Ils nageoient et s'ébattoient dans de petits bassins des rochers, qui conservoient encore de l'eau, et où peut-être ils n'avoient jusques-là jamais été troublés par aucun humain. Vis-à-vis d'un de ces réservoirs, j'avois trouvé une caverne dans laquelle je venois passer des heures entières à épier ceux de ces oiseaux que je desirois me procurer.

Un jour que j'y étois caché, je vis arriver au bassin un élan-gazelle, le *kana* des Hottentots. Sa vue me fit d'autant plus de plai-

sir, qu'il n'étoit certainement pas seul dans le canton, et qu'obligé depuis long-temps de nourrir ma troupe aux dépens de ma bergerie, j'eusse été fort aise d'alimenter notre cuisine du produit de notre chasse. Ma gazelle m'eût épargné quelques moutons ; mais pour le moment je n'avois que du plomb dans mon fusil, et je craignois d'y couler une balle, de peur que le mouvement et le bruit ne la fît fuir. Néanmoins, comme elle n'étoit qu'à dix pas de distance, et que j'avois deux coups à tirer, je me hasardai de les lui lâcher ensemble, et en effet elle tomba dans l'eau, où elle se noya.

Ravi d'une bonne fortune sur laquelle je n'avois pas trop compté, je courus à mon camp chercher du monde pour enlever ma proie ; et en même temps j'emmenai avec moi quelques chasseurs et mes chiens, afin de battre les environs et de chercher si nous ne trouverions point quelques autres kana, mais il fallut, pour cette fois, nous contenter de cette seule pièce.

Un jour que nous descendîmes le lit du torrent, avec mes chasseurs et mes chiens, dans l'espoir de trouver quelques pièces de gibier à tuer, tout-à-coup mes chiens don-

nèrent, et bientôt nous vîmes devant nous une panthère couchée sur une gazelle qu'elle dévoroit. Notre présence ne parut nullement l'intimider. Elle jetoit sur nous des regards de fureur, et ne quittoit point sa proie. Nous étions sept tireurs, et ne courrions pas grand risque en l'attaquant. Lorsque nous fûmes à cinquante pas, elle se souleva en tournant la tête, et sembloit chercher parmi nous celui sur qui elle s'élanceroit. Mon fusil étoit chargé à balle. Je la tirai. Blessée du coup, elle prit le parti de fuir, et reçut dans sa retraite quelques légères blessures encore. Enfin elle alla se réfugier cent pas plus loin, au fond d'un rocher creux qui bordoit la rivière. Mes chiens l'y suivirent et l'y tinrent en arrêt; mais quoiqu'elle perdît beaucoup de sang, et fût nécessairement affoiblie, ils n'osoient point l'attaquer. Nous montâmes sur les roches du bord opposé, et de-là un de mes gens lui tira un second coup qui la tua. Alors mes chiens se jetèrent sur elle, et avant que je fusse arrivé pour l'enlever, ils l'avoient déjà tellement déchirée, que sa fourrure n'étoit plus bonne à rien, et je l'abandonnai.

Mes Hottentots n'avoient garde d'y re-

noncer comme moi. Ils se proposoient de s'en régaler, et l'emportèrent. A mon premier voyage, j'avois eu la curiosité de goûter du tigre, uniquement pour savoir quel goût avoit la chair de ce terrible carnivore. Mais eux, d'après cet essai, ne doutoient pas que je n'eusse trouvé comme eux le tigre un mets excellent; et en conséquence ils offrirent de me garder, pour ma bouche, certaines parties choisies de notre panthère. Je répondis en riant, que jamais je ne pourrois me résoudre à manger d'un animal qui peut-être avoit dévoré quelque Hottentot. Cette raison n'étoit guère propre à convaincre mes Sauvages; car pour me prouver le contraire ils ouvrirent l'animal, et me firent voir qu'il n'avoit dans l'estomac qu'une certaine quantité de glaise avalée dans une rage de faim, et quelques portions de la gazelle. Quoi qu'il en soit, je la cédai en entier à mes gens, et me réservai seulement deux pintes de graisse qu'ils en détachèrent: c'est un remède qui, dans la colonie, passe pour un excellent résolutif dans les tumeurs et les ulcères.

En regagnant mon camp, je trouvai une belle espèce d'euphorbe que je crois nou-

velle, et dont je pris le dessin que je place ici. Cette euphorbe ne tient à la terre que par quelques racines foibles; elle s'élève seulement à la hauteur de neuf à dix pouces, et ressemble parfaitement à un concombre dont elle a la forme et la flexion arquée. Elle contient un suc laiteux très-abondant qui ne m'a pas paru aussi caustique que celui de la grande euphorbe. Sa couleur, d'un vert-jaunâtre, nuancée d'une belle teinte violette vers la racine, lui donne un air très-appétissant; mais malheur à celui qui en mangeroit, car il est, à ce qu'on m'assura, un poison violent. Plusieurs de mes Hottentots, et mon vieux Swanepoel, qui connoissoient parfaitement cette plante, m'apprirent que les colons la nomment *noordschekull.*

A mesure que dans mes promenades j'apprenois à connoître les environs de mon camp, je m'étudiois aussi à distinguer les plantes et les fleurs, qui par-tout s'y trouvoient en abondance. Nulle part encore, depuis que j'existe, je n'en ai vu d'aussi magnifiques pour la vivacité ou la variété des couleurs, ni d'aussi curieuses pour la singularité des formes. A chaque pas, j'en

trouvois de nouvelles, et à chaque pas je m'arrêtois involontairement pour jouir d'un si riant spectacle. Combien j'en vis qui, transportées dans nos parterres d'Europe les plus riches, en auroient fait l'ornement! et que de fois je regrettai de n'être pas un botaniste profond! Qui sait, me disois-je à moi-même, si dans ce nombre l'art n'en trouveroit pas beaucoup qui fourniroient à nos étoffes ces belles et indestructibles teintures que jusqu'ici nous avons cru exclusivement propres à l'Inde? Qui sait s'il n'y trouveroit pas de nouveaux remèdes pour quelques-unes de ces maladies dont il abandonnoit le traitement parce qu'il en méconnoît la cure?

Humilié de mon ignorance, qui ne me permettoit à cet égard qu'une admiration vague et sans but, je me contentai, comme je l'ai dit, de dessiner celles des fleurs qui me parurent les plus extraordinaires et les plus belles. Je recueillis des graines de celles qui étoient en maturité. Enfin, j'essayai d'en dessécher et d'en conserver plusieurs dans le papier, selon la méthode usitée chez les botanistes. Ce dernier moyen est celui que j'ai le moins employé. Outre qu'il est im-

possible à exécuter pour les plantes grasses, il me rebutoit par l'excès et la longueur des détails minutieux et inutiles qu'il exige. Je dis inutiles, car est-ce conserver une plante que d'estropier toutes ses formes en l'écrasant et l'applatissant entre deux feuilles de papier? Est-ce posséder une fleur que de la cueillir pourpre en Afrique, et de l'apporter en Europe couleur de tabac ou de pelure d'oignon? enfin est-ce connoître leur nature que de l'étudier sur des feuilles mortes et décolorées?

Depuis que la coquetterie des modes a tant multiplié ces fleurs artificielles qui sont entrées dans la parure des femmes, l'art du fleuriste s'est appliqué à travailler aussi pour l'honneur et les progrès de la Botanique; et l'on trouve, en ce genre, des choses étonnantes chez le citoyen Vanzel, l'artiste de Paris le plus renommé pour ce talent. C'est dans une maison de Paris que j'ai vu pour la première fois, ces plantes artificielles, où les fleurs avec leurs fruits, leurs tiges, leurs feuilles et leurs racines mêmes étoient exécutées avec une vérité étonnante et dans leur grandeur naturelle. Pour en imposer encore davantage à l'œil, la plu-

part de ces plantes étoient placées dans des pots remplis de sable ou de terre sèche. Jamais l'art n'imita mieux la nature. Ce n'est ni le mensonge grossier de la gravure ni l'aspect mort de l'herbier. Ici tout est vivant; la plante semble végéter; et d'un coup-d'œil vous saisissez son ensemble et ses détails. Aussi ai-je vu à Paris des plantes d'Afrique que je n'avois pas pu reconnoître dans des herbiers, et qu'à l'instant même j'ai reconnues dans cette collection. C'est aux botanistes à prononcer sur cette méthode pour l'avancement de leur vaste science. Sans doute il n'est pas possible, quelque grand que soit un cabinet, d'y présenter en relief toutes les plantes connues; mais ne pourroit-on pas au moins y avoir les genres? et parmi les espèces, joindre aux genres celles qui seroient les plus curieuses et les plus instructives?

Le 11 septembre je me remis en route dans l'espoir que Pinard auroit sur moi assez d'avance pour que je n'eusse plus le malheur de le rencontrer. Déjà les chaleurs commençoient à se faire sentir; le ciel étoit chargé de nuages; le tonnerre s'étoit fait entendre plusieurs fois avec un grand fra-

cas; enfin tout m'annonçoit des orages, et cependant il ne tomboit pas une goutte d'eau. Cette sécheresse extrême m'inquiétoit beaucoup. Je craignois de ne trouver par-tout que des rivières desséchées, et n'avois d'espoir que dans les citernes et bassins naturels que le hasard pourroit m'offrir.

Après deux heures de marche nous en trouvâmes un formé par un énorme rocher plat. Mes chiens l'avoient pressenti; mais il étoit empoisonné avec de l'euphorbe, et je trouvai même à quelque distance les tronçons de la plante qui avoient servi à cet usage. Quand j'arrivai, je vis ma meute occupée à se baigner; mais deux des chiens avoient bu de l'eau empoisonnée, et ils étoient sur le bord du réservoir, attaqués de convulsions horribles. Je fis sortir du bassin ceux qui se baignoient; et sans doute ils n'avoient point bu, puisqu'ils ne se trouvèrent pas incommodés. Quant aux deux malades, je leur fis avaler, à plusieurs reprises, de l'huile de cachalot; elle leur procura un vomissement qui les sauva. Cependant ils furent affectés pendant plus de quinze jours des suites de leur accident;

leurs jambes s'étoient tellement roidies, qu'ils ne pouvoient plier aucune articulation. Pendant tout ce temps il fallut les laisser sur les chariots, et ils ne voulurent absolument prendre aucune autre nourriture que du lait. Ce fut un grand bonheur pour nous que leur empressement à boire nous eût avertis du danger; sans cela, peut-être mes Hottentots, sans défiance, auroient-ils conduit les bestiaux à cet abreuvoir; et peut-être même quelques-uns d'entr'eux se seroient-ils empoisonnés en se désaltérant.

Quelle que soit la dose d'euphorbe qu'on jette dans une quantité d'eau, je suis persuadé qu'elle n'en infecte pas la masse entière. Le venin, selon moi, est un suc résineux qui, par sa nature, ne pouvant se combiner avec le liquide, nage à sa superficie, et y forme cette huile verdâtre et luisante qu'avec un peu d'attention on y distingue à la vue simple quand l'eau est tranquille. J'essayai sur moi-même la propriété de cette huile; et avec une petite paille j'en pris, à la surface du bassin, une goutte que je mis sur ma langue; elle m'y causa cette sorte de douleur semblable à la brûlure que cause un caustique. Je pris ensuite, dans le

creux de ma main, de l'eau du réservoir ; puis, après avoir eu soin d'écarter, en soufflant, la liqueur huileuse qui la surnageoit, j'y plongeai le bout de ma langue, et ne pus y discerner aucune saveur étrangère.

Cependant, tout hardie qu'étoit mon expérience, je n'osai en pousser la témérité jusqu'à boire et avaler cette eau ; mais je la présentai à Kees, qui, par la finesse de son odorat, pouvoit m'indiquer d'une manière sûre si elle avoit du danger; il la flaira et s'éloigna aussi-tôt. Cette épreuve ne me satisfaisant point encore, et voulant réussir à tromper, s'il étoit possible, les sens exquis de mon singe, j'exprimai une certaine quantité de suc d'euphorbe et la jetai dans du lait que je lui présentai à boire. Pour le coup il y auroit été pris, car non-seulement il goûta le lait sans montrer la moindre répugnance; mais il l'auroit probablement tout avalé si je ne l'eusse retiré de devant lui : il n'en fut même pas incommodé.

A la vérité la dose étoit peu considérable, parce que je ne voulois pas risquer la vie d'un animal qui m'étoit utile ; peut-être aussi le lait devient-il l'antidote de l'eu-

phorbe, et Kees avoit-il avalé à-la-fois et le poison et son remède. Si ce fait étoit vrai, il deviendroit une découverte intéressante. Au reste, j'aurois desiré la confirmer par plusieurs expériences, en faisant avaler successivement à un animal et du suc d'euphorbe en quantité suffisante et du lait. Mais dans ces déserts, et avec des projets d'un aussi long voyage, je n'avois, parmi mes animaux aucune bête qui ne me fût nécessaire. Il me fallut donc remettre l'épreuve à d'autres temps; et à ce dessein, j'emplis un flacon d'une certaine quantité de lait d'euphorbe que je gardai pour des circonstances plus favorables.

L'opinion générale des colons sur le suc de cette plante, est qu'il donne la mort en coagulant le sang, et que par conséquent c'est un poison stupéfiant et narcotique. Pour moi, j'en doute fort, d'après les convulsions effroyables que commencèrent à éprouver mes deux chiens lorsqu'ils eurent bu de l'eau du bassin. Au reste, si les colons ne se trompent pas, il faut que la plante change de nature selon le climat et le sol; puisqu'étant un narcotique en Afrique, elle est regardée comme un hydragogue en Europe.

J'avois trop à craindre du voisinage d'une eau empoisonnée pour rester là plus longtemps. Malgré la surveillance extraordinaire que j'avois ordonnée, quelqu'un de mes animaux pouvoit aller y boire. Il me parut donc prudent de m'en éloigner au plutôt, et je continuai ma route.

Nous étions dans le pays des petits Namaquois. A deux lieues au-delà du réservoir nous apperçûmes quelques individus de cette peuplade, occupés à garder des troupeaux, mais qui, épouvantés à l'aspect de ma caravane, prirent la fuite. Je piquai vers eux pour les rassurer et pour leur demander quelques renseignemens; car ayant à parcourir un pays inconnu, je ne pouvois trouver de secours et d'instructions que dans les hordes qui l'habitoient. Ils m'apprirent qu'à une lieue plus loin étoit une horde de leur nation, dans laquelle vivoit une femme blanche à qui appartenoient les troupeaux qu'ils gardoient.

Nous nous rendîmes au lieu indiqué, et nous trouvâmes effectivement un kraal, composé d'une vingtaine de huttes. La femme blanche étoit debout devant la sienne; elle avoit, comme les Namaquoises, un

vêtement de peaux tannées; mais elle ne portoit point cependant, comme elles, ni le kros ni le petit tablier. Pinard, en passant, l'avoit prévenue de mon arrivée, aussi fus-je reçu d'elle comme quelqu'un qui est attendu. Entré dans sa hutte, qui n'étoit ni plus grande ni plus ornée que les autres, elle me conta que son mari avoit vécu dans cette horde, dont il étoit devenu le chef, et qu'elle-même, à sa mort, ayant hérité de son autorité, avoit continué d'y vivre. Et en effet, au ton dont elle donna ses ordres, je m'apperçus bientôt qu'elle étoit dame et maîtresse. Ses enfans n'avoient, comme leur mère, que des peaux pour vêtemens; et sans leurs longs cheveux, je les aurois pris, à leur teint rembruni par le soleil, pour des enfans de Namaquois, et j'y eusse été d'autant plus aisément trompé, qu'ils ne parloient que la langue namaquoise.

Klaas Baster étoit le seul de ma caravane qui sût cet idiome; c'étoit celui de son enfance. Quoique différent de la langue hottentote, que je connoissois déjà, il avoit néanmoins les trois mêmes clappemens, et me parut fondé sur les mêmes principes généraux. Seulement je remarquai que ce

peuple employoit plus fréquemment ces sons rauques qui, tirés précipitamment du gosier, coupent les mots et les rendent, pendant quelque temps, inintelligibles pour les oreilles d'un étranger.

Les enfans savoient que parmi les effets dont étoient chargés mes chariots j'avois divers assortimens de verroteries, et ils eussent bien desiré en obtenir de moi quelques-uns pour parer leurs casaques, à l'imitation des Hottentotes. Klaas Baster, étant le seul auquel ils pussent exprimer leur vœu, ils le supplièrent d'intercéder auprès de moi; je me fis un plaisir d'accéder à leur demande, et j'accompagnai même mon présent de quelques mots namaquois que m'avoit appris Klaas Baster, et que je hasardai.

Lorsqu'il m'arrivoit de vouloir parler aux Namaquois leur idiome, ils m'écoutoient jusqu'à la fin avec patience et attention, ils cherchoient à me comprendre; et quand ils m'avoient deviné, non-seulement c'étoit pour eux un plaisir, mais chacun, reprenant ma pensée, se faisoit un devoir de m'expliquer ce que j'aurois dû dire. D'après cette bonhomie de caractère et cette prévenance affectueuse je dus être surpris

de trouver, dans les enfans de la commandante, des inclinations tout-à-fait contraires; mais c'étoient des enfans. J'en conclus que leur rire tenoit à la petite malignité de leur âge; et ce qui me le fait croire encore, c'est que je n'ai vu, en pareille circonstance, aucun Namaquois rire de mon langage.

Je ne m'arrêterai point à détailler les mœurs et les usages de cette horde de petits Namaquois, qui se rapprochent infiniment de ceux des autres peuplades voisines dont je parlerai incessamment. Quant à leur habillement, il diffère peu de celui des Hottentots de la côte de l'est, et s'il est entr'eux, sur cet objet, quelques différences, elles sont si légères qu'elles ne méritent pas d'être rapportées. Un voyageur intelligent, qui a plusieurs peuples semblables à peindre, doit, s'il veut intéresser son lecteur, les lui représenter en masse, et ne s'arrêter aux détails particuliers que pour ceux qui par plus d'invention, par des progrès dans quelques arts, annoncent une supériorité qui les distingue. Je remarquerai seulement, qu'en général les petits Namaquois sont plus robustement taillés et pas si maigres de figure que les Hottentots des environs du Cap.

La veuve avoit envoyé à mon camp du lait de ses troupeaux. A son exemple, toutes les femmes de la horde en portèrent aussi des leurs, et ce tribut volontaire eut lieu pendant mon séjour dans le kraal. Il me rappeloit ces jours agréables de mon premier voyage, où tous les matins la jeune Narina venoit m'apporter le lait de ses chèvres qu'elle-même avoit traites. Mais quelle différence ! au lieu de ces paniers si jolis et si propres dans lesquels la charmante gonaquoise m'offroit son présent, je ne voyois ici que des sébilles de bois grossièrement travaillées, et dont les bords étoient enduits d'une incrustation butireuse et rance, qui rebutoit à-la-fois et l'odorat et la vue. Mes Hottentots, peu difficiles sur les recherches de propreté, s'accommodoient très-bien du cadeau des Namaquoises. Pour moi, à qui il donnoit une répugnance invincible, je me contentois du lait de ma ménagerie, et j'abandonnois à ma meute la portion du leur que ne consommoient point mes gens.

Le soir de mon arrivée il y eut bal; car il faut remarquer que parmi les plaisirs que l'hospitalité des Sauvages cherche à procurer aux étrangers, la danse tient toujours

le premier rang. Ces fêtes bruyantes auroient pu m'amuser une première fois; mais j'avois entendu si souvent les *ha ha*, les *ho ho*, qu'ils ne m'intéressèrent que foiblement. Cependant mon attention fut réveillée par un des musiciens qui joua de la flûte d'une manière à m'intriguer et à piquer ma curiosité. D'abord, après avoir embouché son instrument, il en tiroit des sons très-éclatans; puis interrompant tout-à-coup, il répétoit les dernières phrases de son air, de façon à imiter un écho parfait. Cette variation sur un instrument à cordes ne m'eût pas étonné; mais elle n'est pas à beaucoup près aussi facile sur un instrument à vent. Je voulus connoître la méthode de cet homme; elle étoit bien simple, et consistoit à sortir sa flûte d'entre ses lèvres pour la mettre dans une de ses narines. Alors il soufloit comme auparavant; et ajoutant au vent du nez un petit nasillement qui assourdissoit le son, il imitoit l'écho si parfaitement, qu'il étoit impossible de ne pas s'y méprendre.

La femme blanche étant, dans toute la horde, la seule qui sût le hollandais, c'étoit la seule aussi avec qui je pusse m'entrete-

nir. Je n'oublierai pas qu'un jour où elle me vantoit beaucoup l'excellence du pays qu'elle habitoit, elle avança, pour m'en convaincre, que jamais on n'y avoit vu de puces. A l'entendre, c'étoit-là un bienfait singulier de la nature et une particularité du climat. Mais cette nature, dont la bonté prétendue l'avoit garantie des puces, ne la garantissoit point d'un autre parasite plus incommode, et suivant moi, plus dégoûtant. La malheureuse en étoit couverte, ainsi que ses sujets.

Une autre incommodité plus insupportable encore, et qui distinguoit ce lieu si fortuné, c'étoit des milliards de mouches et de moucherons. Ils formoient des nuées dont le kraal se trouvoit enveloppé et les huttes remplies. Mes chariots et mes tentes en furent même tellement inondés, que pendant les quatre jours que je passai dans le kraal, je fus obligé de coucher la nuit en plein air.

Quoique ce pays, dont on me vantoit tant la bonté, fût stérile, il nourrissoit pourtant en animaux domestiques les espèces les plus belles et les plus vigoureuses que j'aie vues en Afrique. J'y achetai plusieurs chèvres,

dont chacune me donnoit par jour autant de lait que la meilleure de mes vaches; et elles ne me coûtèrent que quelques briquets et quelques couteaux.

Les bœufs sont également plus forts que dans les colonies de l'est; mais par l'éducation qu'ils reçoivent, ils sont partagés en trois classes; savoir, bœufs de charge ou de trait, bœufs de monture et bœufs de guerre. Je ne dirai rien sur les deux premières, parce qu'elles sont connues chez les autres peuplades sauvages, et même dans les colonies, comme je l'ai déjà dit, et ils se dressent de même; seulement je remarquerai que les bœufs de monture namaquois, beaucoup supérieurs au cheval pour la fatigue, ne lui cèdent guère que pour la vîtesse : on choisit pour cet usage ceux qui sont les plus petits et les plus hauts sur jambes.

Quant aux bœufs de guerre (*bakely-osse*), ce fut dans cette horde que j'en vis un pour la première fois; et ceci prouve combien s'est trompé Kolbe, qui avance qu'ils sont d'usage chez toutes les nations hottentotes. Leur nom vient de la destination à laquelle on les emploie. Pour cet exercice, on préfère ceux qui sont les plus féroces et les

plus indomptables ; ils servent dans les batailles. On les pousse contre l'ennemi, et à sa vue, devenus furieux, ils fondent sur les hommes, les foulent aux pieds, les déchirent à coups de cornes, et les poursuivent même dans sa fuite jusqu'à ce qu'ils les aient mis à mort. On les emploie aussi pour défendre et protéger les troupeaux. Naturellement courageux, non-seulement ils peuvent résister aux bêtes féroces, mais ils osent même les attaquer ; et jamais une hyène, quelque affamée qu'elle soit, n'approchera d'un troupeau, si elle y voit deux ou trois de ces redoutables compagnons et gardiens ; ils osent même, en nombre, faire tête à un lion.

Les moutons aussi haut montés sur jambes que nos chèvres, sont en même temps, pour la grandeur, d'une espèce supérieure aux nôtres. Cependant ils n'ont point cette large et énorme queue graisseuse qui distingue ceux du Cap et des colonies. Mes Hottentots, accoutumés selon le goût de leur nation à n'estimer une viande qu'autant qu'elle est très-grasse, montroient de la répugnance pour des animaux qui n'offroient qu'un fouet maigre et effilé pendant jusqu'à

terre. Les moutons qu'a aujourd'hui la colonie hollandaise viennent d'Europe. Primitivement elle n'en avoit point; sans doute ceux qu'on y transporta étoient sans larges queues, puisque cette singularité n'est point connue en Europe. Ils seront devenus tels sous le ciel d'Afrique par l'effet de la nourriture, du climat et du sol, et ils y auront formé cette variété distincte qu'on y voit aujourd'hui. Il m'en restoit encore un de ceux que j'avois achetés en route; et beaucoup de Namaquois qui n'en avoient jamais vu de pareils, ne pouvoient se lasser de l'admirer. La veuve les connoissoit : elle m'assura même que quand son mari étoit venu se transplanter dans la contrée, tous ceux qu'il avoit emmenés du Roye-Sand sa patrie, étoient de l'espèce du mien; mais qu'avec le temps cette propriété avoit disparu, et qu'à la troisième génération leur queue étoit devenue effilée, comme celles que je voyois. La laine de ces moutons n'étoit point frisée ni douce au toucher; au contraire, ils avoient de longs poils plats, très-luisans et durs, et nullement propres enfin à être filés.

Avant de quitter la horde, je m'acquittai,

par quelques présens envers ceux qui la composoient, du lait qu'elle m'avoit fourni abondamment pendant mon séjour. La commandante me demanda un peu de poudre et du plomb : elle en manquoit absolument, et craignoit qu'entourée de Boschjesman, ils ne vinssent l'attaquer la nuit, sur-tout si, ne l'entendant plus tirer, ils en soupçonnoient la cause. Quand Pinard avoit visité sa horde, elle lui avoit fait part de ses craintes et demandé quelques provisions ; mais il s'y étoit refusé durement, en répondant que j'allois passer bientôt, et qu'étant abondamment fourni, je pourrois l'approvisionner.

Quand même je n'aurois pas eu, pour obliger cette femme, des motifs de reconnoissance, je l'eusse fait encore par pitié. Seule de son espèce au milieu de ces déserts, éloignée de cinq lieues de tout autre kraal, soutenue uniquement par une poignée d'hommes, il lui falloit beaucoup de courage et d'intrépidité pour se maintenir dans une position si inquiétante. A sa place, très-peu d'individus auroient montré autant de fermeté ; aussi étoit-ce une de ces héroïnes guerrières dont j'ai parlé dans mon

premier voyage. Elle montoit très-bien un cheval, fusilloit hardiment les Boschjesman quand ils venoient se présenter, et couroit les lions comme en Europe d'autres femmes courent le chevreuil. Je lui donnai quelques livres de poudre et la quantité de plomb nécessaire. C'étoit-là pour elle un cadeau précieux; et certes elle ne pouvoit en faire qu'un bon usage.

Le colonel Gordon m'avoit quelquefois parlé au Cap d'un matelot nommé Schoenmaker, qui ayant déserté du service de la Compagnie, s'étoit retiré dans le désert, et vivoit actuellement chez les Namaquois. Ce fugitif, au rapport de Gordon qui l'avoit connu dans ses voyages, étoit un très-honnête homme; et le colonel, dans l'espoir que je pourrois en tirer quelques services, m'avoit même fait remettre une lettre pour lui, en même temps qu'il m'en avoit envoyé une pour Klaas Baster. Je ne me sentois, pour le moment, aucun motif bien pressant de voir Schoenmaker; mais la lettre du colonel pouvoit, dans sa solitude, lui être très-agréable; et en conséquence je crus l'obliger en la lui portant. Ce n'étoit-là qu'une complaisance de ma part; et cependant cette

attention devint pour moi une occasion de bonheur, et me valut des services que j'étois bien loin d'attendre.

Schoenmaker devant être connu de la veuve, je demandai à celle-ci quelques renseignemens sur son compte. Elle me dit qu'il vivoit actuellement à douze lieues par-delà la horde, et m'offrit de m'y faire conduire. J'acceptai la proposition d'autant plus volontiers, que pour arriver à ce marin devenu nomade, il me falloit traverser une autre horde, qui étoit un démembrement de celle-ci, et dans laquelle la veuve pouvoit, par sa recommandation, me procurer un bon accueil.

J'y arrivai en cinq heures de marche, et sans doute on y étoit prévenu de ma visite, puisqu'à mon approche le chef vint avec quelques-uns de ses gens au-devant de moi pour me marquer sa satisfaction et me recevoir. Hors d'état d'entendre ce qu'il me disoit et d'y répliquer, j'y répondis sans mon interprète, d'une manière simple et très-intelligible, en lui présentant un cadeau composé d'un bout de tabac et de quelques quincailleries, parmi lesquelles étoient deux excellens couteaux. Mon présent parut lui

faire le plus grand plaisir; et pour me témoigner combien il étoit sensible au service que je lui rendois, il tira d'un petit sac de peau qui pendoit à son bras, un mauvais couteau tout usé, qu'il me montra en haussant les épaules; me donnant à entendre, par ce geste, combien un pareil meuble lui étoit devenu inutile.

On voit ici qu'on peut contenter un Sauvage à peu de frais : un misérable couteau, un bout de tabac, un verre d'eau-de-vie, font plus d'effet sur une horde entière, que l'entrée d'un ambassadeur, fût-il Turc, et que les profusions de ceux qui les envoient, tant il est vrai que l'état de nature est à l'état de société ce que la santé est à la maladie; et tandis qu'il faut bien des recherches pour désennuyer dans celle-ci, il suffit de bien peu pour satisfaire dans celle-là.

Notre chef étoit accompagné d'un sien frère aîné, qui comme lui avoit été chef de horde, et qui fatigué apparemment de tant d'honneur, avoit philosophiquement abdiqué, et étoit venu vivre ici dans la retraite et le mépris des grandeurs. Cette ci-devant majesté reçut aussi de moi un témoignage de respect dans le présent que je lui fis

d'un petit couteau et d'un peu de tabac.

A peine le chef avoit-il reçu mon présent, qu'il s'étoit empressé de le partager avec son frère ; et tous deux, par une générosité admirable, avoient aussi-tôt employé leur couteau à couper le bout de tabac, pour le distribuer à ceux de leurs camarades qui les accompagnoient.

Probablement l'intention des deux frères étoit de me prévenir aussi par un présent, et sans doute ils avoient à ce sujet donné d'avance des ordres. Au moins, quoique nous fussions à cinq cents pas de la horde, je vis arriver deux moutons gras qu'ils me prièrent d'accepter.

La vraie politique pour se faire considérer chez les Sauvages, c'est de leur en imposer par quelque chose d'extraordinaire qui les convainque que la race des Blancs est supérieure à la leur. J'avois un pistolet à deux coups, je le déchargeai sur les deux moutons, leur cassai la cervelle à tous deux. Mes Namaquois connoissoient l'explosion d'une arme à feu ; ils avoient vu des fusils entre les mains de quelques colons ; mais ils ne connoissoient point de pistolets, et ils ne pouvoient comprendre (c'étoit leur expres-

sion) comment un instrument si petit étoit aussi *méchant* qu'un grand. Mon coq et ma poule n'avoient pas été pour eux un moindre sujet de surprise. Ils admiroient la familiarité de ces animaux, qui à leur ordinaire venoient rôder et se promener autour de moi. Ils s'étonnoient de les voir aussi privés qu'un bœuf; mais ils ne concevoient pas de quel usage pouvoient m'être en voyage des oiseaux d'une taille aussi médiocre. Klaas Baster me servoit d'interprète dans cette conversation, et j'avoue qu'elle m'amusoit beaucoup.

Nous nous rendîmes au kraal, qui étoit composé d'environ vingt-cinq huttes, et par conséquent peu nombreux. Le soir, quand les troupeaux furent revenus du pâturage, les femmes m'apportèrent du lait; et il y en avoit une si grande quantité, que plus de la moitié fut perdue; mes chiens eux-mêmes y renoncèrent. Pour Kees, après avoir couru de terrine en terrine assouvir sa gourmandise, il avoit été obligé d'y renoncer comme eux.

Après ces préliminaires, la danse commença, et, comme pour me faire plus d'honneur, elle eut lieu près de ma tente. Il ne me

fut pas possible de goûter un seul instant de repos. Pour mon monde, la joie les avoit enivrés. La même chose arrivoit toujours dans des haltes pareilles. Outre la bonne chère et les plaisirs, on étoit encore dispensé du travail; enfin, on se retira au point du jour pour dormir; et moi, quoique harassé par le spectacle et les cris de cette multitude, je saisis mon fusil, et suivi de mes chiens j'allai battre la campagne.

Le lieu ne m'annonçoit point une chasse heureuse. Je ne découvrois au loin sur les montagnes que quelques arbrisseaux clairsemés; et dans la plaine que des plantes grasses, sans un seul arbre; je vis beaucoup de vautours, mais à une si grande hauteur, que je ne pus en tirer aucun; ils me parurent d'une espèce absolument différente de ceux que je connoissois déjà. Je rencontrai aussi plusieurs troupes d'autruches, mais qui ne se laissèrent pas approcher. Les rochers étoient couverts de corbeaux, et la plaine d'alouettes; je n'apperçus enfin pas un oiseau rare à tirer, et ne tuai, dans ma journée, qu'un seul animal digne de remarque. C'étoit un lièvre de l'espèce de ceux que j'avois autrefois rencontrés dans le Ka-

row, et qu'on y connoît sous le nom de *roode-gat-haas* (lièvre à cul rouge). Il a les oreilles moins longues que le lièvre ordinaire, et les pattes de derrière proportionnellement plus basses. Sa couleur est généralement rousse ; le ventre blanc, comme notre lièvre d'Europe. Je ne crois point qu'aucun naturaliste ait parlé de cet animal, que je regarde comme une espèce et non comme une variété ; ce qui me confirme encore plus dans mon opinion, c'est qu'on trouve dans le même pays d'autres lièvres qui sont absolument pareils à ceux que nous avons en Europe ; ils sont seulement plus petits. Les Hottentots, qui généralement ont une répugnance invincible pour la chair du lièvre, ne voulurent absolument pas goûter de celui-ci, quoiqu'ils me le vissent manger avec plaisir ; car, en effet, il étoit très-bon, et plus délicat que l'autre espèce.

Il y avoit un animal que j'eusse bien desiré de me procurer, et que je cherchai en vain ; c'étoit celui dont la fourrure servoit de kros ou de manteau, à plusieurs hommes de la horde ; comme la tête et les pattes en étoient retranchées, je n'avois pu reconnoître, ni son espèce, ni ses vrais caractè-

res. La couleur bleu grisâtre de sa fourrure, la longueur de son poil sur l'épine du dos, me rappeloient assez ces mêmes parties dans l'hyène, décrites par Buffon, et que j'ai eu occasion de voir plusieurs fois en Europe; mais la petitesse de l'individu ne s'accordoit pas avec la description; et je pense que c'étoit une espèce d'isatis. Les Sauvages m'assurèrent que l'animal se cache sous terre, et y élève ses petits; du reste, sa fourrure est fine et très-belle, et j'en achetai plusieurs pièces.

A mon départ, le chef me donna quelques hommes pour m'accompagner et me conduire chez Schoenmaker. Je vis, en arrivant, un petit homme en bonnet rouge, et dans le costume d'un matelot hollandais. Autour de lui étoient plusieurs petites filles charmantes, entièrement nues, et dont la plus âgée n'avoit pas neuf ans. Rien de plus intéressant que le spectacle de cette jolie famille. Ses graces, ses caresses sémillantes, son agréable physionomie, sa nudité même, l'offroient à mes yeux sous l'image d'une nichée d'Amours. Depuis douze ans, leur malheureux protecteur avoit déserté, et la crainte d'être arraché de sa retraite

l'avoit condamné à des inquiétudes continuelles. Toujours isolé, toujours occupé de fuir la société de ses semblables, il menoit une vie errante, et n'osoit rentrer dans la colonie.

Dans une pareille situation, ma présence ne pouvoit que l'alarmer beaucoup. Le train dont j'étois suivi, le cortége qui m'accompagnoit, ma couleur, mon arrivée subite et inattendue, tout devoit être d'un présage sinistre pour un homme qui sans cesse appréhendoit de se voir trahi, poursuivi ou arrêté. L'effroi se peignit sur son visage; les enfans même, alarmés à mon approche, s'écartèrent et s'enfuirent.

Mon premier soin fut de dissiper ces terreurs dont j'étois la cause innocente. Pour les terminer le plus promptement possible, je dis au fugitif que je venois le saluer de la part de M. Gordon, et lui remettre une lettre de lui, dont j'étois porteur. Au nom du colonel, la joie reparut sur ce visage si consterné; je ne fus plus pour Schoenmaker qu'un ami, et il s'empressa de me le prouver en me donnant la main. Alors le petit essaim se rapprocha de lui, et ce fut à qui l'accableroit de plus d'amitiés. Pour moi,

plus envieux du bonheur dont il pouvoit jouir dans une pareille situation, que frappé de la cause de ses alarmes, je me promettois déjà de le rassurer pleinement, et de lui obtenir, à cet égard, toutes les garanties; mais, à cela près des craintes qui l'agitoient sans cesse, quoiqu'il n'y eût point de vie plus douce ni plus libre que celle qu'il menoit actuellement, il est clair, par le parti qu'il prit dans la suite, qu'il ne falloit pas un grand effort pour l'en détacher, et le rendre aux embarras de la société. Car, à mon retour au Cap, étant parvenu à obtenir sa grace, il n'en fut pas plutôt instruit, qu'il revint avec toute sa famille, abandonnant ses huttes, ses femmes, ses chasses, et cette entière possession de soi-même, pour laquelle je vendrois, moi, par centaines les plus beaux empires.

Ne sachant pas lire, il me pria de lui faire lecture de la lettre du colonel; et après l'avoir entendue, il m'offrit de m'obliger en tout ce qui dépendroit de lui. Sans me prévenir, il donna ordre qu'on tuât un bœuf et quelques moutons, pour être distribués à mes gens. Enfin ses femmes, toutes Hottentotes, qui à mon approche s'étoient cachées,

se montrèrent peu à peu; je leur distribuai quelques petits cadeaux, ainsi qu'aux enfans. J'ai dit ses femmes, car il en avoit plusieurs; et en cela il avoit usé amplement de l'indépendance que lui donnoit son genre de vie. Sa horde n'étoit même composée que de ses femmes, de ses enfans, et de sept ou huit Hottentots attachés à son service. J'ai donné au lieu où étoit campée cette horde, le nom de *Serrail*. Depuis, j'en ai rencontré dans ma route trois semblables; mais les sultans de celles-ci ne ressembloient guère à Schoenmaker : c'étoient des scélérats dont j'aurai occasion de parler dans la suite.

Depuis mon départ du Namero, je remarquois que mes attelages maigrissoient et dépérissoient insensiblement, quoique cependant je les eusse bien ménagés, et qu'ils n'eussent commencé à me servir, qu'après avoir quitté le Kaussi. Mais le pays n'avoit que des herbes sèches et quelques arbustes; et cette nourriture, à laquelle ils n'étoient point accoutumés comme les troupeaux namaquois, leur étoit contraire. Schoenmaker s'en étoit apperçu. Lui-même me conseilla de quitter au plutôt la contrée; et il m'offrit, si je voulois lui donner deux jours pour

faire ses arrangemens, de me conduire avec ses bœufs jusqu'à la Grande-Rivière. Une pareille proposition ne pouvoit manquer de m'être agréable. Je l'acceptai, et j'employai les deux jours de délai à visiter et à connoître le pays et les montagnes.

Il n'étoit pas meilleur que celui que je venois de quitter. Point d'animaux. Dans les deux jours, je ne trouvai, pour ajouter à ma collection, qu'un étourneau d'une espèce nouvelle. Quant au grand gibier, je n'en vis nulle part; et cette disette, Schoenmaker l'attribuoit aux tigres et aux lions, qui, trop multipliés sur ce coin de terre, l'en écartoient, disoit-il. Pour moi, j'en accusois moins les bêtes féroces que le manque d'eau et de vivres.

Au reste, quelle qu'en fût la cause, ce défaut de gibier me fâchoit beaucoup. Il n'y avoit que quatre mois que j'étois en route, et déjà cependant j'avois consommé pour la nourriture de mes gens plus de bœufs et de moutons que pendant les seize mois entiers de mon premier voyage. D'un côté, les retards avoient considérablement diminué mes provisions, de l'autre, beaucoup de bestiaux m'étoient morts en route par

les accidens, la fatigue et la soif; mais ce qui me chagrinoit par-dessus toute chose, c'est qu'après avoir acheté de nouveaux attelages, j'allois me voir obligé de les remplacer par d'autres encore.

Sans espoir de trouver, sur la route que je suivois, un pays meilleur, vingt fois j'avois formé le dessein de tourner à l'est. Je connoissois un peu les confins de la Cafrerie, et me flattois qu'entre la chaîne du Camis et les Tambouquis qui bordent le canton des Cafres, je trouverois peut-être quelque passage heureux qui me permettroit de parvenir dans la contrée orientale. Je savois d'ailleurs que les hautes montagnes qui occupent le centre de l'Afrique méridionale donnent naissance à beaucoup de rivières, dont les unes se rendent à l'ouest dans l'Atlantique, tandis que les autres vont, par un cours contraire, se perdre dans les mers de l'est. Je n'ignorois pas que ces dernières sont à la fois et plus nombreuses et plus fortes que les autres; et j'espérois qu'en suivant leur cours et les vallées qu'elles traversent, je pourrois sortir de la contrée maudite où je me voyois sans cesse arrêté.

Une seule considération me retenoit. Je

touchois presqu'au canton des girafes. Depuis long-temps c'étoit l'objet le plus ardent de ma curiosité que ces animaux, si peu connus des naturalistes et même des habitans de la colonie. Un des premiers motifs de mon voyage avoit été de les étudier et de les connoître ; et je me serois reproché toute ma vie d'en avoir eu l'occasion, et de m'y être refusé.

D'un autre côté, les rêves de l'imagination venoient m'agiter sans cesse et m'insinuer qu'au-delà de la rivière je trouverois un pays plus agréable, plus fertile, plus facile à traverser; et je me laissois abuser par des chimères qui n'avoient d'autre fondement qu'une envie excessive de rencontrer des objets nouveaux.

Klaas Baster et Schoenmaker me faisoient d'ailleurs cent récits qui échauffoient ma crédulité. A les entendre la Grande-Rivière ne tarissoit jamais, et ses bords étant couverts d'arbres magnifiques, j'y devois trouver toutes les commodités d'un campement agréable. Ils me parloient d'oiseaux rares, d'hippopotames, de rhinocéros, de girafes, et enfin de toutes sortes de différens gibiers qui abondoient dans ce lieu tant vanté et qui

me faisoient desirer bien vivement de m'y voir arriver.

Je trouvai dans tout ce canton une grande quantité de petits vautours d'un blanc isabelle, de la même espèce que celui décrit par Buffon sous le nom de vautour d'Egypte; les Namaquois nomment cet oiseau *Ouri-Gourap*, corbeau blanc. Les montagnes me fournirent quelques belles plantes dont je pris le dessin, entr'autres deux beaux lis à une seule corolle, l'une d'un rouge cramoisi, et l'autre d'un jaune citron.

Schoenmaker ayant fini ses préparatifs et donné ses ordres avant de partir, fit atteler tous ses bœufs à mes chariots, et nous nous mîmes en route sans délai après avoir laissé quelques livres de poudre à sa horde pour la défendre des boschjesman, en cas qu'ils vinssent l'attaquer pendant son absence. En moins de cinq heures de marche nous arrivâmes à la vue d'une horde de Petits-Namaquois. Mais comme ma caravane pouvoit l'effaroucher, Schoenmaker prit les devants pour la prévenir. C'étoit la plus considérable que j'eusse encore vue; elle n'avoit pas moins de cinquante à soixante huttes, partagées en trois parties. A notre approche, tous ceux

qui l'habitoient se réunirent. Jamais je n'avois vu tant de Sauvages rassemblés; c'étoit un coup-d'œil imposant. D'abord la curiosité fit avancer tout le monde; je fus entouré. Tous vouloient me voir et m'approcher, tous parloient à la fois, et je n'entendois qu'un bourdonnement, qui, quoiqu'assourdissant, m'intéressoit néanmoins par le ton d'amitié qu'il respiroit.

Bientôt s'éleva une voix de femme qui domina toutes les autres et les fit taire : c'étoit celle d'une vieille Hottentote nommée Kakoes. Elle passoit dans toute la contrée pour une sorcière. La troupe s'ouvrit pour lui donner passage. Elle s'avança vers moi, en poussant des cris affreux. Ses hurlemens m'inquiétèrent. Je craignis qu'elle ne voulût annoncer l'horreur que lui inspiroit ma présence, et que me désignant à la horde comme un homme ennemi ou suspect, elle ne l'ameutât contre moi. Qui l'eût cru ! c'étoit pour me témoigner sa joie qu'elle mugissoit ainsi. En m'abordant, elle me prit rudement le visage avec les deux mains, et m'embrassa de même. A ces démonstrations d'amitié en succédèrent d'autres, entremêlées de sauts, de gambades et de folies de toute espèce.

Tantôt elle me parloit avec un feu et une volubilité inconcevable ; tantôt adressant à la troupe des discours auxquels je ne comprenois rien, elle me montroit de la main et venoit m'appuyer le poing sur l'estomac.

J'avois auprès de moi mon interprète, Klaas Baster. Mais vainement je lui demandois l'explication de ce que me disoit la pythonisse : à peine avoit-il commencé à me rendre une de ses phrases, qu'elle en avoit déjà achevé dix autres. Enfin cependant, elle s'énonça clairement, et avec un geste très-significatif, auquel il ne m'étoit pas possible de me méprendre, elle me demanda de l'*eau de mon pays*. A ce langage fort intelligible, je répondis par une rasade d'eau-de-vie, que je lui fis verser dans un grand gobelet et qu'elle avala tout d'une haleine. Alors ses extravagances recommencèrent encore plus vivement qu'auparavant. Elle dansoit, chantoit, rioit, pleuroit tout-à-la fois ; et de temps en temps venoit me présenter son gobelet à remplir. Il se remplit si souvent que la parole et le mouvement lui manquant tout-à-coup, il fallut reporter la prêtresse en son temple.

Jusques-là je n'avois vu dans la sorcière

qu'une bacchante, une énergumène, ou plutôt une folle. Rien de cet astuce, de ce ton d'inspiré, de cette affectation de science profonde, de cette charlatannerie enfin que comporte cet art prétendu. Ne pouvant deviner les moyens par lesquels une pareille extravagante avoit pu donner une si haute opinion de sa supériorité sur ses camarades, je demandois à connoître par quels faits elle avoit manifesté ses talens, et je vis que sa réputation n'étoit fondée que sur l'ignorance, les préjugés et une crédulité absurde. La seule preuve qu'on m'allégua de son pouvoir, c'est que son troupeau n'étoit jamais attaqué par les tigres et les lions ; mais ce troupeau consistoit en six moutons et trois vaches ; et d'ailleurs il faut remarquer que les bestiaux de la horde, quoique très-nombreux, étoient eux-mêmes rarement insultés, parce que indépendamment de la quantité de leurs gardiens ils avoient encore, pour les défendre, beaucoup de bœufs de guerre. Ainsi les vrais sorciers, c'étoient les dupes de la sorcière, puisqu'eux seuls avoient les moyens de garantir son mince bétail.

Les hommes, et particulièrement les hommes ignorans, sont frappés de tout ce

qui est extraordinaire. Je ne doute pas que la grande renommée de Kakoes ne fût due à ses folies mêmes, qui, pour des Sauvages, paroissoient avoir quelque chose de surnaturel; et Schoenmaker et Klaas Baster, qui mainte fois m'avoient déjà entretenu de la fameuse Kakoes et de ses hauts faits, ne doutoient nullement eux-mêmes qu'elle ne fût réellement une grande magicienne. Mais ce qui m'étonnoit davantage, c'est qu'une femme de cette espèce eût imaginé d'être sorcière; puisque cette idée de s'élever au-dessus des autres par des fourberies, suppose une adresse supérieure à l'intelligence d'un Sauvage, et une sorte de calcul qui dépasse la somme des combinaisons que peuvent former ces cerveaux inexercés. Mais l'expérience a démontré bien ailleurs cette possibilité, et du plus au moins, il n'est pas mal-à-propos de croire un peu aux sorciers. Au reste, quelle que fût l'opinion que ma pythonisse devoit inspirer, il est certain que la terreur de sa prétendue puissance étoit infiniment utile, non-seulement à sa horde, mais encore aux hordes voisines. Le lieu qu'elle habitoit sembloit beaucoup plus sûr que tous les autres; on venoit en troupe se

réunir autour d'elle; et voilà pourquoi la horde étoit si nombreuse. Les boschjesman eux-mêmes la redoutoient. Jamais ces voleurs ne venoient exercer leurs brigandages sur le territoire qu'elle avoit choisi pour sa demeure; et elle avoit même pris sur eux un tel empire, que si quelqu'un de leurs vols parvenoit à sa connoissance, elle partoit à l'instant seule et sans escorte, alloit au fond de leurs bois et de leurs retraites les menacer de sa colère, et les forçoit à restituer les objets volés.

CHAPITRE VII.

Description du pays des petits Namaquois. Caractère physique et moral de ces peuples.

Le pays des petits Namaquois s'étend, en longitude, depuis les montagnes du Camis jusqu'à la mer occidentale; et en latitude, depuis le Namero jusqu'aux bords de la Grande-Rivière. D'après les renseignemens que j'ai pu prendre sur le nombre des habitans de toute cette contrée, c'est, je crois, porter sa population à son plus haut point, que de lui accorder six mille ames; mais des insultes et des attaques trop fréquentes des Boschjesman, et plus que cela l'aridité du sol, la diminue annuellement; un jour peut-être même, la race de ce peuple s'éteindra et sera anéantie comme tant d'autres de l'Afrique méridionale.

Le petit Namaquois, quoique d'une assez belle stature, est néanmoins inférieur pour la taille aux Cafres et aux Gonaquois; et ce fait m'a donné lieu de faire une remarque

intéressante et que je crois neuve ; c'est que pour les qualités morales et physiques, les peuples de l'est dans la partie d'Afrique méridionale dont je parle, sont de beaucoup supérieurs à ceux de l'ouest ; tandis que les animaux de la dernière contrée l'emportent infiniment sur ceux de la première.

Kolbe a écrit que les petits Namaquois pratiquent la circoncision, et qu'ils se retranchent un des testicules. J'avois avec moi la traduction hollandaise de l'ouvrage de cet auteur ; et partout, en visitant les peuplades qui se rencontroient sur ma route, j'avois soin de vérifier ses assertions. Souvent même il m'arrivoit de faire mes questions le livre à la main ; je puis donc certifier que les Namaquois ne pratiquent jamais la semi-castration, qui n'est en usage que chez les Gheïssiquois, nation hottentote située plus à l'est sur les bords de la Grande-Rivière, et dont je parlerai bientôt. Quant à la circoncision que Kolbe dit être pour les Namaquois un acte de religion, j'assure qu'elle est inconnue chez eux ; et il en est ainsi de la religion elle-même, à moins qu'on ne regarde comme croyance religieuse la confiance qu'ils avoient en la sorcellerie de Kakoes.

Les femmes de la horde avoient accueilli très-favorablement mes Hottentots. Cette communication eut des suites très-douces, et mit mes gens à portée de voir des attraits fort singuliers ; mais plusieurs d'entre eux poussèrent l'indiscrétion jusqu'à dévoiler les tendres mystères de l'amour : ils vinrent me dire à l'oreille que quelques-unes d'elles avoient ce prolongement bizarre dont j'ai donné la description et le dessin dans mon premier voyage. Klaas Baster m'assuroit même que dans toutes les hordes namaquoises j'en trouverois de pareils. J'eusse desiré m'assurer s'il existoit quelque différence entre ceux-ci et celui que j'avois vu dans une autre partie de l'Afrique; quoiqu'il m'eût été facile d'obtenir beaucoup plus, elles refusèrent de satisfaire à si peu. Persuadé, d'après l'assertion de tout mon monde, que je ne verrois absolument rien de nouveau, je respectai tant de pudeur et ne voulus plus être curieux.

Le pays est peu fertile. Ce défaut de fécondité oblige souvent les habitans à changer de demeure. Aussi, parmi toutes les peuplades de ces cantons, n'en est-il aucune qui soit nomade et errante autant que celle-ci.

Au Cap et dans les colonies, on croit, quoique sans preuves, que la contrée a des mines d'or. Peut-être un jour la compagnie tentera-t-elle de s'en assurer, en envoyant sur les lieux des minéralogistes habiles. Jusqu'à ce moment, moi je dirai, que je n'ai trouvé ni indications, ni vestiges, et que nulle part, dans aucune horde, je n'ai vu aucune trace de ce cruel métal.

Il n'en est point ainsi du cuivre. Dans toutes j'ai apperçu des bracelets, des colliers, des boucles d'oreilles de ce métal. A la vérité, quelques-uns de ces ornemens étoient si bien travaillés et si polis, qu'ils ne pouvoient être qu'un ouvrage d'Europe, et le fruit d'un commerce avec les Blancs. Mais aussi, j'en ai vu beaucoup d'autres, qui, par la bizarrerie de leurs formes, et la grossièreté de leur travail, annonçoient évidemment, qu'ils avoient été fabriqués par les Sauvages eux-mêmes. Et ce qui me le prouvoit encore mieux, c'est que ces bijoux avoient conservé des matières hétérogènes et chatoyantes, lesquelles indiquoient, et l'imperfection de la fonte, et l'ignorance de l'ouvrier.

Quant à la manière d'employer les orne-

mens dont je parle, elle est la même pour les Namaquois que pour les autres Sauvages. Cependant, j'ai remarqué chez eux quelques bizarreries particulières. J'ai vu des individus porter à une oreille six boucles d'une même forme, et n'en porter aucune à l'autre. J'en ai vu, avoir un bras entièrement garni de bracelets depuis le poignet jusqu'au coude, et avoir l'autre entièrement nu. Enfin, j'en ai vu dont le visage étoit coloré et peint d'un côté en compartimens, tandis que de l'autre il étoit peint avec d'autres dessins et des couleurs différentes. J'ai remarqué, en général, beaucoup de goût pour les ornemens chez les petits Namaquois; car leurs kros et tous leurs vêtemens étoient extrêmement couverts de verroteries et de grains de cuivre enfilés et attachés dans toutes les parties à leurs habillemens; ils en avoient même jusque dans leurs cheveux, qui étoient graissés d'une manière vraiment dégoûtante. Plusieurs d'entr'eux avoient la tête couverte d'une croûte rougeâtre composée de graisse et d'une poussière couleur de brique, qui leur empâtoit tellement tous les cheveux, qu'on eût dit qu'ils avoient une calotte de ciment pour coiffure. Ceux qui pouvoient étaler ce-

luxe de parure, étoient aussi fiers que nos petits-maîtres, lorsqu'ils peuvent secouer une tête chargée de poudre, de pommade et d'odeurs; le *nuyp-kros*, ou tablier de pudeur des femmes, portoit des rangs de verroteries qui leur pendoient jusque sur les pieds; du reste elles étoient habillées comme les Hottentotes dont j'ai déjà parlé. Les nattes étant très-rares dans ce canton, vu qu'il n'y a point de roseaux, la plupart des huttes étoient couvertes de peaux d'animaux, et spécialement des peaux de mouton et de bœuf.

La contrée des petits Namaquois n'a d'autres pluies que des orages, encore n'est-il pas rare d'avoir des années où ils manquent entièrement; et c'est à ce manque d'eaux pluviales qu'il faut attribuer spécialement son peu de fécondité, comme c'est à sa position topographique qu'elle doit son défaut de pluie. Depuis le Namero jusqu'à la Grande-Rivière qui la termine, son terrein s'élève peu à peu, et les montagnes, au contraire, s'abaissent insensiblement. Par-delà la Grande-Rivière, les montagnes s'élèvent, au contraire, tout à coup, et le terrein redescend jusqu'à un autre chaînon de rochers, situé plus loin; de sorte qu'elle se trouve enfer-

mée, comme un bassin, entre les deux chaînes. D'après cette situation, il est aisé de voir, que, n'ayant ni forêts, ni hautes montagnes qui arrêtent les nuages, tous ceux qui viennent du Nord, passent librement sur elle, et vont se rendre au Camis, où elles crèvent et se résolvent en pluie dans les fonds, et en neige sur les sommets, qui sont les plus élevés de toute la partie sud de l'Afrique.

Ces remarques sont d'accord avec les observations météorologiques. Lorsque la saison pluvieuse commence pour le Cap et pour les colonies, jamais de ce côté on ne voit les pluies s'étendre par-delà le trentième degré, c'est-à-dire, par-delà le Camis. Si alors on est au pied de ces montagnes, du côté sud, on y éprouve une mousson régulière; mais si on se transporte plus loin, tout change alors, et l'on n'y voit plus une goutte de pluie. Moi-même, pendant mon séjour dans ce pays des petits Namaquois, j'ai vingt fois été témoin de la manière la plus évidente de l'attraction des nuages par le Camis. A les voir arriver noirs et chargés, je croyois qu'ils alloient nous inonder; mais ils passoient rapidement sur nos têtes pour s'y rendre,

et nous laissoient à sec. Au reste, s'il les empêche d'arroser la terre sur leur passage, il les y renvoie en fleuves et en rivières, puisque tous les torrens de ce pays ont leur origine dans les monts Camis, et, sans cette ressource, toutes ces contrées seroient inhabitables et privées d'hommes.

Avant de quitter la horde de la sorcière, je tentai de me procurer chez ces pasteurs un certain nombre de moutons, parce que, ne trouvant point de gibier, je ne pouvois nourrir mes gens qu'avec la chair de mes troupeaux. Mais la même raison qui m'engageoit à leur en acheter, les empêchoit aussi de m'en vendre. Vainement j'employai la médiation de Kakoes. Quoique cette femme, par intérêt pour les Blancs, qu'elle aimoit, disoit-elle, à la folie, et par reconnoissance pour mon *eau*, qu'elle goûtoit encore plus que les Blancs, cherchât à m'obliger, je ne pus acquérir que six moutons. Il est vrai qu'il m'eût été plus facile d'avoir des bœufs, et qu'on m'en auroit même vendu par-delà mes besoins, si j'avois consenti à donner, en échange, des couteaux, du fer ou du laiton. Mais je me trouvois trop mécontent de mes derniers attelages, pour en acheter

d'autres, qui probablement ne valoient pas mieux ; et d'ailleurs, ma pacotille de quincaillerie étoit déjà tellement diminuée par mes achats précédens, que je voulois réserver pour des besoins plus pressans tout ce qui m'en restoit encore ; et les petits Namaquois ne se soucioient guère des verroteries dont ils étoient pourvus abondamment.

Schoenmaker qui connoissoit le pays, s'étoit chargé de nous guider dans notre route. Il me conduisoit nord-est, vers les *Kooper-Bergen* (montagnes de cuivre) ; et après cinq heures de marche, il me fit dételer sur les bords d'un petit ruisseau qui s'en échappoit. La halte étoit mauvaise, comme on le verra bientôt; mais curieux d'observer ces montagnes qu'on m'avoit dit contenir des mines de cuivre très-riches, j'étois bien aise de les connoître, et mon guide me fit voir une ancienne fouille commencée par les ordres d'un gouverneur du Cap, et maintenant abandonnée. Par-tout, en parcourant les différens sites que nous visitions, je trouvois des morceaux de minerai éclatés, dont la pesanteur m'indiquoit une mine riche. Mais c'étoit du cuivre vierge, et particulièrement des cristallisations que je cherchois.

N'ayant pu, malgré plusieurs heures de travail et de recherches, réussir à m'en procurer, je me contentai, faute de mieux, de quelques échantillons de malaquite. A dire le vrai, quoique je les aie rapportés en Europe, j'en faisois peu de cas; et c'est avec cette froide indifférence qu'à mon retour à Paris j'en fis l'offre à Romé de l'Isle. Mais je m'étois trompé, ce naturaliste les apprécia de manière à me faire regretter de n'en avoir pas conservé une plus grande provision.

Les montagnes dont je parle sont granitiques et micacées. L'arbre le plus remarquable, le plus commun, et en même temps le plus agréable qu'on y trouve, est une espèce particulière d'aloès, nommé par les Namaquois, *karap;* par les Hollandais, *kooker-boom* (arbre à carquois), et par les botanistes, *aloès dichotome.* Cet aloès s'élève jusqu'à vingt-cinq et trente pieds de hauteur: sa tige est lisse et sa peau est blanche. Dans sa jeunesse, et lorsque cette tige n'a encore que quatre ou cinq pieds de hauteur, il se termine par une seule touffe de feuilles qui, s'épanouissant comme celles de l'ananas, forme comme lui une couronne, du mi-

lieu de laquelle sortent toutes ses fleurs. En vieillissant, il pousse sur ses côtés des branches latérales d'une symétrie et d'une régularité parfaites, et qui de même ont chacune, à leur extrémité, une couronne pareille à celle que je viens de décrire. Le kooker-boom réussit beaucoup mieux sur la montagne que dans la plaine. Au lieu de racines longues et profondes, comme les autres arbres, il n'en a qu'une très-foible, par laquelle il est attaché au sol. Aussi lui suffit-il de trois pouces de terre pour croître jusques sur les rochers mêmes, et parvenir à toute sa beauté. Mais sa racine le soutient si mal, que d'un coup de pied j'ébranlois et renversois par terre les plus gros. C'est avec son tronc, lorsqu'il est jeune, que les peuplades de l'ouest font leurs carquois; et de cet usage est venu le nom que lui ont donné les colons.

Le temps que je venois d'employer à visiter la mine, avoit consumé tout mon après-dîner. Je ne revins à ma caravane qu'aux approches de la nuit, et je trouvai que mes gens avoient campé. Quoique nous fussions dans une gorge resserrée entre des montagnes, et que par conséquent le campement

fût très-défavorable, il étoit trop tard pour en chercher un autre. Mais le pis de notre position, c'est que la gorge se trouvoit si étroite, qu'elle ne nous permettoit pas de nous entourer de feux, comme à l'ordinaire, et qu'il ne fut possible d'en avoir que deux, encore brûloient-ils très-mal, faute de bois sec. Tout homme qui voyage dans les déserts d'Afrique ne sauroit jamais prendre trop de précautions. J'en fis l'expérience cette nuit-là même, et j'eusse dû être sur mes gardes, puisque quelques-uns de mes Hottentots m'avertirent qu'ils avoient entendu des lions. Mais l'habitude des dangers rend téméraire. A force de vivre dans des alarmes et des risques continuels, on finit par s'y accoutumer, et cette confiance, mère du courage, diminue en effet beaucoup les dangers.

Vers les dix heures, tandis qu'assis en cercle autour d'un de nos feux, nous étions occupés à prendre du thé, tout-à-coup mes bœufs, qui avoient remonté le ruisseau pour chercher des pâturages, accoururent vers nous à toutes jambes, traversèrent le camp avec la rapidité de l'éclair, et disparurent. Mon premier mouvement fut de courir aux

armes, et celui de mes gens de crier aux Boschjesman. Ces Boschjesman étoient leur grand objet de terreur ; et comme il n'y en avoit aucun qui les affectât autant, c'étoit toujours celui qui se présentoit d'abord à leur imagination.

Pour moi, je ne crus point à ce danger ; et ce qui me rassura fut, d'un côté, la contenance de mes chiens, qui ne changèrent point de place, et de l'autre, l'effroi de Kees, qui se jeta sur moi en me tenant serré très-fortement. Certes, ni le singe, ni les bœufs n'eussent témoigné autant d'épouvante à l'approche des Boschjesman ; et mes chiens, au lieu de rester pour ainsi dire en arrêt, eussent couru à leur rencontre pour les attaquer. D'ailleurs les bœufs, après s'être éloignés de nous par frayeur, s'en étoient rapprochés par instinct. Leurs yeux, ainsi que ceux de tous mes animaux grands et petits, étoient fixés vers un même point ; et ce point, en m'indiquant le lieu et la nature du danger, m'annonçoit, à ne pas m'y méprendre, ou un tigre ou un lion.

Dans de pareilles circonstances que faire? La prudence ne me permettoit pas d'aller en avant pour l'attaquer ; et l'obscurité de

la nuit s'y opposoit. Il fallut donc, jusqu'au lever du soleil, rester sur le qui-vive, dans des inquiétudes et des alarmes incertaines, mille fois plus pénibles qu'un danger réel. Seulement, afin d'effrayer et d'écarter l'ennemi, nous tirions de temps en temps quelques coups de fusil vers l'endroit qu'indiquoit le regard de nos bêtes. Nos fusillades n'empêchèrent pas les lions de faire entendre, dans différentes parties de la montagne, leur redoutable et lugubre cri. Mais ce qui augmenta de beaucoup nos craintes, et avec fondement, ce fut un de mes bœufs qui, à quarante pas de nous, se débattit pendant quelque temps, et poussa ces beuglemens sourds d'un animal souffrant et qui meurt. Nous ne doutâmes pas qu'il avoit été surpris par un des lions.

Enfin le jour, en éclairant l'horizon, termina les longues et douloureuses angoisses de ma caravane. Pendant la nuit, les lions s'étoient en effet approchés de notre camp, et nous retrouvâmes leurs traces en plusieurs endroits. J'allai au lieu où j'avois entendu le bœuf se plaindre, ne doutant point qu'il n'eût été dévoré; mais à notre grande surprise, nous vîmes qu'il avoit été blessé

d'une de nos balles; il étoit mort, mais entier. Je le fis dépecer aussi-tôt, et m'empressai de quitter un lieu où, sans avoir éprouvé beaucoup de dommages, nous avions eu néanmoins de grandes craintes.

Le gîte le plus prochain où nous pussions nous arrêter, étoit l'emplacement d'une ancienne horde où se trouvoit une petite fontaine saumâtre, et qui n'étoit qu'à trois lieues de notre dernier camp; nous suivîmes, pour y arriver, le penchant des montagnes; mais elles étoient tellement couvertes de kookerbooms, que, dans l'impossibilité d'avancer, je fis précéder mes voitures par ceux de mes gens qui étoient inutiles à la conduite, et les chargeai d'abattre à coups de pieds tous ceux de ces arbres dont le nombre s'opposoit à notre marche. Il y en eut un pourtant qui me frappa tellement par sa beauté, qu'à ce titre je le fis épargner. Il avoit neuf pieds huit pouces de circonférence, et couvroit par l'envergure de ses branches un espace de plus de cent pieds de diamètre.

J'appris de Schoenmaker qu'un nommé Van Wyk avoit habité le lieu où nous nous trouvions, et je donnai à cette fontaine le nom de ce colon nomade. Après avoir fait

reposer là mes attelages, je continuai ma route. Nous débouchâmes des montagnes par une sorte de passage ou de défilé qu'on appelle le *Poort*, et nous entrâmes dans une plaine immense, dont je ne pus apercevoir toute l'étendue, parce que le jour commençoit à baisser. Enfin, nous arrivâmes en pleine nuit à *Brand-Kraal* (Kraal brûlé), ancien emplacement d'une horde namaquoise.

Ma caravane avoit marché tout le jour sans avoir fait plus de sept lieues et demie, tant les chemins étoient mauvais. Nos bœufs tomboient de lassitude; et pour comble de malheur, je ne voyois ni une seule goutte d'eau ni une branche d'arbre. Cependant il falloit faire des feux pour la nuit. Je me souvenois encore de la nuit précédente; et quoiqu'en rase campagne je n'eusse pas les mêmes risques à courir, je voulois néanmoins n'en courir aucun. Faute de bois, on ramassa donc des bouses sèches, et on alluma des feux qui servirent tant à écarter les bêtes féroces, qu'à nous garantir d'un vent glacial de sud-est qui nous faisoit grelotter. L'élévation du terrein de Brand-Kraal ne devoit pas peu contribuer au froid

que nous ressentions ; car, d'après mes observations, je trouvai que la plaine où nous nous campions étoit élevée au-dessus du niveau de la mer au moins de trois mille pieds.

Le lendemain, la lumière du jour me permit de voir la longue et aride plaine où nous étions. Je fus glacé d'effroi en mesurant de l'œil cet espace immense que nous avions à traverser. Tout étoit sable et cailloux. A peine, de loin en loin, appercevoit-on quelques petits aloès dichotomes épars, et une infinité de touffes énormes d'euphorbe. D'espace en espace, cette mer de sable étoit hérissée de monticules peu élevés ; mais ces tertres diminuoient de hauteur à mesure qu'ils s'avançoient vers le nord : l'on eût dit que la terre finissoit à l'horizon.

Plus ce désert étoit désolant, plus il falloit s'empresser d'en sortir. Nous dirigeâmes notre marche vers un petit groupe de collines qui, vu de loin, me parut ressembler à celui de la Baie-Falso, qu'on nomme Lèvre pendante, et qu'à raison de cette ressemblance j'appelai de même. Je me flattois d'y trouver quelque cavité ou bassin qui contiendroit de l'eau pour mes bestiaux, et mon espérance me sembloit d'autant mieux

fondée, que je vis quatre hommes qui en descendoient. Pour me faire entendre et remarquer d'eux, je tirai un coup de fusil. Mon dessein, si la roche n'avoit point d'eau, étoit de leur demander où je pourrois en trouver. Je ne doute pas qu'ils ne m'eussent apperçu, mais ils disparurent tout à coup, et vainement j'allai avec quelques-uns de mes gens à leur recherche; inutilement nous les appelâmes par nos cris; nous ne pûmes ni les déterminer à se montrer, ni découvrir où ils s'étoient cachés.

Ma situation au milieu de ce désert aride, devenoit très-inquiétante. Je consultai Schoenmaker, qui, par la connoissance particulière qu'il avoit du pays, pouvoit seul me tirer d'embarras. Il m'annonça qu'il y avoit une fontaine à quatre lieues plus loin, mais qu'il lui seroit difficile de la trouver, la plaine n'ayant ni bois ni autres objets pareils qui pussent lui servir de renseignemens; je n'avois donc guère à compter que sur un hasard heureux. Cependant, en furetant les divers monticules que nous allions rencontrer, il étoit possible que nous découvrissions le lieu où étoit la source; et c'est le parti que je proposai.

En effet, après six heures d'une marche très-fatigante, j'apperçus sur un tertre huit hommes qui paroissoient nous épier et observer notre arrivée. Nous marchâmes vers eux : à notre approche ils s'enfuirent ; mais il y avoit là, dans un enfoncement, plusieurs huttes, et sans doute c'étoient les leurs. Une habitation dans un pareil désert, dans un lieu qui n'offroit aucun genre de pâturage, m'annonçoit que ces gens étoient des Boschjesman. Malgré leur nombre, nos armes nous mettant en état de ne rien craindre d'eux, nous nous rendîmes aux huttes : notre présence venoit de mettre tout le monde en fuite. Nous n'y trouvâmes que quelques pièces de viandes sèches et un sac de sauterelles ; mais nous vîmes la source que nous cherchions avec tant d'empressement ; et quoiqu'elle ne fût pas abondante, elle suffit, quand nous l'eûmes élargie et creusée, à abreuver toute ma caravane.

La grande fatigue qu'avoient soufferte mes attelages depuis deux jours, et le besoin qu'ils avoient de repos, m'obligeoient de camper là. D'un autre côté, j'avois à craindre qu'en y passant la nuit les propriétaires

des huttes ne profitassent de l'obscurité pour venir m'attaquer et me surprendre. Je me mis en garde contre leurs insultes par un grand nombre de feux allumés et par une garde exacte, qui effectivement les empêchèrent d'approcher ; et le lendemain, au moment de mon départ, je fis faire une décharge générale de toute mon artillerie, afin de les avertir que si l'espoir du pillage les engageoit à me suivre dans ma route, j'étois en état de me défendre et de ne rien craindre. Cependant, en leur annonçant que je ne redoutois pas de les avoir pour ennemis, je me conduisis en ami avec eux. Je respectai les droits sacrés de l'hospitalité dont je venois de jouir, à la vérité, par ma pleine puissance; mais en conquérant généreux, non-seulement je défendis qu'on touchât à leurs petites provisions, je laissai encore dans la plus apparente des huttes, du tabac, plusieurs objets de quincaillerie et quelques morceaux du bœuf qui m'étoit mort dans les montagnes.

Vers les dix heures du matin nous fîmes halte au pied d'un groupe de roches granitiques, couvert d'aloès kooker-boom. Le lieu n'ayant point d'eau, je m'attendois à m'y

repaître d'idées tristes, et ne comptois guère y trouver un phénomène dont l'aspect, nouveau pour moi, me causa une joie très-vive : c'étoit un nid monstrueux qui occupoit une grande partie d'un grand et fort aloès, et qui, composé d'une multitude de cellules, servoit de retraite à une quantité immense d'oiseaux de la même espèce. Déjà plusieurs fois Klaas Baster et Schoenmaker m'avoient parlé de ces constructions singulières, et jusqu'à ce moment encore le hasard ne m'avoit point mis à portée d'en voir. Je restai long-temps à examiner celle-ci. A chaque instant il en sortoit des volées qui se répandoient dans la plaine, tandis que d'autres revenoient portant dans leur bec les matériaux nécessaires pour se construire un logement ou pour réparer le leur. Chaque couple avoit son nid dans l'habitation commune ; c'étoit une vraie république. Nous connoissons plusieurs espèces d'insectes qui vivent ainsi dans une même demeure et qui montrent des habitudes sociales. Il est même de ces associations chez certains quadrupèdes; mais jusqu'à présent on n'en connoissoit point encore chez les oiseaux. Au reste, j'ai eu plusieurs fois lieu d'étudier

ceux-ci, et j'en parlerai ailleurs plus au long.

Du tertre au grand nid nous allâmes camper et passer la nuit cinq lieues plus loin, à la fontaine des Zèbres. Ce mot fontaine m'annonçoit de l'eau, mais cette eau étoit si salée qu'aucun de nous ne voulut en boire, et si peu abondante qu'on ne put y faire désaltérer mes bœufs.

La journée suivante fut beaucoup plus pénible encore, parce que les sables, en devenant plus fins, devenoient en même temps plus mobiles. On avoit mis quatorze bœufs à chaque voiture, on relayoit d'heure en heure; néanmoins les roues enfonçoient si avant, la chaleur étoit si accablante, ils étoient tellement affoiblis par la fatigue et par le manque d'eau et de nourriture, qu'ils avançoient très-peu. Moi-même, soit effet physique de la température, soit effet moral de l'inquiétude affreuse que me donnoit cette nouvelle et triste situation, je me sentois abattu et sans courage; l'aspect de cet horizon silencieux et sans bornes fatiguoit cette fois-ci mon imagination d'un rêve trop pénible et trop long.

Heureusement quelques heures de marche nous rendirent l'espoir. La plaine changea tout à-coup ; le sable et le sol se montrèrent couverts d'un gramen particulier, qu'on nomme herbe des Boschjesman, et dont ces Sauvages mangent la graine. Les collines elles-mêmes avoient un aspect moins nu ; on y découvroit quelques petits arbustes rabougris parmi de grands aloès dichotomes, allant ça et là entre les rochers micacés, dont les reflets brillans éblouissoient nos yeux ; la plaine étoit parsemée de gros morceaux de quartz, blancs comme la neige, et dont la base ou partie qui touchoit à la terre avoit la teinte et la demi-transparence de la prime d'émeraude. Probablement le sol contenoit des molécules métalliques qui, pénétrant les portions du quartz qu'elles atteignoient, leur donnoient cette couleur. Au moins dans les fentes des blocs et des rochers, je trouvai des pyrites cuivreuses et des cristaux colorés en vert.

La terre sur laquelle nous marchions étoit couverte d'herbe ; et j'espérois que cette herbe, quoique sèche, feroit une pâture pour mes bestiaux, puisque ceux du pays

la mangent très-bien dans cet état. Mais malgré la faim qu'ils éprouvoient depuis long-temps, ils la rebutèrent. Il est vrai que par sa grande sécheresse elle étoit tranchante, et que ceux qui tentèrent de la brouter eurent bientôt la langue et les lèvres ensanglantées.

J'aspirois avec l'impatience de l'affliction, au moment d'arriver à la Grande-Rivière, à ce fleuve qu'on me disoit ne jamais tarir et dont on m'avoit peint les bords si agréables et si rians. A chaque instant, je craignois de voir nos attelages, avant de les atteindre, tomber épuisés, comme les premiers. Mes yeux se portoient en avant pour chercher les arbres nombreux, qui, disoit-on, couvroient ses bords; et les arbres ne paroissoient point encore; seulement nous découvrions devant nous les énormes montagnes aux pieds desquelles on me dit que ce fleuve couloit; mais leur aspect nu et brûlé n'annonçoit guère ce grand changement sur lequel je m'étois reposé.

Mais bientôt j'entendis au nord-ouest le mugissement des flots. Ce bruit qui annonçoit notre salut, fit tressaillir mon cœur d'allégresse, et involontairement mes gens pous-

sèrent tous un cri de joie. Nos tourmens alloient donc finir une seconde fois! J'allois donc voir enfin une rivière ! car depuis celle des Eléphans je n'avois trouvé que des torrens, ou desséchés, ou qui ne contenoient que quelques amas d'une eau croupie et boueuse. Pour jouir plus tôt d'un spectacle si doux, je montai à cheval avec mon Klaas, et courus vers le lieu qu'indiquoit le bruit. Tous ceux de mes gens qui n'étoient pas occupés aux voitures se mirent à courir avec moi; mon singe, mes chiens, tous ceux enfin de mes animaux qui étoient libres, partirent en même temps. Nous galopions tous pêle-mêle; c'étoit à qui arriveroit le premier. Cependant je me laissois précéder de quelques pas par mes bêtes, bien sûr que leur odorat et leur instinct me guideroient par la route la plus courte. Les aboiemens, les cris, la joie et les transports de ce groupe galopant ressembloient plus à une bacchanale qu'à une caravane de voyageurs affamés. Je jouissois, à moi seul, du plaisir de tous. Mille sentimens confus m'agitoient à-la-fois, et mes yeux involontairement se remplissoient de larmes. Peu d'hommes sur la terre ont eu à souffrir des peines pareilles aux

miennes ; mais peu d'hommes aussi ont éprouvé des plaisirs aussi vifs.

Mon premier mouvement, en arrivant à l'eau, fut de m'y jeter aussi-tôt, afin de me rafraîchir, en même temps que je boirois. C'étoit satisfaire à-la-fois deux besoins très-pressans ; et mes gens, ainsi que tous mes animaux, en firent autant.

Le fleuve offroit un coup-d'œil majestueux ; et en effet sa largeur, dans les endroits de son cours les plus resserrés, étoit celle qu'a la Seine lorsqu'elle entre dans Paris. Cependant à juger de sa hauteur ordinaire par une grève de deux cents pas qu'en ce moment il laissoit à découvert, il devoit avoir baissé considérablement par l'effet de la sécheresse. Aussi voyoit-on s'élever au-dessus de ses eaux beaucoup de roches, qui sans doute se trouvoient couvertes lorsqu'il étoit dans son plein.

Ses bords dans une grande largeur, étoient garnis d'arbres de différentes espèces, et en telle quantité qu'ils y formoient une sorte de forêt. C'étoient des mimosas, des ébéniers, nommés par les indigènes *sabris*, des abricotiers sauvages dont les fruits égaloient en bonté nos abricots d'Europe, diverses

sortes d'arbres ; et, en arbustes, une espèce de saule, remarquable par un fruit en grappe et que nous nommâmes raisins sauvages. Tout cela étoit peuplé par une infinité d'oiseaux dont les chants ne m'étoient point encore connus.

J'étois ravi de joie en contemplant ces différens objets. Je m'applaudissois de m'être déterminé à cette route, en rejetant l'idée d'en chercher une par l'est ; et déjà je me berçois de l'espoir d'enrichir tout-à-coup, et considérablement toutes mes collections. Cependant je cherchois pour l'emplacement de mon camp un lieu qui eût des pâturages frais ; et par-tout je n'appercevois au loin que des herbages brûlés. Klaas, que j'envoyai à la découverte, revint m'annoncer qu'il n'en avoit point trouvé d'autres. Schoenmaker lui-même et Klaas Baster, quand ils furent arrivés, s'étonnèrent de l'état où étoit ce rivage qu'ils m'avoient représenté sous des couleurs si avantageuses, et ils en attribuèrent le changement à la sécheresse qui avoit régné pendant la saison pluvieuse ; sécheresse telle que, de mémoire d'homme, on n'en connoissoit point une pareille.

Il s'ensuivoit de ces observations, que

j'avois fort mal pris mon temps pour voyager; mais les regrets ne me fournissoient pas un remède à ma situation, et il m'en falloit un. Dans l'état de fatigue et de foiblesse où étoient nos animaux, je ne pouvois guère songer à leur faire traverser la rivière : ils y auroient tous péri; et d'ailleurs la rive opposée ne paroissoit pas offrir plus de fourrage que celle où nous nous trouvions. Ma seule et dernière ressource étoit donc de faire chercher de nouveau un canton qui fût moins brûlé. J'envoyai tout mon monde à la recherche; et vers le soir on revint m'en annoncer un où l'herbe des Boschjesman étoit un peu moins desséchée qu'ailleurs. Il est vrai qu'il falloit deux heures à nos bestiaux pour s'y rendre; mais n'ayant point à choisir, je me vis forcé, pour quelques jours au moins, d'user de ce secours, tout pénible qu'il étoit; et en conséquence je réglai que tous les matins huit de mes gens bien armés, iroient conduire le troupeau et le ramèneroient le soir. Il ne fut pas nécessaire d'y envoyer mes chevaux. Le fleuve nourrissoit en quelques endroits une sorte de roseaux dont ils mangeoient avec grand appétit les sommités et les jeu-

nes pousses. J'avois trouvé aussi de petits concombres épineux de la grosseur d'un œuf de poule, qui nous faisoient une nourriture excellente, et dont les feuilles étoient pour eux une friandise. Bientôt même ils surent les trouver sans moi. Quant à mes chèvres et à mes moutons, ils s'accommodoient très-bien des feuilles et de l'écorce des arbrisseaux qui croissoient à l'ombre des grands arbres. Il n'y avoit que nos bœufs et mes vaches que je ne pouvois soustraire aux effets de l'intempérie de la saison; et de tous les bestiaux c'étoient pourtant les plus nécessaires.

Pour nous, le voisinage de la rivière attiroit dans la plaine une quantité considérable de gibier qui nous promettoit une nourriture suffisante. Nous avions en abondance des gazelles spring-bock, des zèbres, des coudoux, des autruches et des oiseaux de toute espèce. D'ailleurs la pêche nous offroit encore une ressource.

Il est vrai que, n'ayant fait pêcher qu'à la ligne, nous ne prîmes que deux espèces de poissons: l'une semblable à nos carpes du Rhin, l'autre noire, sans écailles, longue de quinze à dix-huit pouces, et de la forme du

barbeau. Le fleuve en avoit beaucoup d'autres espèces plus petites que nous prenions avec notre filet, et qui nous faisoient d'excellentes fritures.

Cette rivière contenoit aussi beaucoup d'hippopotames ; de tout côté je les entendois mugir et souffler. Curieux de les observer, je montai sur la pointe d'une roche élevée qui avançoit dans le fleuve, et j'en vis un marcher et se promener au fond de l'eau. Mais je remarquai que sa couleur qui, lorsqu'il est sec, se montre grisâtre, et qui, lorsqu'il n'est qu'humide et mouillé, paroît bleuâtre, sembloit alors d'un bleu très-foncé.

Je le tuai au moment qu'il remontoit à la surface de l'eau pour respirer. Mes gens, accourus au coup, le poussèrent au rivage. C'étoit une femelle très-vieille. Dans leur surprise, et pour exprimer sa grosseur, ils l'appelèrent la grand'mère du fleuve. J'ai conservé ses défenses ; elles ont dans leur courbure six pouces de long, et trois pouces trois lignes de circonférence à prendre au-dessus de leur racine ; ne trouvant aucune des figures qui représentent cet animal ressemblant, le lecteur me saura gré de

lui en offrir une ici beaucoup plus correcte.

En me promenant sur la grève, je trouvai, parmi les cailloux roulés dont elle étoit couverte, des agates herborisées, des onix, des cristaux de fausse améthiste, et sur-tout beaucoup de morceaux de quartz avec des accidens singuliers. Mais je vis une pierre extraordinaire et à laquelle, jusqu'à présent, je n'ai pu encore donner de nom.

Elle est grosse comme une muscade, chatoyante comme l'opale ou l'œil de chat, et d'une couleur plus rembrnnie, avec une zône couleur d'or : elle fait feu au briquet. Depuis mon retour en Europe, je l'ai cherchée en vain dans le commerce et dans les cabinets, et ne l'ai trouvée nulle part. Les naturalistes et les joailliers ne la connoissoient point. Elle est actuellement en Hollande chez l'un de mes amis, Raye de Breukelward, et elle fait partie de son précieux cabinet.

Il y avoit aussi sur le rivage de petits bancs d'un sable pesant et noir qui n'étoit autre chose que des fragmens de cristaux. Quoique la petitesse du sablon m'empêchât de compter les facettes, je l'aurois pris pour des parcelles de grenats, parce qu'approché

de ma boussole, il en faisoit mouvoir l'aiguille. Peut-être, au reste, cet effet de magnétisme étoit-il dû à des parties ferrugineuses, étrangères aux cristaux, et qui, en noircissant la masse totale, leur donnoient à elles-mêmes la couleur qu'elle avoit.

Les arbres et les arbustes contenoient, comme je l'ai dit, une quantité immense d'oiseaux d'espèces nouvelles. Il y en avoit sur-tout beaucoup de petits sur une bruyère à fleurs jaunes campanulées, et sur une sorte de jasmin, semblable, pour ses feuilles et ses fleurs, au jasmin d'Espagne, mais presque inodore.

Chaque espèce avoit son arbre de prédilection qu'elle ne quittoit pas. Par exemple il y avoit un buisson épineux sur lequel je voyois des centaines de petits perroquets, et je ne les voyois que là, parce que sans doute ils étoient attirés par les fruits et les noyaux du buisson. Cet oiseau plus gros que celui qu'on appelle improprement moineau du Brésil, a le bec d'un jaune safrané tirant sur le rouge; le cou par-devant est couleur de rose; le front est plus foncé; la queue très-courte, est verte, nuancée de rose et de noir; le croupion est bleu et le reste

du corps vert. C'est une espèce nouvelle.

En très-peu de temps, aidé de mon Klaas, qui, pour les chasses concernant ma collection, étoit devenu très-intelligent et très-adroit, j'eus toutes les espèces d'oiseaux que je pouvois desirer. Mais ceux à qui nous déclarâmes particulièrement la guerre, furent les perroquets que je viens de décrire; parce qu'étant bons à manger, ils servoient à notre cuisine. Toujours en très-grand nombre sur un même buisson, il m'étoit aisé d'en abattre plusieurs d'un coup; mais il étoit difficile de les retirer de l'intérieur du buisson, car les épines me déchiroient et ensanglantoient les mains, et cet inconvénient inévitable étoit même si douloureux, que souvent il me rebutoit.

L'arbuste dont je parle, a ses épines alternes à chaque œil : l'une supérieure, droite, aiguë et longue; l'autre inférieure, également dangereuse, et courbée comme la griffe d'un oiseau de proie. Les Namaquois nomment cette plante *caroop*. Je l'ai nommée *la traîtresse*, parce qu'en avançant la main dans le buisson, l'épine droite vous pique, et qu'en la retirant, la courbe vous accroche et vous déchire.

Malgré cette singularité, jusqu'à présent aucun naturaliste, au moins à ma connoissance, n'en a parlé, pas même Paterson, qui cependant doit l'avoir vue, puisqu'elle est très-abondante sur les bords du fleuve, et qu'il accompagnoit Gordon, quand celui-ci donna au fleuve le nom de rivière d'Orange. N'ayant pas vu la fleur de cet arbrisseau, je l'ai dessiné tel que je l'ai trouvé avec son fruit seulement, qui, quand il est mûr, est d'un rouge foncé. Les perroquets seuls cassent son noyau et en mangent l'amande; mais la chair en est mauvaise.

Les relais de Schoenmaker avoient beaucoup souffert des fatigues de la route, et la mauvaise nourriture du lieu n'étoit pas propre à les rétablir. Il me pria de permettre qu'il me quittât. Moi, qui voyois qu'il n'avoit d'autre motif pour sa retraite que le dépérissement de ses bœufs, je lui proposai, s'il vouloit consentir à m'accompagner quelque temps encore, de renvoyer à son habitation ses attelages et ses gens, et de les faire escorter par quatre de mes chasseurs. Il y consentit, et en conséquence comme il connoissoit la rivière, et que mes bœufs, dans leur dépérissement, n'étoient point en état

de me rendre le moindre service, il me conseilla de la remonter plus haut, m'assurant que j'y trouverois pour eux des fourrages meilleurs.

L'avis étoit sage, je le suivis. Mais dans l'impossibilité où nous étions de côtoyer le fleuve à cause des forêts d'arbres qui le bordoient, il fut résolu que nous retournerions sur nos pas jusqu'à la *Fontaine des Zèbres*, et que de là, perçant au nord, nous viendrions le regagner. Arrivés à la Fontaine, nous indiquâmes à mes chasseurs la route que nous allions tenir, afin qu'à leur retour ils pussent nous retrouver; et tandis qu'ils partoient avec les équipages de Schoenmaker, nous avançâmes de notre côté.

Trois heures de marche suffirent pour nous ramener aux bois qui bordent le fleuve. Mais en y entrant nous apperçûmes, non sans effroi, les traces toutes fraîches de deux lions, que nous jugeâmes mâle et femelle, et qui, par conséquent étoient fixés dans ce canton. Le voisinage de ces deux terribles hôtes nous donnoit lieu de craindre quelque attaque dans la nuit, et nous obligeoit à redoubler de surveillance, et sur-tout à tenir autour

de mon camp de grands feux allumés pour les écarter. Mais la nuit approchoit, et peut-être n'étoit-il pas aisé de trouver promptement la quantité de bois sec qu'exigeoient ces feux.

Un heureux hasard nous en fournit par-delà nos besoins. Le fleuve, dans ses débordemens, avoit entraîné beaucoup d'arbres de toute grandeur et de toute espèce. A deux cents pas de nous étoit un énorme mimosa qui en avoit arrêté un grand nombre. Ils s'y étoient amoncelés en pile, et formoient un bûcher naturel et d'une immense grosseur.

Mes gens, sans se donner la peine de prendre ce qui leur étoit nécessaire y mirent le feu, et en un instant nous eûmes un incendie qui dura non-seulement pendant la nuit entière, mais fort avant encore dans la matinée du lendemain. Le lieu à une grande distance fut éclairé comme en plein jour. Mais l'embrasement étoit si violent, et les flammes, par la hauteur à laquelle elles s'élevoient, lançoient au loin une telle quantité d'étincelles et de charbons, que mon camp, quoiqu'à deux cents pas, ne fut pas à l'abri de cette pluie de feu, et qu'il fallut même prendre des précautions pour garantir mes

poudres. Les arbres à la ronde furent tous brûlés sur pied. Ceux mêmes qui étoient à plus de cinquante pas, eurent leurs feuilles grillées. Il est vrai que l'éclat de l'incendie écarta les lions ; mais il fit disparoître aussi les oiseaux, et le matin nous n'en vîmes plus un seul, quoique pendant la nuit, nous en eussions entendu voler beaucoup, et que plusieurs même, trompés et aveuglés par la lueur du feu, fussent venus se jeter dans les flammes ou périr dans la fumée. Ces feux dévastateurs dont j'ai souvent couvert des plaines immenses, ces forêts embrasées par moi, pour ouvrir un passage à ma caravane, ou bien pour écarter les animaux féroces ; cette puissance de destruction dont je m'environnois à mon gré avec une poignée d'hommes, quelques armes misérables, le mince attirail d'un brigand, tout cela reportoit souvent ma pensée en arrière, et me rappeloit les histoires de ces brigands bien plus fameux, bien plus illustres, bien plus honorés, et bien autrement impérieux, portés à la domination, insolens dans leurs volontés, remplis de caprices ; et je m'étonnois de ce que, dans ce ferment de passions qui agitent les hommes, on ne vît pas plus

souvent des villes entières livrées aux flammes avec leurs habitans, leurs richesses et leurs arts, et de grands poètes à la suite de ces grands spectacles, érigeant en héros les furieux qui s'en amusent, et les proposant pour modèles aux furieux qui leur succéderont.

Ma promenade du matin n'offrit rien de nouveau à mes recherches. Mais en longeant le bois du rivage, je fus fort étonné d'entendre quelques coups de fusil, et je demandai à Schoenmaker, qui m'accompagnoit, de quelles mains ils pouvoient partir. Lui qui avoit demeuré sur les bords de la Grande-Rivière, et qui par consequent connoissoit la contrée, me dit que ces tireurs étoient probalement Mathys Moodel et Bernfry, qui chassoient aux hyppopotames.

Je connoissois de nom ces deux hommes, dont l'un, comme Schoenmaker, étoit un déserteur de la Compagnie. Mais je savois aussi, que bien différens de ce brave homme, c'étoient les scélérats les plus déterminés peut-être qu'eût toute l'Afrique. J'avois entendu parler de leurs forfaits, et je n'ignorois pas que leur nom étoit en telle exé-

cration, qu'on les avoit proscrits jusque dans les Colonies même.

D'après ces connoissances, je ne concevois pas trop comment ils s'étoient procuré de la poudre. Il est vrai que pour de pareilles gens rien ne devoit être sacré, et qu'ils pouvoient en avoir eu par quelque vol ou quelque assassinat nouveau. D'un autre côté, il étoit possible qu'ils eussent rencontré Pinard, et que, par crainte ou par avarice, il leur en eût vendu pour du bétail.

Tandis qu'en marchant nous raisonnions sur ces conjectures, nous apperçûmes nos deux chasseurs. C'étoit Pinard lui-même, accompagné d'un homme que je pris pour un Hottentot Baster, et que Schoenmaker me dit être Bernfry.

La vue des deux lions dont la veille nous avions apperçu les traces, ne m'eût pas inspiré plus d'horreur; mais la présence de Bernfry sur-tout fit pâlir Schoenmaker. Il avoit été le voisin de ce bandit lorsqu'il habitoit les bords de la Grande-Rivière; et, par les querelles journalières qu'il avoit avec lui, il s'étoit vu obligé de s'en éloigner et d'aller fixer sa horde dans le lieu où je l'avois rencontré.

Les deux chasseurs nous avoient apperçus; ils vinrent à nous. Schoenmaker, animé de ressentiment à la vue de son ennemi, et obligé de se contenir, n'eut que le temps de me dire, en baissant la voix: Tenez-vous bien sur vos gardes, le malheureux vous jouera quelque tour.

Pinard m'aborda pour m'apprendre qu'à une demi-lieue plus loin je trouverois un campement favorable pour mon monde et mes bestiaux, et il s'offrit de m'y conduire. La nouvelle me devenoit d'autant plus agréable, que c'étoit précisément là ce que je cherchois. Je m'y rendis, sous sa conduite, avec toute ma caravane: mais il ne m'avoit pas dit que j'y trouverois sa voiture; et l'idée de me voir condamné de nouveau à son voisinage, m'affligea beaucoup. Cependant comme je lui devois une sorte de reconnoissance pour l'avis qu'il venoit de me donner, je le priai d'entrer avec son compagnon dans ma tente quand elle fut dressée, et leur fis servir du thé, du café, du chocolat et deux bouteilles de vin. Mon intention, en leur procurant ainsi une après-dînée à la hollandaise, étoit de les occuper et de les distraire jusqu'à la nuit, et par-là

d'éviter, entre Schoenmaker et Bernfry, des démêlés qui auroient été inévitables s'ils n'avoient pas été tous deux sous mes yeux.

Mon espérance fut trompée; et ce furent les précautions mêmes que j'avois prises pour éviter une querelle, qui la firent naître.

Pinard, mauvais plaisant et naturellement grossier, voulut dans la conversation s'égayer aux dépens de Schoenmaker, et le tourner en ridicule sur son ancien état de matelot. Tel est le préjugé des colons africains : regardés au Cap comme des paysans, eux-mêmes regardent avec mépris les subalternes qui sont au service de la Compagnie.

Schoenmaker paroissoit affecté des lourdes ironies du chasseur; cependant il se contenoit, et répondoit à ses sarcasmes sans aigreur et sans colère. Mais Bernfry s'étant avisé de lui lancer aussi son épigramme, cet homme, que jusque-là j'avois toujours vu si doux et si paisible, sentit tous ses ressentimens se ranimer à-la-fois. Il entra dans une colère effroyable, qu'il ne me fut pas possible d'arrêter; et avec cette violence qu'a la rage quand elle ne se possède plus,

il reprocha au railleur l'assassinat de plusieurs Namaquois qu'il avoit tués pour voler leurs bestiaux; celui d'une jeune Hottentote, qui, ayant été la victime de sa lubricité, l'étoit devenue de sa fureur jalouse; et d'autres horreurs pareilles dont le récit me glaçoit d'effroi. Bernfry, sans désavouer ces abominations, ne répondoit à son ennemi qu'avec les expressions d'une rage égale à la sienne. Enfin, d'une main le saisissant au collet, et de l'autre prenant son fusil: Sors, lui dit-il, infâme matelot! tu verras qu'un coup de poudre de plus ne me coûtera rien pour te joindre à ceux dont tu parles.

Ils sortirent en effet tous deux, déterminés à se battre; et dans la colère où ils étoient, je ne doute point qu'un des deux, et tous deux peut-être, n'eussent péri. Je me jetai entr'eux pour les séparer. Pinard s'y opposoit, et me crioit de les laisser se battre; c'eût été pour lui un spectacle agréable. Schoenmaker lui-même résistoit à mes efforts. Enfin cependant je vins à bout de l'arracher à son ennemi; et poussant celui-ci hors de ma tente, je lui dis de se retirer.

Cette aventure m'affecta extrêmement;

j'y entrevoyois des suites très-fâcheuses, et ne pus dormir de toute la nuit. Si Bernfry avoit eu un premier tort dans la querelle en plaisantant son adversaire, celui-ci s'en étoit donné bien d'autres par la violence de ses emportemens. Obligé de ménager tous ceux avec qui et chez qui j'avois à vivre, j'eusse desiré n'avoir à me plaindre ni de Schoenmaker, du zèle et de la fidélité duquel je ne pouvois jusqu'à ce moment que me louer, ni de Bernfry, dont les crimes peut-être étoient exagérés. Je pouvois me rendre maître et des uns et des autres, et leur imposer à tous la loi; mais il eût fallu agir toujours comme j'eusse dû agir dans cette circonstance; et de promeneur que je voulois être, me rendre dominateur et chef dans ces contrées paisibles. C'étoit beaucoup trop d'embarras pour un chasseur d'oiseaux. J'aimois mieux traiter cette affaire à l'européenne, par des procédés civils et tout niais.

D'après mes maximes je fis inviter, le lendemain matin, Pinard et son camarade, à venir déjeûner avec moi. Schoenmaker fut de la partie. Les têtes s'étoient un peu calmées pendant la nuit; d'ailleurs, pour

ne pas les échauffer de nouveau, j'eus soin qu'on ne servît ni eau-de-vie ni vin; et ma précaution eut tant de succès, que je réussis à réconcilier les trois personnages, et à les déterminer à se toucher dans la main, selon le protocole d'amitié hollandois.

Bernfry avoit son domicile et ses troupeaux dans une horde éloignée de quelques lieues. Il me proposa d'y conduire les miens; m'assurant que nulle part dans le canton je ne trouverois, pour les rétablir, un meilleur herbage. Quelque intéressant que fût cet avis, je voulus le vérifier avant d'y donner confiance. Je me rendis sur les lieux avec mon Klaas et Bernfry, et vis que celui-ci ne m'avoit point trompé. Nul pâturage, depuis le Namero, ne s'étoit même montré encore aussi bon : à la vérité on n'y trouvoit que l'*herbe des Boschjesman*, à laquelle mes animaux n'étoient point habitués; mais le pays n'en fournit point d'autre, et cette herbe au moins, quoiqu'un peu sèche, ne laissoit pas d'être abondante.

Bernfry resta dans sa horde en attendant que j'y revinsse avec ma caravane. Pour nous y rendre il nous avoit fallu six heures de marche, quoiqu'à cheval; et par consé-

quent je ne pouvois regagner de jour mon camp. Dans la crainte de m'égarer, pendant la nuit, sur une route que nous ne connoissions pas, je pris le parti de coucher à la horde, et nous revînmes le lendemain matin en chassant devant nous six moutons que j'avois achetés, et deux chèvres qui venoient de mettre bas.

A mon arrivée je trouvai un nouveau sujet de peine. Pinard, profitant de mon absence, avoit renouvelé ses efforts auprès de mes gens pour les détacher de mon service, et déjà il avoit réussi à débaucher Klaas Baster et l'un de ses Hottentots. Je fus indigné de cette perfidie nouvelle; mais je le fus bien plus encore de l'ingratitude et de l'infidélité de ce Baster, qui, s'étant engagé à moi, étoit à mes gages. Dans mon juste ressentiment je le fis venir, et sans lui adresser aucun reproche, je lui mis en main l'argent dont nous étions convenus, et lui dis de se retirer à l'instant, parce que je ne voulois plus de ses services.

Ce congé l'humilia beaucoup. Swanepoel profita de ce moment de honte pour lui remontrer sa faute; et il parla même avec d'autant plus de chaleur, qu'il pouvoit me

rendre un grand service en me le ramenant, puisque cet homme savoit la langue des différens peuples chez qui nous allions passer. Bref, la négociation fut si heureuse, que deux heures après, le Baster vint me demander excuse de sa sottise, me prier de la lui pardonner, et me remettre mon argent. Pour lui prouver que j'oublois tout, je lui fis présent de ce qu'il avoit reçu; mais Pinard n'eut pas plutôt appris ce dénouement de sa trahison, que, craignant les justes reproches auxquels il devoit s'attendre de ma part, il fit atteler à l'instant son chariot, et partit sans dire mot à personne.

Les continuelles sottises de cet homme imprudent et inconsidéré étoient pour lui d'un mauvais présage; avec une pareille conduite, sans ménagemens et sans égards, il ne pouvoit manquer de courir à sa perte chez des Sauvages, naturellement francs et bons, mais très-irrascibles et terribles dans leurs vengeances. On se rappelle ce que j'ai dit de Pinard. Cet homme n'avoit d'autre but que de faire fortune dans ses voyages, et s'inquiétoit fort peu du résultat des miens. Il ne vouloit que piller, intimider, dévaster. Dans un pays comme celui que nous

habitions tout cela étoit fort aisé; mais sans génie, sans moyens, sans aucun plan, il n'étoit pas aussi aisé d'arriver à ses fins sans malencontre, et tôt ou tard il pouvoit être pris au dépourvu. C'est ce qui arriva.

Si j'avois pu le voir avant sa disparition subite, certainement l'humanité m'eût fait un devoir de l'avertir des dangers inévitables auxquels il s'exposoit. Il en a été la victime. Ses Hottentots massacrés, sa pacotille et ses équipages pillés, lui-même n'échappant au meurtre que par une espèce de miracle; tel est le succès qu'a éprouvé ce voyageur turbulent. Malgré toutes les raisons que j'avois de me plaindre de lui, j'atteste que si j'eusse pu être averti à temps de ses périls, mon premier mouvement auroit été de voler à son secours; mais son aventure ne m'est parvenue qu'à l'époque de mon retour, et alors il y avoit plus de quatre mois qu'elle s'étoit passée.

L'impossibilité où je me trouvois pour mes bestiaux de rester plus long-temps dans le campement que j'occupois, m'obligeoit d'en chercher au plutôt un autre plus favorable. Schoenmaker m'avoit parlé d'un bois situé le long du fleuve, et propre à remplir mes

vues. J'allai le visiter; et le trouvant tel qu'il m'avoit été annoncé, j'y transportai ma caravane. Mes tentes furent dressées au bord de l'eau, mais hors des limites qu'elle pouvoit atteindre dans ses débordemens; et comme tout m'indiquoit que j'allois être obligé de séjourner là pendant quelque temps, je fis construire un parc pour y retirer pendant la nuit ceux de mes animaux que je voulois garder près de moi.

Mon intention étoit de n'envoyer au pacage de la horde de Bernfry que mes bêtes à corne. Je n'avois point à craindre qu'elles fussent enlevées par les Boschjesman. La horde étoit assez nombreuse pour être à l'abri de l'attaque de ces voleurs. D'ailleurs je fis escorter le troupeau par quatre de mes gens, bien armés, qui devoient le garder nuit et jour; et en cas d'événement, je pouvois d'autant plus aisément voler à leur secours, que, de mon camp au pâturage, il n'y avoit pas plus de quatre lieues.

Tous mes vœux étoient que mes bœufs se rétablissent dans ce nouvel herbage. Sans cela je me voyois arrêté de nouveau, et il me devenoit impossible de continuer ma route. Quant à mes chèvres, mes moutons

et mes chevaux, je n'étois point embarrassé pour leur nourriture. Par-tout, sur le rivage ainsi que dans le bois, ils trouvoient une grande quantité de ces concombres barbus qu'ils aimoient tant.

Nous autres, outre les moyens de subsistance que nous offroient abondamment notre pêche et notre chasse, nous avions encore la ressource des hippopotames, qui, très-nombreux dans le fleuve, étoient, par une circonstance particulière, très-aisés à tirer du lieu que nous occupions.

L'eau, en certains endroits, avoit peu de profondeur et formoit des bas-fonds; ailleurs, plus profonde, elle renfermoit de ces cavités que les gens du pays appellent *Zee-Koe-Gat*. (trou d'hippopotame.) Ces amphibies venoient ordinairement dans le jour se retirer là, et nous regardions comme à nous ceux qui s'y trouvoient engagés, parce que quand ils en sortoient ils étoient obligés de traverser le bas-fond et s'y mettoient à découvert, ce qui nous donnoit une grande facilité pour les tirer; quand, pendant le jour, nous n'avions pu les obliger à sortir du trou, nous les y retenions toute la nuit par des feux que je faisois

allumer sur la grève; de sorte que le lendemain, ayant besoin de manger, l'animal étoit obligé de sortir de l'eau et de passer devant les chasseurs postés sur sa route.

Cette chasse nous en procuroit autant que nous en avions besoin, et mes gens n'en tuoient plus que pour avoir les peaux. Ils avoient changé mon camp en une manufacture de *chanbocks* (1). De toutes parts on n'y voyoit presque que des peaux manufacturées, et déjà leur imagination exaltée formant des spéculations de commerce, s'enivroit d'avance des gains qu'ils devoient faire un jour.

Les montagnes offroient en abondance une sorte de lièvre semblable, pour la taille et la forme, au lièvre d'Europe, mais dont la robe approchoit de celle du lapin de garenne. Nous avions aussi à foison, dans le bois, des gelinottes différentes de celles que je connoissois, des perdrix de la grande espèce, nommées faisans par les

(1) Les *chanbocks* sont des fouets ou espèces de houssines faits de la peau du rhinocéros ou de l'hippopotame; ces derniers sont préférés, en ce qu'ils sont plus souples et moins cassans, mais les autres sont plus jolis.

colons, et sur-tout une quantité d'oiseaux nouveaux que je n'avois pas encore vus. Ceux-ci devenoient précieux pour ma collection, et je passois une partie des jours à me les procurer tous.

Je trouvai aussi beaucoup d'insectes et de chrysalides sous l'écorce des mimosas. Nulle part encore je n'avois vu ces arbres s'elever à une hauteur aussi gigantesque que dans ce lieu. Leurs épines avoient souvent jusqu'à seize pouces de longueur. On lit dans la traduction du Voyage de Paterson, en parlant du mimosa, que l'*immense circonférence de ses branches et le lisse de son écorce offrent à une multitude prodigieuse d'oiseaux un asyle contre les oiseaux de proie, le serpent et les autres reptiles, qui les détruisent ainsi que leurs œufs.*

Cette phrase est exprimée d'une manière confuse, qui ne présente à l'esprit aucune idée nette. Il n'est pas aisé de concevoir comment une *écorce lisse* et des *branches d'une immense circonférence* forment pour des oiseaux un abri sûr contre les oiseaux de proie. L'auteur ou le traducteur ont voulu dire sans doute que la quantité des branches et leur entrelacement fournissent

une retraite aux petits oiseaux, et que le lisse de l'écorce empêche les reptiles de monter facilement sur l'arbre pour les dévorer ; mais je ne sais où l'auteur a vu ces écorces polies dont il fait mention. Sans doute c'est de l'aloès dichotome dont il veut parler; car pour le mimosa nilotica, je ne connois point d'arbre aussi raboteux et dont l'écorce soit aussi pleine de rugosités.

Sparmann a écrit aussi, en parlant de cet arbre, que *le touffu de son feuillage lui faisoit trouver un abri contre les ardeurs du soleil.* Si Sparmann s'est réjoui quelquefois de l'abri que lui offroit le mimosa, assurément c'est qu'il n'est pas difficile, et que dans certaines circonstances on se contente de peu. Pour moi, j'ai déjà dit, et je le répète, que l'ombre de cet arbre est si claire qu'elle noircit à peine le lieu où elle porte; et l'on conviendra de la vérité de cette assertion si l'on songe à son nom qui, le rangeant dans la classe des *mimes* ou des sensitives, annonce des feuilles clair-semées et fort petites. Je dois à la fleur et à l'écorce du mimosa nombre d'insectes curieux ; mais je n'ai point vu qu'il donnât tant d'ombre, à moins

qu'il y en ait plusieurs entassés les uns près des autres.

Au reste, si je me suis permis ces remarques, c'est parce qu'un voyageur ne doit rien taire de ce qui, dans les sciences, peut donner lieu à une erreur. Je sais ce que méritent d'égards deux naturalistes aussi estimables que Paterson et Sparmann; mais leur réputation même fait naître le devoir de les combattre : plus ils sont dignes d'estime, plus il est à craindre que par trop de confiance on ne se trompe avec eux; au reste, ceci n'est peut-être qu'une faute de traducteur.

Bernfry venoit souvent de sa horde me rendre visite dans mon camp et me donner des nouvelles de mon troupeau; mais rarement il y venoit sans amener avec lui quelques-unes de ses femmes. Il en avoit beaucoup, et entr'autres de Grandes Namaquoises fort jolies, et même des filles des Boschjesman plus agréables encore que les Namaquoises, en ce qu'elles sont moins noires.

Klaas Baster, voulant mettre à profit le séjour que j'étois obligé de faire sur la Grande-Rivière, fit avec Bernfry des arrangemens, et lui loua, pour son propre compte,

deux de ses femmes. Il est vrai que j'entrois pour quelque chose dans ce marché, et que le Baster, empressé de me montrer de l'attachement et de réparer sa faute, vint me présenter les deux beautés et m'offrir le choix entr'elles. Il jugeoit mal de mes besoins, et bien plus mal de mes desirs. Le lecteur ne veut pas de mes confidences : que j'aurois à ce sujet de jolis contes à lui faire, de tableaux rians à lui offrir, de belles solitudes, de beaux rêves à parcourir; mais c'est pour cela même que je poussai si loin la continence. Le Baster, pour s'éviter l'embarras du choix, épousa les deux sultanes à-la-fois; c'étoit-là peut-être un désordre; je le permis pour en éviter de plus grands, et je fus le complice et le témoin de leurs joies.

A son exemple plusieurs de mes gens firent, soit avec Bernfry, soit avec d'autres femmes, des arrangemens semblables; de sorte qu'en peu de jours j'eus dans mon camp sept ménages.

Un jour que Bernfry étoit venu me rendre visite, il me dit qu'en côtoyant la rivière, non loin de mon camp, il avoit apperçu un hippoptame femelle qui, sortant

du bois, sembloit se rendre vers un zee-koegat avec son petit: à la taille du jeune animal, il le croyoit un nouveau-né, âgé tout au plus de huit jours. Jusqu'alors je n'avois point encore vu d'hippopotame aussi jeune, et l'envie d'examiner celui-ci me fit voler au lieu, suivi de Bernfry et de quelques-uns de mes chasseurs. Mon empressement étoit tel, et je courois si étourdiment que je commis une imprudence dont les suites pouvoient devenir funestes ou pour moi, ou pour quelqu'un de mes compagnons.

Arrivé près de la rivière, et sautant d'une roche à l'autre pour me mettre à portée de mieux voir, j'apperçus un animal qui me croisoit; et sans me donner le temps de l'examiner, je le tirai et lui cassai la cuisse. C'étoit le petit hippopotame lui-même. Nous courûmes à lui, pour lui couper le passage et l'empêcher de gagner l'eau. Mais à peine l'avions-nous joint qu'à quelques pas de là, sur les bords de la rivière, se montra la mère qui, avec des rugissemens affreux, accourut vers nous en ouvrant une gueule effroyable.

Cette apparition subite à laquelle nous ne nous attendions point, fit sur nous une

telle impression de terreur, que nous ne songeâmes tous qu'à fuir au plus vîte, et que chacun même, pour courir plus lestement, jeta son fusil. Je ne balançai point à en faire autant du mien, qui, étant déchargé, me devenoit inutile pour me défendre. La mère, ayant recouvré son petit, ne chercha point à nous poursuivre, et rentra paisiblement avec lui dans l'eau. Sa retraite nous permit d'aller reprendre nos fusils. Mes chasseurs me dirent que si je voulois revoir le jeune animal je pouvois l'attendre sur le rivage, et qu'il ne manqueroit pas d'y revenir bientôt avec sa mère, soit parce qu'il étoit encore trop jeune pour rester longtemps dans l'eau, soit parce qu'il ne pouvoit y téter.

Ce projet, d'après ce que nous venions d'éprouver, me paroissoit entraîner trop de risques. Je crus qu'il étoit moins dangereux d'aller attaquer cette mère dans son élément, et que là, moins à découvert, elle s'occuperoit plus à se cacher et à nous fuir qu'à nous poursuivre. Mes conjectures étoient fondées. En moins d'un quart-d'heure, malgré ses ruses et ses menaces apparentes, elle fut tuée avec son petit, et

mes nageurs les poussèrent tous deux au rivage.

Je fis porter dans mon camp le jeune animal : mon dessein étoit de l'employer à ma cuisine si sa chair étoit bonne. Je la trouvai excellente ; elle tenoit, pour le goût, du porc et du veau.

Quant à la mère, on l'écorcha et on la travailla en place. J'avois donné ordre qu'on m'apportât une jatte ; je la remplis de son lait, qui me parut beaucoup moins désagréable que celui de l'éléphante, et qui le lendemain se changea presque totalement en crême. Je lui ai trouvé un goût d'amphibie et une odeur sauvagine, dont la première sensation étoit de rebuter ; cependant, à défaut d'un autre, je m'en serois accommodé, et j'avoue même qu'avec le café il étoit agréable.

L'éclat de nos feux pendant la nuit, le bruit de nos armes pendant le jour, avoient averti de notre présence plusieurs hordes de Grands Namaquois, situées à quelques lieues de nous, de l'autre côté de la rivière ; et ils venoient souvent me rendre visite dans mon camp.

J'avois aussi quelquefois celle de Cami-

nouquois, qui demeuroient plus loin. Tous me témoignoient de l'amitié; je les accueillois tous avec le même sentiment; et jamais aucun d'eux ne s'en retournoit sans emporter avec lui une charge du produit de mes chasses. Ces cadeaux, qui n'étoient rien pour moi et beaucoup pour eux, me faisoient des amis dans toutes les hordes; tous s'empressoient de venir me voir, et tous m'engageoient à aller chez eux à mon tour.

Ces allées et venues, ce spectacle de ces bons Sauvages qui se livroient à moi par troupeaux, sans crainte, sans défiance aucune, me ramenoient toujours à mon caractère naturel, qui est celui de la douceur, de la tolérance, de l'amour du repos; et jamais l'idée de conquête et d'empire, qui naît quelquefois des obstacles et de la résistance, n'étoit plutôt chassée que par la communication douce et franche de ces hommes naturels : par-tout où je les rencontrois tous leurs efforts tendoient à m'attirer.

Pour m'y déterminer d'une manière plus puissante, les Grands Namaquois me disoient qu'à deux journées au nord de leur canton je trouverois beaucoup de girafes et de rhinocéros. Jusqu'à ce moment, comme

je l'ai déjà dit, je n'avois point encore vu de girafes. La partie d'Afrique que j'avois parcourue à mon premier voyage n'en nourrit point; et celle que je venois de parcourir à mon second n'en a pas davantage, parce qu'elles ne passent jamais la Grande-Rivière. Quant aux rhinocéros, j'en avois rencontré deux dans une de mes chasses; mais n'ayant alors que mon fusil ordinaire je m'étois bien gardé de les attaquer.

Depuis long-temps on m'avoit prévenu sur les dangers qu'on court en irritant un pareil ennemi; et l'expérience m'en a depuis convaincu plus d'une fois. Parmi les animaux d'Afrique, l'éléphant seul est plus fort que lui, et il en est peu dont l'attaque soit plus impétueuse; aussi il n'en est aucun qui soit aussi dangereux. Le tigre se fait entendre régulièrement chaque jour au lever et au coucher du soleil; et en avertissant ainsi de sa présence, il prévient de se mettre en garde contre lui. Le lion, dont l'habitude est d'attaquer pendant la nuit, s'annonce par des rugissemens; et d'ailleurs, malgré la férocité de ces deux tyrans des déserts, il suffit d'un grand bruit pour les effrayer et les faire reculer tous deux. Il

n'en est point ainsi du rhinocéros. C'est à-la-fois un traître que rien n'annonce, un agresseur que rien n'épouvante, et un furieux que toute résistance rend implacable.

Mon séjour sur la rive gauche du fleuve m'avoit mis à portée de parcourir tout le canton qui étoit autour de moi; ce qui me donnoit l'envie de connoître l'autre rive. Pour cela il falloit traverser la rivière, et les Sauvages qui venoient me visiter la passoient à la nage : ils m'avoient enseigné un gué, mais trop éloigné de mon camp; de sorte que je fis construire un radeau pour me servir toutes les fois que je voudrois passer sur la rive droite.

La première fois que je l'essayai j'avois auprès de moi deux Caminouquois qui étoient venus à mon camp. A la vue de ma machine ils restèrent extasiés. Moi, pendant ce temps, j'admirois, de mon côté, l'ignorance grossière et le peu d'industrie de tous ces Africains, qui sans cesse exposés à être éventrés par des hippopotames ou à se noyer lorsqu'ils traversent des rivières débordées, sont peut-être sur le globe entier les seuls Sauvages qui n'aient point encore imaginé de pirogues.

Je passai la rivière sur mon radeau avec mon Klaas et les deux Caminouquois; mais à peine avions-nous pris terre qu'à nos yeux se présenta un spectacle bien désolant : c'étoit une sagaïe ensanglantée, près de laquelle gisoit le cadavre d'un homme qui avoit été dévoré en grande partie par un lion. A son vêtement, et à ce qui restoit encore de son visage, les deux étrangers reconnurent un de leurs camarades, qui depuis huit jours manquoit à son kraal, et qui en étoit parti seul pour venir me voir. On distinguoit très-bien sur la terre les traces de la bête féroce. Pendant quelque temps il s'étoit défendu contre elle, et l'avoit même blessée, ainsi que l'annonçoit le sang dont étoit teinte sa lance; mais il avoit succombé enfin; et tel est le malheur de l'infériorité qu'ont, dans ces sortes de combats, des hommes privés d'armes à feu.

Nous rendîmes à ses tristes restes les derniers devoirs; c'est-à-dire, qu'à la manière des Sauvages, nous couvrîmes ses entrailles et ses os brisés d'un monceau de pierres. Après cette cérémonie, à laquelle je me fis un devoir de satisfaire comme eux, ils me quittèrent pour aller porter à leurs cama-

rades la nouvelle de l'événement; et moi, affligé de mon côté, d'avoir été, quoique très-innocemment, la cause involontaire de la mort d'un homme, je renonçai à la chasse que je projetois et revins à mon camp.

Bientôt j'eus épuisé ce que les deux cantons offroient de curieux pour ma collection, et je n'eus plus d'autre vœu à faire que celui d'en sortir au plus vîte; mais l'état où étoient mes attelages s'y opposoit. Forcés de se nourrir d'une herbe nouvelle pour eux, ils étoient devenus de vrais squelettes. Jamais je n'allois les visiter que je n'eusse le désespoir dans l'ame. Ceux de mes gens qui étoient préposés à leur garde, quand au bout de huit jours je les faisois relever et les rappelois au camp, ne revenoient guère sans m'annoncer qu'il étoit mort quelques bêtes. Depuis cinq semaines je séjournois sur la rivière, dans l'espoir que nous éprouverions quelque pluie qui reverdiroit les herbages; et pendant tout ce temps il n'avoit plu qu'une fois, encore étoit-ce si foiblement, qu'à peine la poussière en avoit été abattue.

Cependant la saison des grandes chaleurs venoit de commencer; nous touchions au

mois de novembre, et par-tout la terre brûlée ne me laissoit plus d'espérance. Mes Hottentots eux-mêmes ne cachoient pas leur découragement. Pour moi, plus accoutumé qu'eux à réfléchir sur l'avenir, et plus intéressé aux malheurs inévitables qui nous attendoient, j'étois consterné. De toutes parts entouré d'obstacles insurmontables, je voyois arriver le moment où il me seroit aussi difficile de regagner le Cap que de continuer ma route. En vain je m'occupois jour et nuit des moyens de sortir d'embarras; mais soit que je restasse, soit que je partisse, je ne voyois que mort et désolation de toutes parts. Mon courage succomboit sous ces assauts multipliés.

Plusieurs fois déjà j'avois remarqué que quand le ciel se couvroit autour de moi, la rivière, vingt-quatre heures après, augmentoit régulièrement de cinq ou six pouces, et ne reprenoit son niveau que quelques jours après.

Le rapport constant de ces deux faits entr'eux ne pouvoit manquer de me frapper; et j'en avois conclu que le fleuve prenoit sa source dans quelque chaîne de montagnes, où les nuages qui passoient sur ma

tête alloient se rendre et se dissoudre. Mes excursions de l'autre côté de la rivière m'avoient d'ailleurs confirmé encore dans cette conjecture. Souvent, en gravissant des montagnes, j'en avois apperçu d'autres qui, placées en amphithéâtre et s'élevant toujours de plus en plus à mesure qu'elles s'éloignoient, alloient se perdre au loin.

Ma lunette m'avoit même fait appercevoir que toutes les fois qu'au zénith de mon camp nous avions des nuages, il pleuvoit dans la chaîne au nord-est; et alors j'étois assuré de voir le lendemain une crue de la rivière.

Que n'aurois-je point donné pour être dans ces montagnes lointaines qui n'éprouvoient point la sécheresse qui nous dévoroit! Mais comment m'y rendre? et d'ailleurs peut-être, malgré leurs pluies, manquoient-elles d'herbages : au moins ma lunette ne m'y montroit qu'une superficie aride, sans bois ni verdure. Ainsi, de quelque côté que je portasse mes regards, je n'appercevois que des sujets de découragement. Cependant il falloit prendre un parti et me tirer de l'embarras désespérant où je me trouvois.

CHAPITRE VIII.

Départ de l'Auteur pour le pays des grands Namaquois ; son arrivée à la rivière des Lions ; il tue des girafes. Sa description.

Dans l'état de dépérissement mortel où étoient mes bœufs, tout m'annonçoit que je devois ne plus compter sur eux, et les regarder comme morts. Privé d'attelages, ma seule ressource étoit donc de chercher à conserver mes effets, mon monde et mes autres animaux domestiques. En laissant tout cela dans le camp j'étois sûr que la troupe ne manqueroit pas de nourriture ; et la fidélité connue de Swanepoel me répondoit de mes chariots. Moi, pendant ce temps, je pouvois m'absenter quelques semaines, parcourir la contrée au-delà de la rivière, et y négocier par moi-même, dans les différentes peuplades que j'y trouverois, de quoi remonter mes voitures.

Mon excursion me permettoit en même temps de chercher des girafes et d'en tuer

quelques-unes; et ce plaisir devoit me dédommager au moins des fatigues et des dépenses d'un voyage malheureux entrepris contre saison.

Je fixai mon départ au vingt-huit octobre, et partis, emmenant avec moi huit de mes fusiliers, au nombre desquels étoit Klaas Baster, et huit Namaquois qui consentirent à m'accompagner. Tout le reste de mon ancienne caravane demeura au camp, sous les ordres de Swanepoel. La nouvelle fut composée de quatre chiens, de mon singe Kees, de deux chevaux, de six bœufs de charge, que j'avois loués pour porter mes effets, mes provisions, et même quelques instrumens, tels que mon quart de cercle et ma boussole, et de dix-huit personnes : car Bernfry m'avoit demandé d'être du voyage; et à dire le vrai, j'aimois autant voir cet homme à côté de moi, qu'auprès de mon camp lorsque je n'y serois plus.

Nous traversâmes la rivière sur le radeau, et la côtoyâmes, en la remontant et suivant ensuite son cours, dans l'espoir que nous appercevrions quelques girafes que le besoin de boire y attireroit.

Les Namaquois qui connoissoient le canton, me conseillèrent de camper, après six heures de marche, et de quitter la rivière le lendemain, dans l'espérance de trouver les girafes dans la plaine.

Pendant la nuit nous fûmes inquiétés par les rugissemens de trois lions, dont l'un s'approcha même si près de nous, qu'un de mes gens l'apperçut. Cette alerte, en troublant notre sommeil, nous mit dans le cas de partir de meilleure heure qu'à l'ordinaire.

Quoique j'eusse deux chevaux, j'allois à pied comme la troupe, dans la crainte de les fatiguer; et je réservois leurs forces pour les occasions de chasse qui se présenteroient. Abandonnés à eux-mêmes en toute liberté, ils suivoient tranquillement la caravane, sans jamais s'en écarter que pour aller chercher de côté et d'autre les concombres barbus qui faisoient leur seule nourriture.

Pendant une partie du voyage, cet aliment se présenta par-tout avec assez d'abondance; mais, à mesure que nous nous éloignâmes de la rivière, il devint plus rare. Enfin il manqua tout-à-fait; et la disette

d'herbage fut même telle que je les ai vus, (on aura peine à le croire, et le fait est pourtant vrai) saisir avidement les crottins que rendoient nos bœufs, et se battre tous deux pour se disputer ce résidu excrémentitiel d'une herbe digérée.

A cette seconde journée nous fûmes obligés de faire, comme à la première, six grandes lieues vers l'ouest, et vînmes camper près d'une source qui, sortant du pied de quelques roches, et ornée de verdure le long de ses bords, présentoit un site très-agréable.

Au moment où j'y arrivai, un secrétaire étoit occupé à y boire; je le tuai d'un coup de fusil, et de son nom j'appelai la source, *Fontaine du secrétaire.*

Les Hollandais ont donné à cet oiseau le nom de *secretaris* (secrétaire), à cause de la touffe de plumes qu'il porte derrière la tête, attendu qu'en Hollande, les gens de cabinet, quand ils sont interrompus dans leurs écritures, passent leur plume dans leurs cheveux derrière l'oreille droite, ce qui imite un peu la huppe de cet oiseau.

Buffon, parlant du secrétaire, dit qu'il n'est connu au Cap que depuis peu de temps;

et la preuve qu'il en donne, c'est que Kolbe, et d'autres écrivains postérieurs à celui-ci, n'en disent rien. C'est là avancer un fait faux, et vouloir le prouver par un autre fait aussi peu vrai que le premier.

Le secrétaire est connu dans les colonies, et sous son nom de *secretaris*, et sous celui de *slang-vreeter*. C'est sous cette dernière dénomination, qu'en parle Kolbe; et certes il le connoissoit, au moins d'après le rapport d'autrui, puisqu'il donne l'énumération exacte de toutes les espèces de nourritures qui sont à son usage.

Il est vrai que dans sa description il traduit le mot hollandais *slang-vreeter* par le mot français, *pélican*, et que par conséquent il fait une seule espèce de deux espèces bien différentes. Mais Kolbe n'étoit point naturaliste; et son ouvrage renferme tant d'autres erreurs, qu'il seroit étonnant de n'y pas trouver celle-ci.

J'ai été plus surpris, je l'avoue, de voir nos naturalistes modernes, même ceux qui ont parlé du secrétaire avec le plus de détails, ne faire aucune mention de trois protubérances osseuses et émoussées qu'il a au pliant et à la dernière articulation de ses ailes, mais

infiniment moins apparentes que dans le jacana ou dans le camicki.

Cette omission m'a paru étrange, dans Buffon sur-tout, qui ne l'a point décrit d'après des relations étrangères, mais d'après un individu qu'il avoit sous les yeux, et qui, je crois, étoit dans le cabinet de Mauduit. Cependant elle est essentielle, puisqu'elle ôte au secrétaire un de ses principaux caractères distinctifs, et que les protubérances dont je parle, sont une des armes de cet oiseau, ainsi que je le dirai tout-à-l'heure.

Je me permettrai encore une remarque sur ce que Buffon en a écrit. Selon lui, le secrétaire diffère des autres oiseaux de proie, par un naturel craintif; et sa timidité est même telle, dit-il, qu'attaqué par ses ennemis, il n'a, pour sa conservation, d'autre ressource que la fuite. C'est là une erreur. Ceux qui ont pu étudier cet oiseau, savent que, vivant particulièrement de reptiles, il est continuellement en guerre avec eux; qu'il les cherche par-tout et les attaque avec courage. Je cite, sur cette assertion, le témoignage de Querchoent; et moi-même j'apporterai en preuve le fait suivant dont j'ai été le témoin.

En descendant d'une montagne dans une fondrière très-profonde, j'apperçus presque perpendiculairement au-dessous de moi, un oiseau qui s'élevoit et s'abaissoit très-rapidement, avec des mouvemens fort extraordinaires. Quoique je connusse très-bien le secrétaire, et que j'en eusse tué plusieurs à la terre de Natal, il m'étoit impossible, dans la situation verticale où je me trouvois, de reconnoître celui-ci, et ne le soupçonnai qu'à son manége. En effet ayant trouvé moyen, à la faveur de certaines roches, d'approcher assez près de lui, sans bruit et sans être découvert, je vis que c'en étoit un, qui se battoit avec un serpent.

Le combat étoit très-vif des deux côtés, et la ruse égale de part et d'autre. Mais le serpent, qui sentoit l'inégalité de ses forces, employoit, pour fuir et regagner son trou, cette prudence adroite qu'on lui attribue ; tandis que l'oiseau, devinant son intention, l'arrêtoit tout à coup, et par un saut, se jetant au-devant de lui, coupoit sa marche. De quelque côté que le reptile essayât de s'échapper, il retrouvoit toujours son ennemi. Alors, unissant à la fois la ruse au courage, il se dressoit fièrement pour l'intimider; et

avec un sifflement affreux lui présentoit une gueule menaçante, des yeux enflammés et une tête gonflée de rage et de venin.

Quelquefois cette résistance offensive suspendoit pour un instant les hostilités ; mais bientôt l'oiseau revenoit à la charge ; et se couvrant le corps avec une de ses ailes comme avec un bouclier, de l'autre il frappoit son ennemi avec ces protubérances osseuses dont j'ai parlé, et qui, comme de petites massues, l'accabloient d'autant plus sûrement, que lui-même il se présentoit aux coups. Effectivement, je le vis chanceler et tomber étendu ; et alors le vainqueur se jeta sur lui pour l'achever ; et d'un coup de bec il lui ouvrit le crâne.

Dans ce moment, n'ayant plus d'observations à faire, je le tuai. Je trouvai dans son jabot (car il en a un, ce que personne n'a dit), en le disséquant, onze lézards assez grands, trois serpens de la longueur du bras, onze petites tortues bien entières, dont plusieurs avoient deux pouces de diamètre environ, enfin une quantité de sauterelles et d'insectes, dont la plupart étoient assez entiers pour mériter d'être recueillis et de faire suite avec les miens. Les lézards, les serpens

et les tortues avoient tous reçu le coup de bec sur la tête.

J'observerai de plus, qu'indépendamment de cette masse d'alimens, la poche de l'animal contenoit encore une espèce de pelotte, grosse comme un œuf d'oie, et formée des vertèbres des serpens et des lézards qu'il avoit dévorés auparavant, d'écailles de petites tortues, et d'ailes, de pattes et de corcelets de différens scarabées. Sans doute, quand cette masse indigeste est devenue trop considérable, le secrétaire, ainsi que les autres oiseaux de proie, la vomit et s'en débarrasse. Au reste, il résulte de la quantité surabondante de nourriture qu'avoit celui-ci, qu'en attaquant le serpent de la fondrière, ce n'étoit point la faim qui l'avoit déterminé au combat, mais la haine et l'antipathie qu'il porte à ces reptiles.

Une pareille aversion est d'un avantage inappréciable dans une contrée où la température favorise étonnamment la multiplication d'une infinité d'animaux nuisibles et venimeux. Sous ce point de vue, le secrétaire est un véritable bienfait de la nature. Aussi l'utilité dont il est, et les services qu'il rend, sont si reconnus au Cap et aux envi-

rons, que les colons et les Hottentots le respectent et ne le tuent point, comme les Hollandais ne tuent point la cigogne, et les Egyptiens l'ibis.

On apprivoise facilement le secrétaire, et quand il est devenu domestique, toute nourriture, cuite ou crue, lui convient également. Si on a soin de le bien nourrir, non-seulement il vit amicalement et en paix avec la volaille; mais quand il voit quelque dispute, il accourt pour séparer les combattans et ramener l'ordre. Il est vrai que, si on le laisse souffrir de la faim, il prend son parti, et qu'alors, se faisant sa part sans scrupule, il tombe sur les petits canards ou les petits poulets. Mais cet abus de confiance, si l'on peut parler ainsi, n'est en lui que l'effet impérieux du besoin et l'exercice pur et simple de cette nécessité, qui voue impérieusement la moitié de tout ce qui respire à l'appétit de l'autre moitié.

J'ai vu dans beaucoup d'habitations de ces secrétaires privés. Leur ponte est ordinairement de deux à trois œufs; et ces œufs sont gros à-peu-près comme ceux de l'oie, et sont blancs comme ceux de la poule. Les petits sont long-temps à sortir du nid, parce que

leurs jambes étant longues et grêles, ils ont beaucoup de peine à se soutenir. On les voit même, jusqu'à l'âge de quatre mois, ne pouvoir marcher qu'en s'appuyant sur le talon; ce qui leur donne un air gauche et une mauvaise grace assez visibles. Cependant, comme ils n'ont pas les doigts si longs, ni les ongles si recourbés que les autres oiseaux de proie, ils ont beaucoup plus de facilité que ceux-ci à marcher. Aussi, quand ils ont atteint l'âge de sept mois, et acquis toute la grandeur et tout l'accroissement que comporte leur espèce, les voit-on développer des mouvemens aisés et gracieux, qui accompagnent merveilleusement bien la noblesse de leurs formes. Vosmaer a pendant quelque temps nourri, à la Haye, un secrétaire; et c'est d'après les observations que lui a donné lieu de faire cet individu vivant, qu'il a écrit sur l'oiseau. Buffon, en citant le naturaliste hollandais, dit, d'après lui : « Que, tandis » qu'il dessinoit son secrétaire, l'oiseau cu- » rieux vint pour regarder sur le papier, le » cou tendu, et redressant les plumes de sa » tête, comme s'il eut admiré sa figure, &c. ».

Certes, le secrétaire est assez intéressant, par son instinct et par ses qualités naturelles,

pour n'avoir pas besoin que son historien lui prête un goût d'admiration pour le dessin, et une sorte d'orgueil de se voir représenté. Si celui de Vosmaer s'approchoit de lui, en tendant le cou et en redressant son aigrette, ce n'étoit, selon moi, ni par curiosité, ni par ravissement, mais uniquement par une sorte d'habitude qui est propre à beaucoup d'autres oiseaux. On sait que la plupart, lorsqu'ils sont familiers et domestiques, aiment à se faire gratter sur la tête; que ce chatouillement semble leur procurer quelque plaisir; et qu'ils viennent se présenter au premier venu, et alonger le cou pour lui demander ce service.

C'est ce qu'on peut voir en Europe, par rapport au paon, au perroquet. Le secrétaire se trouve dans toutes les plaines arides des environs du Cap. Je l'ai trouvé à l'est, sur toute la longueur de la côte, dans la Cafrerie, et même fort avant dans les terres. Mais à l'ouest, quoique cette partie de l'Afrique ait des déserts plus arides encore que la partie orientale, et que par conséquent elle offre à l'oiseau les différentes sortes de nourritures qui pourroient lui convenir, je ne l'ai rencontré nulle part au-delà du pays des

grands Namaquois. Je ne dirai plus qu'un mot sur cet intéressant animal ; c'est qu'il n'a point un bec de gallinacé, comme le dit Vosmaer; mais bien un vrai bec d'oiseau de proie. Il n'a pas non plus, comme l'avance Buffon, la jambe dégarnie de plumes comme les oiseaux de rivage. Du reste, je renvoie à mon *Ornithologie*, où j'entrerai dans de plus grands détails au sujet du secrétaire.

Ces détails sur un oiseau très-intéressant justifieront suffisamment, je pense, les motifs qui me déterminèrent à donner son nom à la source près de laquelle nous étions venus camper. Nous y passâmes la nuit. Le lendemain, quatre Sauvages s'en étant approchés pour boire, et ayant reconnu mes guides qui étoient de leur connoissance, ils m'invitèrent à venir à leur horde, distante au plus, disoient-ils, d'une demi-journée de marche. Je l'acceptai ; et après avoir envoyé en avant deux d'entre eux avec Klaas Baster, pour prévenir de mon arrivée, je me mis en chemin ; mais la plaine étoit si pénible, que nous ne pûmes nous y rendre qu'en huit heures de marche.

A mon approche, le chef, vieillard respectable, vint au-devant de moi, accompagné,

selon la coutume, d'une partie de sa horde. Après le compliment d'étiquette, il me fit présent de deux moutons pour ma troupe; et tandis qu'elle les apprêtoit, j'allai visiter le kraal. A chaque hutte où je me présentois, j'entendois dire, *tabacana maté* (donnez-moi du tabac). Moi, je répondois, *Deip maté* (donnez-moi du lait); et en effet, j'étois si altéré de la route, qu'en ce moment j'eusse préféré une jatte de lait à un présent de dix bœufs. Ma demande fut accueillie avec empressement. On conduisit à ma tente plusieurs vaches, que je fis traire en ma présence, et je m'abreuvois délicieusement d'une liqueur saine et douce, qui souvent me tient droit lieu de toute autre nourriture.

Le vieillard ne m'avoit pas quitté un seul instant, et j'avois mis sa présence à profit, le faisant interroger sur tout ce qu'il m'intéressoit de savoir sur la contrée. Lui, profitant également de l'occasion, me parla d'un chagrin qu'il avoit. Il étoit peu éloigné de la rivière. Les hippopotames y fourmilloient; et ses compagnons et lui eussent bien voulu s'en procurer de temps en temps quelques-uns pour leur nourriture; mais, quoiqu'ils eussent creusé des fosses et tendu des piéges

le long du rivage, cependant, depuis deux ans qu'ils habitoient le canton, ils n'avoient pu encore en prendre que trois. Ces animaux, disoit-il, étoient trop fins pour eux; et il ne doutoit pas qu'avec mes fusils, dont il avoit entendu raconter les effets, je n'en eusse autant qu'il me plairoit.

Une pareille remarque étoit une prière indirecte de rendre service à la horde. C'étoit pour moi une occasion de me faire des amis; et quand la détresse où je me trouvois ne m'en eût pas imposé la loi, je l'eusse fait encore pour obliger ces pauvres gens.

Mon plan fut de partir dans l'après-dîner du jour suivant, d'aller passer la nuit près de la rivière, et le lendemain, de commencer la chasse dès le crépuscule. J'emmenai avec moi tous mes chasseurs. Un détachement de la horde me suivit, avec quelques bœufs de charge pour porter le produit de notre chasse, et au point du jour je mis tout mon monde en activité.

La moitié de la double troupe passa le fleuve à la nage, tandis que l'autre moitié resta de mon côté. Quand les nageurs furent arrivés à l'autre bord, ils se partagèrent en deux bandes, dont l'une remonta la rivière

à une certaine distance, et l'autre la descendit. La même chose se fit sur mon rivage. Les quatre bandes embrassèrent ainsi trois quarts de lieue de rivière; moi seul, je restai en place et au centre des traqueurs.

A un signal donné, tous avoient ordre de partir de leur poste, à pas lents, et de se rendre vers moi; les uns en poussant de grands cris, les autres en tirant de temps en temps des coups de fusil, pour rabattre et conduire à ma portée les hippopotames qui se trouveroient dans cet espace du fleuve. Il s'en rencontra huit. Toutes les bandes de chasseurs étant réunies au centre commun, nous n'eûmes plus besoin que de patience et d'adresse.

En peu de temps nous en blessâmes plusieurs. Déjà même deux étoient mis à mort; et les gens de la horde étoient ravis de joie. Mais quelques-uns d'entre eux s'étant mis à la nage, pour faire échouer à la rive les deux bêtes mortes, un des nageurs reçut, des hippopotames blessés, un coup de boutoir, et un autre eut la cuisse fendue d'un coup de dent. Ce double accident m'en fit craindre quelque autre plus fâcheux encore. Je rappelai tout mon monde; et au grand regret des Namaquois, je terminai une chasse, que

tout annonçoit devoir être plus abondante, mais qui ne pouvoit plus se continuer sans de très-grands périls.

Le reste de la journée et une partie de la matinée du lendemain furent employés à dépecer et à charger sur nos bœufs les deux animaux tués. L'odeur qu'ils exhaloient, portée au loin par les vents, attira, dans le lieu, des nuées de vautours et de milans, qui nous suivirent même pendant long-temps, en planant sur nos têtes.

Les vautours me paroissoient d'une espèce nouvelle et inconnue. Mais vainement j'essayai d'en tirer quelques-uns ; ils se tinrent toujours hors de portée, et le bruit du fusil ne fit que les éloigner sans retour.

Ce fut avec une grande alégresse qu'on nous vit arriver dans la horde. Mais la joie n'eut plus de bornes, quand on sut, qu'à l'exception de quelques morceaux que je reservai pour mes gens, j'abandonnois au kraal les deux animaux en entier. Le chef, pour me témoigner, au nom de tous, sa reconnoissance, me pria d'accepter un bœuf gras.

Je le remerciai. Mais, voyant que mon refus le mortifioit, je le priai de me donner en échange deux moutons, parce que, dans

un moment de détresse, ils pouvoient en route nous servir de nourriture. De mon côté, avant de le quitter, je lui fis présent d'un couteau, et je distribuai quelques verroteries aux femmes.

Pour arriver au canton où l'on me dit que nous trouverions certainement les girafes, il me falloit traverser une autre horde, située à quelques lieues de la sienne. Je lui demandai de me donner des guides qui m'y conduisissent, et sur-tout, de m'y faire annoncer par quelques-uns de ses hommes. Telle étoit ma coutume quand je quittois une horde. Je me faisois recommander à celle dans laquelle j'allois passer; et toujours je me suis applaudi de ce procédé. Lorsque, avec si peu de moyens qu'en ont les Sauvages pour se garantir de la rapacité des curieux et des méchans, il leur arrive de recevoir des visites semblables à celles d'un Pinard, on ne doit guère être surpris des précautions que je prenois pour m'en faire bien venir, ne voulant jamais m'en faire redouter.

A notre départ, nous repassâmes à la *Fontaine du secrétaire;* et de-là, tirant au nord-est, nous arrivâmes, après quatre heures et

demie de marche, dans une plaine desséchée qu'habitoit la horde que je cherchois. Le kraal étoit composé d'une vingtaine d'hommes, qui vinrent au-devant de moi pour me recevoir; tout y annonçoit la plus profonde misère.

Cependant, je fus frappé d'une sorte de distinction que j'apperçus sur une des huttes. Elle étoit couverte, en entier, d'une peau de girafe. Moi, qui ne connoissois ce quadrupède, le plus haut de tous ceux du globe, que d'après les descriptions et les dessins fautifs que j'en avois vus, je n'avois garde de reconnoître ici sa robe; et cependant c'en étoit une. Enfin, j'étois dans le pays qu'il habite; j'allois en voir de vivans, et je touchois au moment d'être dédommagé, au moins en partie, des malheurs et des chagrins de mon voyage.

Les deux moutons que je conduisois avec moi, se refusoient à nous suivre, et l'on avoit eu beaucoup de peine à les faire arriver jusqu'au kraal. Pour éviter que cet embarras ne se renouvelât davantage, j'ordonnai de les tuer, et je les distribuai dans la horde avec quelques pièces d'hippopotames. Cette largesse devenoit pour elle d'autant plus inté-

ressante, qu'elle n'avoit absolument, pour toute nourriture que le lait de quelques vaches. En la quittant, j'eus le bonheur d'ajouter encore quelques provisions à celle-ci; c'étoient cinq gazelles spring-bock, que je tuai sur une colline, à mille pas du kraal, et que j'y envoyai aussi-tôt.

Je n'ai point été témoin de la joie que dut y produire ce nouveau présent; mais s'il m'est permis d'en juger par celle qu'y occasionna le premier, et par les remercîmens sans fin que me firent ceux de la horde qui m'accompagnoient et me servoient de guides, mon passage chez ces malheureux humains sera une époque qu'ils n'oublieront pas de si-tôt, et les miracles du grand pourvoyeur y seront redits de génération en génération.

Arrivé au *Gamma-Rivier* (Rivière des lions), je trouvai un torrent qui avoit si peu d'eau, que nous choisîmes, pour notre route, son lit même. A la vérité, le sable mouvant dont il étoit couvert, nous fatiguoit beaucoup; mais nous étions dédommagés de cette fatigue, par l'abri que nous présentoient, contre l'ardeur du soleil, les arbres touffus de ses bords. Aux approches de la nuit, nous nous arrêtâmes sous un grand mimosa, et

après avoir allumé un feu, nous nous assîmes en cercle autour du foyer.

Sur l'arbre étoit un de ces nids énormes dont j'ai parlé ci-dessus, et qui composent une république d'oiseaux. Soit que la fumée incommodât les animaux, soit que la clarté que répandoit notre feu leur parût celle du jour, beaucoup d'entre eux s'agitoient dans les branches, tandis que d'autres, gazouillant en foule, formoient un bruit confus quoiqu'assez agréable. L'occasion étoit favorable pour m'en procurer quelques-uns. Je montai sur l'arbre, et glissai la main dans une des cellules. Mais ce mouvement, malgré toutes mes précautions, ayant ébranlé la ruche, tous cherchèrent à s'enfuir, et de tous les trous, il en sortit à la fois une quantité prodigieuse.

Néanmoins ma main avançoit toujours. Déjà même je touchois quelque chose, quand tout à coup je me sentis mordre cruellement; et cette pinçure m'étonna d'autant plus, que les oiseaux constructeurs étant du même genre que les moineaux du Cap, ils ne pouvoient faire tant de mal. Il y avoit donc dans le nid une espèce étrangère qu'il étoit curieux de connoître. La morsure étoit faite;

je ne lâchai point prise, et bientôt, en effet, je retirai du nid, avec autant de surprise que de joie, deux petits perroquets charmans, mâle et femelle.

La présence de ces intrus dans une république étrangère, me paroissoit un fait inexplicable. Les Namaquois seuls n'en étoient point étonnés. Ils le connoissoient par expérience, et m'apprirent, que quand les républicains ont fini leur habitation, quelquefois des oiseaux d'une autre espèce, et plus forts qu'eux, viennent les en chasser et s'y établir, et qu'en se multipliant, ils y vivent de même en association. Ainsi donc, ce n'est pas chez les humains seulement, que le foible est opprimé, dépouillé, chassé; chez les oiseaux aussi des tyrans s'approprient le fruit du travail des autres, et ne manquent pas non plus d'une logique, pour prouver qu'ils l'ont fait à bon droit.

Le jour, qui force les bêtes féroces de retourner dans leurs repaires, et qui rend le courage à ceux dont la vie est innocente et les mœurs paisibles, ramena sur l'arbre la foule des petits perroquets, que la frayeur de l'aventure de la nuit avoit éparpillés au loin. Ils arrivoient tous par paire; et avant

de rentrer dans l'habitation commune, ils s'arrêtoient sur les branches, pour examiner le dégât qu'elle avoit souffert. Mais je remarquai qu'il ne revint que des perroquets, et pas un seul des anciens constructeurs. Ceux-ci avoient été bannis jusqu'au dernier.

Tandis que je réfléchissois sur cette transmutation de colonie, un des Namaquois, mes guides, vint avec empressement me donner un avis qu'il avoit cru devoir m'être agréable.

Cet homme m'avoit vu, dans sa horde, transporté de plaisir à la vue d'une peau de girafe, et il étoit accouru pour me dire qu'il venoit d'appercevoir, dans les environs, un de ces animaux, sous un mimosa, dont il broutoit les feuilles.

A l'instant, ravi de joie, je sautai sur un de mes chevaux ; j'en fis monter un autre à Bernfry, et suivi de mes chiens, je volai vers le mimosa indiqué. La girafe n'y étoit plus. Nous la vîmes traverser la plaine du côté de l'ouest, et nous piquâmes pour la joindre. Elle prit un trot fort léger, sans néanmoins forcer sa marche. Nous galoppâmes après elle, et de temps en temps lui tirâ-

mes quelques coups de fusil ; mais insensiblement elle gagna tellement sur nous, qu'après l'avoir poursuivie pendant trois heures, forcés d'arrêter, parce que nos chevaux étoient hors d'haleine, nous la perdîmes de vue.

Ce début me parut d'un mauvais augure. Mes gens ne m'avoient annoncé que du plaisir dans la chasse aux girafes. A les entendre, ce ne seroit qu'un jeu pour moi ; et cependant j'y voyois des difficultés très-considérables. Mais, pour le moment, ce n'étoit point là l'idée la plus fâcheuse qui m'occupât.

Notre course nous avoit fort éloignés les uns des autres et du camp. Selon mon estime, j'en étois au moins à cinq grandes lieues ; et ce qui étoit bien plus inquiétant encore, c'est que la girafe, ayant fait, dans sa fuite, différens détours et circuits, je ne pouvois plus m'orienter pour la rejoindre. Il étoit midi. Déjà je commençois à sentir les besoins de la faim et de la soif, et je me trouvois seul dans un lieu très-aride, exposé à un soleil dévorant, et sans le moindre abri contre la chaleur, ainsi que sans provisions contre la faim.

En vain aurois-je essayé de me servir de

mon cheval; haletant et forcé, il étoit hors d'état de me servir. Le seul parti qui me restoit à prendre, étoit donc de demeurer en place, et d'attendre que mes gens, inquiets sur mon absence, se missent en quête pour me chercher. Mais, à cette distance, sans moyens de reconnoissance et de renseignemens, comment espérer qu'ils parvinssent jusqu'à moi? Je tirai quelques coups de fusil pour me faire entendre de Bernfry, qui ne pouvoit être loin de moi, et qui, peut-être, s'étoit égaré lui-même.

De temps en temps je voyois passer en l'air, au-dessus de moi, quelques gelinottes. Pour tromper l'ennui autant que pour soulager la faim, j'en tuai quelques-unes. Puis, avec le bassinet de mon fusil, et aux dépens d'une de mes manchettes qui me servit d'amadou, étant parvenu à allumer quelques broussailles, je les y fis griller.

Quoique cette occupation m'eût employé deux heures, elle ne m'empêcha pas de faire des réflexions bien amères. Que les momens sont longs dans de pareilles circonstances! Enfin cependant, quand je vis cinq heures à ma montre, et que je me trouvai réduit à passer là la nuit, exposé aux attaques des

bêtes féroces, j'employai ce qui me restoit de jour à ramasser tout ce que je trouvai de broussailles dans les environs, pour entretenir et alimenter mon feu pendant les ténèbres.

Cette précaution ne fut point nécessaire. Dans le moment où je désespérois le plus de secours, je crus entendre, au loin, quelques décharges, et je n'ai pas besoin de dire tout ce que ce signal me causa de joie. J'y répondis par mes deux coups. Effectivement, c'étoient quelques hommes de ma troupe, du nombre desquels étoit Bernfry, qui me cherchoient. Bientôt j'entendis leurs cris; eux-mêmes ne tardèrent pas à me rejoindre, et je partis avec eux pour me rapprocher du camp.

Nous eûmes encore le temps de faire deux lieues avant la nuit. A la chute du jour, nous campâmes sous quelques aloès qui se trouvèrent sur notre route. Mais à peine eut-on allumé les feux, que nous en apperçûmes d'autres dans la montagne. Mes gens attribuoient ceux-ci aux Boschjesman, et ils craignoient que les nôtres, en nous trahissant, ne nous attirassent quelques attaques de ces redoutables voisins. Mais nous étions

assez en force pour n'avoir rien à craindre, et nous nous reposâmes tranquillement.

Le lendemain, ma caravane entière me rejoignit. Je vis cinq autres girafes auxquelles nous donnâmes la chasse, mais qui employèrent tant de ruses, qu'après avoir été courues pendant tout le jour, elles nous échappèrent à la faveur de la nuit.

J'étois désolé de ce mauvais succès. Mais ce qui me désespéroit sur-tout, c'est, qu'ayant vingt-six bouches à nourrir, les provisions alloient me manquer tout-à-fait. Il ne me restoit plus que quelques livres d'hippopotame; je venois de perdre deux journées en tentatives inutiles pour me procurer des vivres, et j'avois lieu de craindre que les autres ne fussent pas plus heureuses. Ce fut alors que je regrettai de n'avoir pas accepté le bœuf que m'offrit le chef namaquois. Si la fortune continuoit de m'être contraire dans ma chasse du lendemain, j'allois être réduit à faire tuer un des nôtres. Heureusement elle me favorisa; et le lendemain, qui étoit le dix novembre, fut pour moi un des plus heureux de ma vie, comme il est l'époque la plus précieuse de mes voyages, et que je me rappelle avec le plus de satisfaction.

Je m'étois mis en chasse au lever du soleil, dans l'espoir de trouver quelque gibier pour mes provisions. Après quelques heures de marche, nous apperçûmes au détour d'une colline sept girafes, qu'à l'instant ma meute attaqua. Six d'entre elles prirent la fuite ensemble ; la septième, coupée par mes chiens, s'écarta d'un autre côté.

Bernfry, dans ce moment, marchoit à pied, et tenoit son cheval par la bride. En moins d'un clin d'œil il fut en selle, et se mit à poursuivre les six premières. Moi, je suivis l'autre à toute bride ; mais, malgré les efforts de mon cheval, elle gagna bientôt tellement sur moi, qu'en tournant un monticule, elle disparut à ma vue, et je renonçai à la poursuivre.

Cependant mes chiens ne tardèrent pas à l'atteindre. Bientôt même ils la joignirent de si près, qu'elle fut obligée de s'arrêter pour se défendre. Du lieu où j'étois, je les entendois donner de la voix de toutes leurs forces ; mais ces voix me paroissant toujours venir du même endroit, j'en conjecturai que l'animal étoit quelque part aculé par eux, et aussi-tôt je piquai vers lui.

En effet, j'eus à peine tourné la butte, que

je l'apperçus entouré des chiens, et tâchant par de fortes ruades, de les écarter. Il ne m'en coûta que de mettre pied à terre : d'un coup de carabine je la renversai.

Enchanté de ma victoire, je revins sur mes pas, pour appeler mes gens auprès de moi, et leur faire dépouiller et dépecer la bête. Tandis que je les cherchois des yeux, je vis Klaas Baster, qui, d'un air très-empressé, me faisoit des signes auxquels d'abord je ne compris rien. Mais, ayant porté la vue du côté que me désignoit sa main, j'apperçus, avec surprise, une girafe arrêtée sous un grand ébenier, et assaillie par mes chiens. Je crus que c'en étoit une autre, et courus vers elle. C'étoit la mienne qui s'étoit relevée, et qui, au moment où j'allai lui tirer mon second coup, tomba morte.

Qui croiroit qu'une conquête pareille excitât dans mon ame des transports voisins de la folie ! Peines, fatigues, besoins cruels, incertitude de l'avenir, dégoût quelquefois du passé, tout disparut, tout s'envola à l'aspect de cette proie nouvelle : je ne pouvois me rassassier de la contempler ; j'en mesurois l'énorme hauteur. Je reportois avec étonnement mes regards, de l'animal détruit à

l'instrument destructeur. J'appelois, je rappelois tour-à-tour mes gens; et quoique chacun d'eux en eût pu faire autant, quoique nous eussions abattu de plus pesans et de plus dangereux animaux encore, je venois le premier, de tuer celui-ci; j'en allois enrichir l'histoire naturelle ; j'allois détruire des romans, et fonder à mon tour une vérité.

Tous mes gens accoururent et me félicitèrent sur mon triomphe. Bernfry seul restoit en arrière. En vain je le pressois du geste et de la voix. Tombé de cheval, il avoit eu l'épaule froissée, et marchoit à pas lents, tirant sa monture par la bride. Arrivé à ma portée, il me parla de sa chute. Moi, sans entendre ce qu'il me disoit, sans songer qu'il pouvoit avoir besoin de secours, je lui parlois de ma victoire. Il me montroit son épaule, je lui montrois ma girafe; j'étois ivre, et n'aurois guère songé à mes propres blessures.

J'ai donné quelques notices sur les mœurs et l'instinct de la girafe, et j'en dirai quelque chose encore. J'en ai rapporté une peau en Europe; et si les appartemens que peut occuper un particulier, n'étoient point beau-

coup trop bas pour la hauteur d'un pareil animal, j'eusse dressé cette peau, afin d'offrir aux amateurs un modèle vrai de ce qu'il est dans la nature.

Il me reste à détailler les précautions et les soins que j'ai pris, en le dépouillant, pour conserver sa robe aussi entière, aussi intacte qu'il étoit possible. Cette instruction peut devenir utile à ceux des voyageurs, qui, se proposant de parcourir, comme moi, la contrée des girafes, voudroient, comme moi, en rapporter la dépouille. Des curieux, en voyant celle dont je suis possesseur, et qui, quoique suspendue sans précautions dans mon cabinet, depuis sept ans, les a surpris par sa fraîcheur et son intégrité, m'ont fait, à ce sujet, plusieurs questions. Les détails dans lesquels je vais entrer, répondront à tout; et les procédés que j'ai à décrire, seront peut-être accueillis avec d'autant plus de faveur qu'ils peuvent s'appliquer à tout autre animal qu'à une girafe.

Mon premier soin, quand j'eus tué la mienne, fut d'en prendre très-exactement toutes les proportions; puis de la dessiner, en réduisant mon dessin d'après l'échelle de mes mesures. Pendant ce temps tous mes

gens étoient employés à soutenir les différentes parties que je dessinois.

A dire le vrai, cette opération leur parut longue. Mourans de faim, n'ayant point mangé non plus que moi, depuis trente-six heures, ils aspiroient au moment où elle seroit finie pour se repaître de l'animal. Déjà même, afin de travailler plus vîte à sa dissection, plusieurs d'entre eux aiguisoient leur couteau sur des cailloux. Mais mon intention étant de conserver sa peau et de le dépouiller moi-même, je n'avois garde de le leur laisser déchiqueter et mettre en pièces. Vainement ils m'invitoient à l'abandonner et m'assuroient que j'allois désormais en trouver assez d'autres, je ne me laissai point prendre à ce langage d'affamés, et me mis incontinent à l'ouvrage.

D'abord je fendis la peau par-dessous le corps, depuis l'anus jusqu'à la lèvre inférieure. Cependant je n'entamai point la lèvre, parce que cette partie étant d'une texture plus mollasse que le reste, elle se retireroit davantage par le dessèchement, si elle étoit fendue ; ce qui défigureroit l'animal, quand on voudroit lui rendre sa forme. Après cette première incision, j'en fis quatre autres, une

en dedans de chaque jambe. Celles-ci montoient du sabot au ventre, et aboutissoient à la première.

Cette opération préliminaire finie, il ne s'agissoit plus que d'écorcher et de dépouiller le quadrupède, et c'est à quoi j'employai quelques-uns de mes gens avec leurs couteaux affilés. J'eus soin pourtant que les sabots et la tête restassent adhérens à la peau. Ce fut moi qui me chargeai encore de ce travail; et c'est ce que j'opérai en coupant la tête à la dernière vertèbre du cou, et détachant les sabots du tibia. Pendant mon travail, mes Namaquois alloient dans les environs couper du bois, et ils allumoient du feu pour notre cuisine. En parcourant le terrein, ils venoient de découvrir une source. J'y fis porter la peau afin de la nettoyer du sang et des autres ordures qui pouvoient la souiller, puis j'abandonnai le corps de l'animal à mes affamés.

Klaas, toujours attentif, toujours occupé de moi, avoit, avant eux, prélevé quelques morceaux, qu'il m'apporta grillés et que je trouvai excellens. Il mit aussi sur le brasier les tibia. Leur moelle, blanche et ferme comme la graisse de mouton, étoit vrai-

ment appétissante. Jamais je n'en avois vu d'aussi belle, et je regrettois beaucoup de n'avoir pas de pain pour en faire des rôties. J'en fis fondre au moins une certaine quantité, dont je remplis la vessie de la girafe; et par la suite cette provision me servit pendant assez long-temps à cuire des tranches de l'animal même.

Après le dîner, je me remis à l'ouvrage. Klaas avoit nettoyé et applani un espace de terrein d'environ vingt pieds carrés. J'y fis étendre la peau, le poil en dessous; et, dans cet état, on l'assujétit sur ses bords avec des grosses pierres.

En pareil cas, les Colons se servent de chevilles de bois dont ils percent la peau pour la tendre fortement; mais cette méthode est vicieuse, car la peau se festonne, et par la suite, quand on veut l'employer, ces appendices subsistent même après qu'elle a été humectée dans l'eau, parce que ce qui a été trop distendu ne se rappetisse jamais. Quelle que soit l'adresse du naturaliste, il ne peut plus quand il la monte, remédier à ces difficultés insurmontables; et la peau bourrée qu'il place ainsi dans son cabinet, n'est plus qu'une peau informe, qui res-

semble toujours peu à l'aminal qu'elle représente.

Il me restoit à dessécher la peau de ma girafe, à consumer sa graisse et à détruire enfin toutes les causes de fermentation qui eussent pu la pourrir ou l'endommager. Dans ce dessein j'avois ordonné de grands feux afin d'avoir beaucoup de cendres. J'y épandis ces cendres, ayant soin qu'elle en fût couverte entièrement et d'une manière égale. Elle resta dans cet état pendant toute la nuit; et de peur que quelque hyène ne vînt, à la faveur des ténèbres, en dévorer des lambeaux, je dressai ma tente tout auprès de mon trésor.

La dissection de la tête et des sabots me prit toute la journée du lendemain, parce que je ne pus et ne voulus m'y associer que Klaas. Les sabots me coûtèrent peu de peine, mais il n'en fut pas ainsi de la tête. Pour ce qui regarde celle-ci, d'abord nous commençâmes par soulever la peau des mâchoires et des joues, et par enlever les chairs qui étoient en dessous, en y substituant des étoupes pour restituer et conserver les formes. Les yeux furent traités à-peu-près de même. Après avoir arraché le globe de l'œil

et desséché son orbite avec des cendres chaudes, je remplis également d'étoupes cette cavité, afin de soutenir les paupières.

L'opération la plus difficile fut l'extraction de la cervelle (la girafe en a beaucoup), et je fus même d'autant plus embarrassé, que je n'y voulois ni incision ni fracture. Enfin, j'imaginai de l'imbiber et de l'éponger pour ainsi dire peu à peu. C'est ce que nous exécutâmes à l'aide d'un fil de fer, que je garnis à son extrémité de poils tirés du kros de mes Hottentots, et qui, changé ainsi en pinceau, fut introduit dans la boîte osseuse du crâne. Le crâne vidé, je le remplis de cendres chaudes. Quant à la partie antérieure de la tête, depuis les narines jusqu'aux appendices osseux dont j'ai parlé ailleurs, et qui forment à l'animal des espèces de cornes, je n'eus rien à y faire, parce que n'étant pas charnue, je n'avois qu'à la dessécher.

De temps en temps je renouvelai les cendres sur la peau. J'entretins même, pendant plusieurs jours de suite de très-grands feux, uniquement pour avoir des cendres. Elles opéroient à-la-fois par l'action combinée de leur vertu dessicative et alkaline, et ce

moyen m'a réussi parfaitement, comme on peut le voir dans mon cabinet.

Je n'en dirai point autant du sel marin qu'emploient en pareilles circonstances les colons. Selon moi, saler une peau, c'est la détruire; et j'ai vu constamment chez eux ce fait confirmé par l'expérience. Outre que le sel n'empêche pas certains insectes de venir y déposer leurs œufs et en attaquer les poils, il y entretient une certaine humidité, et par conséquent un commencement de destruction qui bientôt s'achève pendant le trajet de la mer, et par un long séjour dans le vaisseau.

Avant que j'apportasse en Europe la dépouille de la girafe, il y en étoit arrivé une en Hollande, mais ayant été mise dans le sel, elle fut gâtée : elle l'étoit même déjà avant de partir du Cap.

Quant au squelette de cet animal, qui fait partie du cabinet de la Haye, un écrivain qui n'est nullement naturaliste, a écrit dans le journal de Paris, 26 mai 1788, qu'il y a vu une peau entière avec le squelette du beau quadrupède auquel elle a appartenu. Le squelette existe en effet. Mais pour la robe, comme elle est gâtée, on n'en montre

ordinairement aux curieux qu'un échantillon. Je ne doute nullement que cet auteur, en la voyant ainsi, n'ait jugé du tout par la partie qu'on lui en a montré.

Pour moi, j'ai, à mon retour d'Afrique, examiné plusieurs fois ce beau squelette, ainsi que les débris d'une peau; j'ose donc avancer qu'elle est composée de différentes parties, dont la plupart sont même tellement dégradées que si on entreprenoit de rhabiller l'animal en entier, on n'y parviendroit pas. Si Vosmaer, directeur du cabinet, a écrit sur la girafe, certes, ce n'est point d'après les connoissances qu'a pu lui procurer cette dépouille informe, mais d'après ses lectures ou des conversations particulières avec des gens instruits. La preuve de mon assertion est dans la première gravure qu'il a donnée de ce quadrupède, et qu'il rectifia ensuite d'après ce que je lui ai dit à mon retour, et d'après mes dessins qu'il a vus.

La girafe rumine, ainsi qu'en général toutes les bêtes à cornes et à pied bifourchu. Elle broute aussi comme elles, mais rarement, parce que le pâturage manque dans la contrée qu'elle habite. Sa nourri-

ture ordinaire est la feuille d'une sorte de mimosa, nommée par les naturels du pays *kanaap*, et par les colons *kameel-doorn*. L'arbre étant particulier au canton, et ne croissant que là, il se pourroit que ce fût la raison qui l'y fixe, et qui empêche qu'on n'en voie dans les régions de l'Afrique méridionale où il ne croît pas; ce qui n'est au reste qu'une assertion hasardée, et que l'antiquité même semble contrarier.

Sans contredit, la plus belle partie de son corps, est la tête. Sa bouche est petite, et ses yeux sont vifs et bien ouverts. Entre les deux yeux et au-dessus du nez, il a un tubercule très-saillant et bien prononcé. Cette éminence n'est point une excroissance charnue, mais un renflement de la partie osseuse; et il en est de même des deux petites bosses ou protéburances, dont son occiput est armé, et qui, grosses comme un œuf de poule, s'élèvent de chaque côté de la naissance de sa crinière. Sa langue est râpeuse et se termine en pointe. Ses deux mâchoires ont de chaque côté six mâchelières; mais l'inférieure porte en outre, sur le devant, huit dents incisives, tandis que la supérieure n'en a point.

Les sabots sont fendus, ils manquent de talon et ressemblent assez à ceux du bœuf. Cependant on remarque au premier coup-d'œil, que ceux de l'avant portent plus de grosseur que ceux de l'arrière. La jambe est très-fine; mais les genoux sont couronnés, parce que l'animal s'agenouille pour se coucher. Il a aussi au milieu du sternum une grande callosité; ce qui prouve qu'il repose ordinairement sur la poitrine.

Si je n'avois point tué de girafes, je croirois, ainsi que beaucoup de naturalistes, que ses jambes de devant sont beaucoup plus hautes que celles de derrière. C'est-là une erreur; elles ont entr'elles à-peu-près la proportion ordinaire des autres quadrupèdes. Je dis la proportion ordinaire, parce qu'en ce genre il y a des variétés, même dans les animaux de même espèce. Ainsi, par exemple, personne n'ignore, qu'à hauteur égale, les jumens sont plus basses du devant que les chevaux entiers. Ce qui trompe dans la girafe, sur cette différence apparente entre les jambes, c'est la hauteur du garrot qui, suivant l'âge qu'elle a, peut excéder celle de la croupe de seize à vingt pouces, et qui, quand on la voit courir de

loin, paroît donner plus de longueur aux jambes de devant.

Si la girafe est arrêtée, et que vous l'apperceviez en face, l'effet est tout différent. Comme la partie antérieure de son corps est beaucoup plus large que la postérieure, elle couvre celle-ci en entier; l'animal ressemble alors à un tronc d'arbre mort sur pied.

Son allure lorsqu'il marche n'est ni gauche ni désagréable; mais s'il trotte, elle devient ridicule, et l'on croiroit que c'est un animal qui boite, en voyant sa tête perchée à l'extrémité d'un long cou qui ne plie jamais, se balancer de l'avant à l'arrière, et jouer d'une seule pièce entre deux épaules qui lui servent de charnière. Au reste, la longueur du cou dépassant au moins de quatre pouces celle de jambes, il est évident, qu'ajoutée à la longueur de la tête, elle lui suffit pour brouter sans peine, et que par conséquent il n'est pas obligé, ou de s'agenouiller, ou d'écarter les pieds, ainsi que l'ont écrit quelques auteurs.

Sa défense, comme celle du cheval et des autres solipèdes, consiste en ruades. Mais son arrière-train est si léger et ses ruades

si vives, que l'œil ne peut le suivre : elles suffisent même pour le défendre contre le lion, quoiqu'elles soient insuffisantes contre l'attaque impétueuse du tigre.

Pour ses cornes, il ne les emploie nullement dans ses combats; je ne l'ai pas même vu s'en servir contre mes chiens, et cette arme foible et inutile ne sembleroit qu'une erreur de la nature, si dans ses ouvrages la nature pouvoit manquer son but et se tromper.

En général, c'est une règle assez constante chez les animaux, que dans leur jeune âge les mâles ressemblent aux femelles, et n'ont rien qui les distingue. Cette ressemblance de jeunesse est un caractère propre, non-seulement à plusieurs espèces de quadrupèdes, comme je le prouverai dans la suite, mais encore à nombre d'oiseaux, tant de ceux chez qui les deux sexes diffèrent le plus dans leur état parfait, que de ceux très-nombreux encore qui changent de couleurs dans les diverses saisons de l'année. Il est pour ceux-ci une époque fixe à laquelle le mâle quitte sa robe brillante, pour prendre la livrée simple de sa femelle, et de là ces erreurs fréquentes de certains naturalistes

qui, dans leurs cabinets, réunissant des animaux d'espèce différente, ou en séparant d'autres de même espèce, contredisent la nature qu'ils connoissent mal.

Les girafes mâles et femelles, se ressemblent à l'extérieur pendant leur jeunesse. Leurs cornes obtuses se terminent par un faisceau de longs poils, que la femelle conserve plus long-temps que le mâle, qui les perd lorsqu'il est parvenu à l'âge de trois ans.

Il en est de même de la robe, qui d'abord d'une couleur roux-clair, se fonce peu à peu à mesure que l'animal grandit, et qui finit par être brun-fauve chez la femelle, et d'un brun presque noir chez le mâle. On peut voir la preuve de ce que je dis ici, dans le cabinet d'histoire naturelle de Leyde, où il existe une jeune girafe d'environ sept pieds de haut, laquelle a été envoyée par le gouverneur Tulbach au professeur Allamant, et que celui-ci a fait monter avec soin.

C'est à cette différence de couleur dans les girafes d'un certain âge, qu'on peut à quelque distance distinguer les mâles des femelles. Au reste, la robe chez tous les deux varie également pour la distribution et pour

la forme des taches; j'observerai encore que quand la femelle devient très-vieille, elle prend la teinte foncée du mâle.

De près la femelle se distingue en outre par sa taille moins haute et par la bosse de son avant-tête, moins saillante et moins prononcée. Elle a, comme la vache, quatre pis ou mamelons; et, si je puis citer ici le témoignage des Sauvages, elle porte pendant douze mois, et n'a jamais qu'un petit à chaque portée. La gravure de mon premier voyage qui représente la girafe mâle, étant défectueuse en ce que la tête de l'animal est mal rendue, on ne sera pas fâché de trouver ici une représentation plus exacte de cette partie, et sur une plus grande échelle.

CHAPITRE IX.

L'Auteur visite les CAMINOUQUOIS.

A cinq lieues de nous, du côté de l'est, nous avions une horde de Caminouquois qui, sans doute avertis de ma présence par nos feux, vinrent me rendre visite et donner à ma troupe des leçons d'économie. Ils se jetèrent en affamés sur ce qui restoit de ma girafe, et ramassèrent soigneusement les os; même jusqu'à ceux que mes gens avoient jetés après en avoir mangé la moelle, furent mis par eux à profit. Ils les brisèrent en morceaux, m'empruntèrent ma chaudière pour les faire bouillir, et en tirèrent une quantité incroyable de graisse qu'ils recueillirent avec une grande joie.

Pendant les neuf jours que je restai là, ce furent des voyages continuels du kraal à mon camp. C'étoient des fourmis prévoyantes qui, allant et revenant sans cesse, emportoient toujours quelques provisions.

D'ailleurs sans me donner aucune peine,

je leur fournissois abondamment plusieurs espèces de gazelles. Chaque jour régulièrement elles venoient en troupe vers les quatre heures du soir, boire à la source, et me mettant en embuscade, j'en abattois autant qu'il me plaisoit. Plus loin, à trois quarts de lieue, étoit une colline que j'avois appelée mon garde-manger. Tous les matins au lever du soleil, elle étoit tellement couverte de gelinottes, que d'un seul coup chargé à mitraille j'en tuois plus qu'il ne nous en falloit pour notre consommation. Ainsi après avoir éprouvé pendant long-temps les horreurs de la famine, nous nous trouvions tout-à-coup dans une abondance excessive, et je pouvois, avec notre superflu, nourrir sans peine mes voisins.

Je prolongeois quelquefois jusques chez eux mes promenades et mes chasses, dans le dessein de les étudier et de les connoître. Mais ils n'ont rien absolument qui les distingue des Grands Namaquois. Armes, mœurs, usages, habillemens, langage, construction de huttes, tout, chez les uns et chez les autres, est entièrement semblable.

Outre les gazelles sprin-bock et les gelinottes, je trouvois souvent encore à chasser

des buffles. Pendant les premiers jours les girafes continuèrent de se montrer en petites troupes de sept à huit bêtes. Mais bientôt ces animaux timides s'effarouchèrent de nos fusillades continuelles, ils désertèrent le canton, et ne reparurent plus, et ce fut alors que je m'applaudis de n'avoir pas cédé aux instances de mes gens, quand, pressés par la faim, ils me demandèrent de leur abandonner la girafe que j'avois tuée. Les zèbres abondoient en troupes ; je me vengeai sur eux et leur fis porter la peine de la fuite des girafes. J'eusse voulu faire éprouver le même traitement à deux rhinocéros, mâle et femelle, que j'eus occasion d'appercevoir un jour ; mais il passèrent trop loin, et nous ne pûmes les joindre.

Pour une autre raison, je m'abstins d'attaquer les éléphans, quoique l'occasion s'en présentât souvent. L'appât de leurs défenses m'eût bien tenté ; mais dénué de voitures et n'ayant que des bœufs de charge ; je craignois d'ajouter un trop grand poids à celui de la girafe. Je me dédommageai par une autre collection non moins précieuse et bien plus aisée à transporter. J'amassois des plumes d'autruches, en même temps que je

me nourrissois de leurs œufs, dont j'ai souvent fait des soupers délicieux.

Le canton étant neuf pour moi, je ne pouvois manquer d'y trouver quelques nouveautés pour mes collections. J'y vis commencer le passage des grands et des petits guêpiers. La première espèce de ces oiseaux est commune au Cap, et même dans les provinces méridionales de la France. La seconde a un caractère distinctif particulier ; c'est une queue presque aussi fourchue que celle de l'hirondelle, tandis qu'en général tous les autres guêpiers connus l'ont en fer de lance, par l'effet des deux plumes du milieu, lesquelles dépassent de beaucoup les autres.

Les Namaquois donnent à ce charmant oiseau le nom de *tawa* (fiel), à raison du beau vert qui fait sa couleur principale. Ce fond agréable est relevé par une gorge jaune, terminée d'un collier outremer.

J'achetai chez mes voisins les Caminouquois, la peau d'un chat sauvage qui a tous les caractères du lynx. Par la suite, j'ai eu occasion d'en tuer plusieurs. Cet animal est d'un roux très-foncé; mais il a les oreilles noires, et elles sont surmontées d'un faisceau de poils de la même couleur. C'est une

espèce nouvelle, qui n'a pas encore été décrite que je sache.

Mes absences étoient fréquentes, mais elles étoient courtes, et chaque jour je revenois à une heure réglée, pour assister au renouvellement des cendres sur la peau de ma girafe : cette conquête étoit une grande affaire, et je ne voulois point que cette opération se fît sans moi. Enfin, après neuf jours de cette tannerie incalescente, voyant que le cuir, quoiqu'il n'eût pas encore le degré de dessication qui étoit nécessaire pour le conserver, en avoit cependant acquis une telle que, poussée plus loin, il ne seroit plus possible de le manier, je le fis plier en quatre et assujétir avec des courroies, les pieds et la tête en dessus. Dans cet état il formoit un paquet de six pieds carrés sur trois pieds et demi d'épaisseur.

L'embarras de traîner avec moi un pareil fardeau pendant toute ma route, me fournit d'abord l'idée de le laisser en dépôt chez mes bons voisins les Caminouquois, pour le reprendre à mon retour. Mais dans l'hypothèse où je réussirois à traverser l'Afrique, il n'y avoit point de retour pour moi, et dans celle où les événemens me force-

roient de revenir sur mes pas, pouvois-je espérer qu'ils me permettroient de repasser par la horde; et puis j'aurois voulu le confier, et en même temps le couver de mes yeux. Je portois un trop vif attachement à ce trésor précieux pour l'abandonner.

D'un autre côté, j'avois à craindre que la peau ne se gâtât faute de soins pendant mon absence; et je sentois combien il me seroit difficile d'en avoir une autre, si je perdois celle qu'un si heureux hasard m'avoit procurée; tout jusqu'aux soins que je venois de prendre pour la préparer, me la rendoit précieuse. Ainsi donc je ne songeai plus qu'à la conserver, et voici le parti que je pris.

En réfléchissant sur ma route et en m'orientant, il me sembla que je ne devois pas être éloigné de plus de dix-huit ou vingt lieues de mon camp sur la rivière d'Orange, et que par conséquent il ne me falloit que quatre jours pour m'y rendre en ligne droite.

A la vérité, des deux motifs qui m'avoient déterminé à ma petite excursion, je n'en voyois qu'un de rempli; et ce n'étoit point assez d'avoir connu la girafe, il me restoit encore à acheter des bœufs pour mes

voitures; mais le pays étoit trop stérile et les Caminouquois trop misérables pour fournir à de pareilles emplettes. Je me proposois de tenter, dans d'autres contrées voisines, quelqu'autre course excentrique du même genre, qui peut-être seroit plus heureuse : en attendant je ne m'occupai qu'à mettre en sûreté ma girafe.

Mon plus grand embarras étoit de savoir comment je l'emporterois. Sans voiture et même sans possibilité d'en faire arriver une jusqu'à nous, je n'avois pour cette expédition que mes bœufs; mais indépendamment des retards et des incommodités que devoit nous occasionner en route un paquet aussi volumineux, son poids énorme étoit au-dessus des forces d'un bœuf ordinaire; l'animal en eût été écrasé. J'imaginai donc de louer les deux plus forts bœufs qui fussent dans la horde, et de construire un brancard qui, s'adaptant sur leurs épaules et les obligeant à marcher de front, partageroit le fardeau entr'eux deux. La machine achevée, je l'essayai; et son succès étonna tellement les Caminouquois, pour qui elle étoit nouvelle, qu'à mon départ toute la horde accourut pour la voir et l'admirer. Aux

yeux d'un Sauvage les choses les plus simples sont une invention qui tient du prodige. Quelle supériorité nous donnent sur lui les avantages de l'industrie exercée ; mais en revanche quelle supériorité lui donne sur nous le pouvoir de s'en passer !

Le second jour j'arrivai à la rivière des Lions, que nous traversâmes au même endroit où nous l'avions passée précédemment; et le quatrième, comme je l'avois conjecturé, je fus, vers le soir, à la vue de mon camp, sur l'autre bord de l'Orange.

Au bruit d'une décharge que nous fîmes pour avertir de notre arrivée, tous mes gens passèrent la rivière à la nage et vinrent à moi. Swanepoel resta seul au camp, fort intrigué de ce brancard et de cet attelage de deux bœufs, sans voitures, qu'il voyoit à ma suite. Néanmoins l'obscurité qui croissoit m'empêcha de risquer ma traverse sur le radeau. Je passai la nuit où je me trouvois, et ne revins au camp que le lendemain.

La première de mes occupations, en y arrivant, fut de mettre ma girafe à l'eau pour la ramollir et de la nettoyer des cendres qui l'encroûtoient, puis je l'éraflai, je

l'écharnai; en un mot, j'y fis ce qu'auroit fait un tanneur.

Pour la mettre en état de se conserver il ne s'agissoit plus que de l'imbiber de quelques sucs stiptiques ou astringens, et c'est ce que j'opérai en employant, au défaut de tan, une forte lessive de cendres et de tabac, dans laquelle étoient dissous un peu d'alun, quatre onces de camphre et une livre de savon.

Ma lessive ne pouvant s'appliquer d'une manière utile qu'autant que la peau seroit dans une situation horizontale, j'élevai à cet effet une forte claie en forme d'échafaud, posée sur des fourches et composée de traverses à grandes mailles. On y étendit le cuir le poil en dessus, et dans cette situation, on l'arrosa de la lessive, tandis qu'en dessous on l'humectoit avec des linges imbibés de la liqueur; après quoi, l'ayant couvert de nattes afin d'empêcher que les rayons du soleil n'altérassent les couleurs du poil, je le laissai sécher en cet état. On verra, par la suite de ma relation, qu'il y est resté bien long-temps.

Mon retour fut une fête pour mes Hottentots; mais le motif de leur joie devint

pour moi un chagrin réel. Il m'apprit à connoître le vrai caractère de cette nation casanière et indolente des Hottentots colons dont j'avois jusques-là trop bien auguré, et qui, utile peut-être tant qu'on ne voudra point sortir des colonies, devient incommode et à charge quand on la conduit dans des régions lointaines, semées de hasards et de dangers.

Ils se flattoient que, ne pouvant avancer plus avant avec mes chariots, j'allois être obligé de retourner au Cap, et les rendre à leur paresse naturelle avec des profits obtenus sans fatigues. Assurément il s'en falloit de beaucoup que je songeasse à mon retour; et quand je l'aurois voulu, j'étois bien loin de le pouvoir. Pendant les vingt-six jours de mon absence, non-seulement j'avois perdu tous mes bœufs, à l'exception de onze; mais ces onze étoient eux-mêmes dans un état de dépérissement qui m'en faisoit désespérer. Je déclarai donc tout haut que si j'étois revenu au camp, c'étoit uniquement pour me débarrasser de ma girafe, et que j'avois l'intention de repartir au plus tôt et d'aller, ou chez les grands Namaquois, ou chez quelqu'autre peuple voisin,

acheter de quoi remonter mes voitures.

A cette impatience de mes gens pour leur retour, se joignoit un autre sujet d'inquiétude bien plus alarmant encore. En arrivant au camp j'avois été salué par un personnage inconnu, qui n'étoit venu, disoit-il, que pour me voir et me faire visite. Son visage annonçoit vingt-quatre ans; mais ses traits portoient un tel caractère de scélératesse, qu'on n'avoit pas besoin de savoir son nom pour concevoir de lui l'opinion qu'il méritoit. C'étoit Matthys Moodel, l'ami intime de Bernfry, et l'un de ces fugitifs proscrits de la Colonie pour leur conduite, et par les Colons pour la noirceur de leurs forfaits.

La réunion de ces deux hommes ne pouvoit que m'inquiéter beaucoup, et je la regardois comme un mal cent fois pire pour moi que ne l'eût été le voisinage des lions, des tigres et de tous les monstres d'Afrique. Après tout, n'étoit-il pas possible que de pareils hommes se fussent ligués ensemble pour venir m'assassiner et s'emparer de mes armes et de mes munitions? Un tel projet étoit digne d'eux, et l'éloignement des déserts où ils vivoient leur en assuroit l'impunité.

Quelles eussent donc été mes craintes si j'avois su alors, comme je l'ai appris depuis, que tel étoit en effet leur métier, et que tous deux étoient liés avec les Boschjesman; qu'ils leur donnoient des renseignemens pour venir piller les Namaquois, et partageoient ensuite le butin avec eux.

Swanepoel, il est vrai, m'avoit averti que pendant mon absence quelques Boschjesman étoient venus au camp, sous prétexte de lui demander du tabac. Cette sorte d'espionnage eût dû suffire seul pour m'ouvrir les yeux. Mais quoique les deux coquins me parussent capables de tous les crimes, soit distraction, soit confiance dans ma petite armée, il ne me vint point à l'esprit de les soupçonner de celui-ci; et quant à la visite des Boschjesman, elle ne me parut pas alarmante, parce que ces voleurs n'attaquent jamais qu'à coup sûr, et qu'ils ne craignent rien tant au monde que les armes à feu.

Outre Moodel, j'avois trouvé, à mon arrivée, beaucoup d'autres visages inconnus; c'étoient des femmes que mes Hottentots avoient appelées près d'eux et qu'il me falloit nourrir pour le plaisir de ces messieurs.

Chacun avoit la sienne, ou plutôt il y en avoit de quoi suffire à leur rechange, et plusieurs même, à l'exemple de Bernfry, s'en étoient approprié jusqu'à trois. Ce désordre en avoit produit nécessairement d'autres. Le service ne se faisoit plus qu'avec une négligence extrême. On se relâchoit sur tout, et l'insubordination étoit même devenue si générale, que pour couper court au mal, je me mis en devoir de prononcer autant de divorces qu'il y avoit eu de mariages, et de renvoyer impitoyablement toutes ces dames hottentotes.

Une injonction aussi sévère ne pouvoit manquer de déplaire à des fainéans qui n'avoient plus d'autre occupation que de se divertir, et auxquels j'annonçois les fatigues d'un nouveau voyage; la plupart murmurèrent hautement, et ils se plaignirent qu'après les avoir conduits depuis trois mois dans des pays horribles, je voulois les mener dans d'autres plus affreux peut-être et plus périlleux encore. La vue des femmes qu'il falloit quitter ajoutoit au mécontentement. Enfin il devint tel, que Klaas, entrant dans ma tente, m'annonça que si je ne prévenois l'insurrection en révoquant

mon ordre, je courois risque de me trouver seul le lendemain avec lui et Swanepoel, parce que tous les autres s'arrangeoient déjà pour partir avec leurs maîtresses.

En toute autre circonstance un pareil avis eût peut-être produit en moi beaucoup de réflexions; dans celle-ci il ne fit que m'irriter. Je ne vis plus dans mes gens que des serviteurs rebelles; et ma tête étoit même si échauffée des murmures, que, sortant précipitamment de ma tente, je renouvelai tout haut l'ordre du départ des femmes, en ajoutant que ceux qui les préféroient à moi pouvoient partir avec elles, que je ne voulois plus de leur service, et qu'un jour, quand je le voudrois, je saurois les retrouver et les faire punir.

Le ton ferme avec lequel fut prononcée ma menace ayant fait taire les murmures et produit un grand silence, je tentai de mettre à profit cette impression momentanée en essayant mon autorité par un ordre d'un autre genre. Deux de mes chèvres et un mouton s'étoient égarés la veille, et les gens que Swanepoel avoit envoyés à leur recherche étoient revenus sans les ramener.

Je commandai qu'on allât de nouveau les chercher; mais personne ne se mettant en devoir d'obéir, j'en donnai spécialement l'ordre à celui qui se trouvoit le plus près de moi. C'étoit un nommé Adam, Hottentot, qui m'avoit accompagné pendant mon premier voyage, et qui depuis, et avant que je commençasse mon second, avoit continué d'être à ma solde pour la garde de mes bœufs.

En ce moment Adam étoit assis sur son paquet, et prêt à partir. Sans se lever il me répondit impertinemment que, n'étant pas plus sorcier que ses camarades, et n'ayant pas plus qu'eux le talent de retrouver ce qui étoit perdu, je pouvois me dispenser de l'envoyer à la recherche des bêtes et qu'il ne vouloit pas y aller. Cette résistance m'enflamma de colère; je le frappai dans l'estomac d'un coup de pied qui le renversa par terre; puis armant un des pistolets de ma ceinture, je lui criai de se sauver s'il ne vouloit pas que je lui fisse sauter la cervelle.

En effet, il ramassa son paquet et se sauva au plus vîte; mais à peine fut-il à trente pas et hors de la portée de mon pistolet, qu'il

s'arrêta tout court et se mit à proférer quelques phrases que je ne pus, à la vérité, distinguer, et qui probablement étoient des menaces, au moins à en juger par son attitude et son geste. Alors je saisis mon fusil et lui envoyai successivement mes deux balles, non dans l'intention de l'atteindre, mais pour intimider ceux qui, à son exemple, chercheroient à se soulever; la terreur en un instant se répandit dans tout mon camp, et le coupable s'enfuit à toutes jambes; il couroit comme si le vent l'eût emporté; de sorte qu'en un instant il fut hors de notre vue.

Ce coup de parti hâtoit le moment d'une révolution qui pouvoit devenir générale, et j'eus lieu de le craindre immédiatement après, en voyant chacun partir de son côté et se répandre dans la campagne. Je me trompois. L'exemple de sévérité dont ils venoient d'être témoins leur en avoit imposé. Klaas m'assura qu'ils alloient chercher les bêtes perdues; et en effet, lorsqu'ils revinrent le soir sans les avoir retrouvées, il vint m'avertir que tous étoient fort inquiets sur les suites de ma colère, et qu'ils craignoient que je n'attribuasse à

négligence et à mauvaise volonté l'inutilité de leurs recherches.

Ce retour m'affecta peu, et j'eusse vu d'un œil tranquille leur éloignement. Sûr que Klaas et Swanepoel ne me quitteroient jamais, sûr de m'être fait des amis parmi les Sauvages que je venois de visiter, tout m'annonçoit que je pourrois continuer mon voyage, et que j'allois trouver, soit chez les Namaquois, soit dans la horde Caminouquoise, de nouveaux associés qui se feroient un plaisir de se mettre à mon service, et qui au moins m'aideroient à trouver une escorte de horde en horde.

Certainement ces nouveaux compagnons m'eussent été et plus utiles et à coup sûr moins coûteux que cette race indolente de Hottentots qui, comme je l'ai dit plus haut, ne sont bons que dans les colonies, et qui ne savent servir qu'autant qu'on ne les laisse manquer ni de tabac, ni d'eau-de-vie, ni de graisse. Dans ma colère, j'avois permis à ceux-ci de me quitter, et je les aurois chassés sans retour, comme ils le méritoient, si j'avois pu prévoir qu'en continuant ma route je rencontrerois une nation guerrière, infatigable, active, indus-

trieuse et sobre, composée enfin d'hommes tels qu'il m'en falloit pour me seconder dans l'entreprise hardie que j'avois formée et pour m'aider à surmonter les obstacles de tout genre qui m'attendoient.

J'ai connu, trop tard pour moi, cette race d'êtres privilégiés, dignes de concourir au succès d'un voyage en Afrique. A la vérité, la fortune parut quelquefois favoriser mon audace; mais bien plus souvent encore elle m'a contrarié, et les fausses combinaisons d'une première tentative n'ont que trop secondé sa marche en ruinant les espérances que de loin en loin elle sembloit m'offrir comme à travers d'épais nuages.

Il en fut du soulèvement de mes gens comme de toutes les émeutes populaires. Violent, mais court, la nuit le calma entièrement. A mon réveil je trouvai tout le monde soumis et tranquille, et mon confident m'apprit que l'on se proposoit de venir me demander l'oubli de ce qui s'étoit passé, et la grace des femmes.

Depuis long-temps l'expérience m'avoit appris combien il est hasardeux d'attaquer trop brusquement certains abus; et celui-ci étoit de ce nombre. Ma faute étoit de ne m'y

être point opposé dès sa naissance, au moment où Klaas Baster et quelques-uns de ses camarades avoient loué des femmes à Bernfry. Il m'eût été facile alors d'arrêter un mal qui n'étoit encore que celui d'un très-petit nombre de coupables ; mais à présent que le désordre étoit la faute de tous, je crus plus prudent de le tolérer, et en conséquence je consentis à ce que les femmes restassent; mais j'eus soin d'ajouter que si quelqu'un manquoit en la moindre chose à son devoir le plus rigoureux, à l'instant même je chasserois la sienne.

Ces réflexions affligeantes m'ayant donné quelque mélancolie, j'allai chercher à me distraire sur les bords de la rivière, et j'y trouvai fort près de nous ce qu'on avoit cherché bien loin, mes trois bêtes égarées. Le mouton avoit été dévoré par un tigre; il n'en restoit plus que quelques lambeaux. En suivant les traces du carnivore j'apperçus, à quelque distance plus loin, un buisson dont les branches étoient agitées intérieurement, comme si un animal y étoit caché. Je soupçonnai que ce mouvement pouvoit être l'effet du tigre qui s'étoit retiré là pour revenir pendant la nuit achever sa proie.

Dans cette idée j'armai mon fusil de deux balles, et après avoir tiré mon premier coup à travers le buisson, je m'avançai avec précaution, en tenant mon second tout prêt; mais quelle fut ma peine quand, au lieu d'un tigre, je trouvai l'une de mes chèvres blessée à mort et rendant les derniers soupirs!

Heureusement cette méprise douloureuse fut compensée, à l'instant même, par une découverte agréable. Tandis que j'entr'ouvrois le buisson pour en tirer la chèvre blessée, j'en vis sortir l'autre avec deux petits chevreaux qu'elle étoit venue, la veille, y mettre bas : sans moi, dès le soir même, ils eussent été, à leur tour, dévorés tous trois; et cette idée me les rendoit plus chers encore. Je pris sous chacun de mes bras un des nouveaux-nés; et suivi de la mère, qui marchoit sur mes pas en bêlant, je vins les déposer au camp et les joindre au troupeau.

Le soir, ceux de mes Hottentots qui pendant le jour avoient été de faction dans la campagne pour la garde de mes bestiaux, étant revenus, après avoir été relevés pour la nuit, ils m'apprirent qu'Adam, au mo-

ment de sa fuite, étoit venu se réfugier auprès d'eux dans leurs huttes ; qu'il étoit bien affligé de sa sottise; mais que, n'osant ni se rapprocher du camp ni demander grace, parce qu'il étoit convaincu que j'avois voulu le tuer, il les avoit priés d'engager Klaas à aller le voir.

Ce desir de parler à un homme qui avoit et qui méritoit toute ma confiance, annonçoit que le fugitif cherchoit à se procurer auprès de moi un intercesseur ; mais, pour l'exemple, je n'avois garde de lui accorder si-tôt et si facilement son pardon; et en permettant à Klaas d'aller le voir le lendemain matin, j'endoctrinai celui-ci sur ce qu'il avoit à dire tant pendant son message qu'après.

Tous mes gens attendirent son retour avec impatience. Dès qu'il parut, ils coururent au-devant de lui pour le prier d'interposer auprès de moi ses bons offices en faveur de leur camarade, et quand il entra dans ma tente ils s'en approchèrent, afin d'entendre ce que j'allois répondre. Klaas me parla beaucoup du repentir d'Adam. Il m'assura l'avoir laissé dans la désolation et les larmes. « Mais, maître, vous oublierez

» sa faute, ajouta-t-il; et moi-même, comme » vous allez partir, je lui ai fait espérer qu'à » ma sollicitation vous lui ferez grace et » que vous l'emmènerez avec vous dans » votre voyage ».

Ma réponse étoit concertée d'avance avec Klaas. J'affectai un ton de fierté qu'en ce moment rendoit nécessaire la présence de ceux qui m'écoutoient ; et blâmant Klaas d'avoir excédé ses pouvoirs en promettant ce que je ne voulois point lui accorder : « Non, lui dis-je, Adam ne m'accompa- » gnera plus, il a manqué à tous ses devoirs ; » je ne veux plus entendre parler de lui ; » je déclare même que si parmi ceux que » j'estimerai assez pour les admettre à me » suivre, quelqu'un s'avisoit jamais de pro- » noncer son nom, à l'instant je le chasse » irrémissiblement, en quelque lieu que ce » puisse être. Cependant je ne veux point » abandonner ce malheureux au milieu des » déserts ; qu'il revienne dans mon camp » auprès de Swanepoel ; je lui permets d'y » rester jusqu'à mon retour ».

Ce discours fit, sur ceux qui l'entendoient, tout l'effet que je m'en étois promis. Ces mêmes gens qui la veille vouloient tous

me quitter, parce que je leur annonçois un voyage nouveau, en ce moment n'ambitionnèrent plus qu'à l'honneur d'être de ce voyage. Tous me demandèrent à me suivre ; c'étoit à qui obtiendroit la préférence, et on la sollicitoit avec empressement, comme une grace.

Pour ne point laisser refroidir ce zèle si ardent, je fixai mon départ au surlendemain, 14 décembre. Mais en même temps, pour donner à Klaas une certaine considération parmi ses camarades, et le récompenser de la fidélité constante qu'il m'avoit toujours montrée, je le laissai maître du choix, et annonçai que je prendrois ceux dont lui-même il me répondroit.

Cependant ne voulant point m'embarrasser de trop de monde, je résolus de ne prendre que la moitié de ma troupe, et crus que l'autre moitié suffiroit pendant mon absence pour garder mon camp.

Quoique Bernfry eût dû m'inspirer de la défiance par ce train de jolies filles de Boschjesman qu'il avoit dans le nombre de ses maîtresses, je ne soupçonnois point alors, ainsi que je l'ai déjà dit, ses liaisons avec ces brigands. J'ignorois qu'associé avec eux, il leur donnoit avis du butin qu'ils pouvoient

faire, et que par conséquent il étoit possible qu'il les prévînt de mon départ. Mais jusqu'alors ils n'avoient fait aucunes tentatives, et avec nos armes à feu je ne les craignois point. D'ailleurs Bernfry me demandoit à m'accompagner dans ma seconde course, comme il m'avoit accompagné dans ma première; et le même motif par lequel je m'étois déterminé la première fois à y consentir, venoit de me déterminer encore pour celle-ci.

J'avois dans mon camp un certain nombre de Caminouquois qui, d'amitié, m'y avoient suivi avec leurs femmes. Quand ces braves gens surent que j'allois partir pour une nouvelle excursion, tous, ainsi que les femmes, s'offrirent à m'accompagner, ne demandant pour tout traitement extraordinaire, qu'une ration de tabac par lune. J'acceptai leur offre avec une grande joie.

A dire le vrai, cette troupe de Hottentots que j'avois à mon service me paroissoit désormais une charge plutôt qu'un secours. Depuis leur rébellion j'étois changé à leur égard, et ne les voyois plus du même œil. Dans ma petite excursion, je venois d'éprouver combien il est facile de se faire des

amis chez les Sauvages, et j'avois senti surtout quel avantage prodigieux auroit un voyageur qui, pour connoître et parcourir un pays, ne prendroit successivement d'autres compagnons et d'autres guides que ses propres habitans.

Mes Caminouquois avoient neuf bœufs : je les leur louai. J'en fis acheter sept autres, et je ne songeai plus qu'à faire emballer dans des sacs de peau de mouton les pacotilles et provisions que j'allois emporter.

Pour mettre de l'ordre dans mes effets et pour pouvoir les retrouver en route sans peine et sans confusion, quand j'en aurois besoin, j'étiquetai avec des couleurs différentes chacun des différens paquets qui devoient composer une charge de bœuf. Chaque bœuf avoit la sienne, laquelle ne devoit jamais être changée en voyage. Il avoit ses hommes destinés à son service, et moi je m'étois fait un petit bordereau sur lequel se trouvoient le nom de chaque bœuf, ceux de ses conducteurs, et le contenu de sa charge ; de sorte que si je voulois tel ou tel objet, je n'avois qu'à jeter les yeux sur mon mémorial, et appeler tel ou tel homme ou demander tel bœuf.

Cependant, parmi les seize je n'en destinai que sept à mon service personnel. Ceux-ci portoient, outre mes deux tentes, tout ce qui m'appartenoit, comme munitions de chasse, objets de commerce, batterie de cuisine, toilettes, tabac et de l'eau-de-vie pour les besoins particuliers.

Sept autres devoient être chargés de nattes, peaux, armes, ustensiles de la troupe et des cercles destinés à la construction de ses huttes. Enfin, les deux derniers étoient réservés pour cas d'accident, les malades ou blessés, et pour le soulagement des femmes qui pourroient en route se trouver fatiguées de la marche.

Je dois dire, à l'honneur de celles-ci, que pendant tout le voyage pas une seule d'entre elles n'usa de la monture; que toujours chantant, sautant, folâtrant, elles mirent dans la caravane une gaîté continuelle, et qu'aux jours de souffrance et de détresse elles donnèrent aux hommes des leçons de courage.

Il est vrai que voyageant avec des ressources et des commodités qu'elles n'avoient jamais connues, la marche étoit pour elles une partie de plaisir et une sorte de fête.

Leur curiosité, d'ailleurs, s'applaudissoit d'avoir à parcourir un pays nouveau, où d'ailleurs elles ne manqueroient de rien.

Elles étoient onze, femmes ou filles, sans compter Rachel, femme de Klaas, que j'emmenois pour soigner un petit troupeau de trois vaches, six chèvres et seize moutons, qui devoient me suivre en cas de disette. J'avois en outre Kees, quatre chiens et trois chevaux, car Bernfry joignit son cheval aux deux miens; enfin, soixante personnes et quarante-sept animaux; telle étoit ma caravane, qui partit en bon état et ne revint point de même. C'est ainsi qu'on marche à une bataille.

Dans l'après-dîner du jour indiqué pour le départ, je commençai par faire défiler les bœufs avec leurs conducteurs. Tous traversèrent la rivière à la nage, et pendant ce temps les ballots et les paquets passoient sur le radeau. Quand tout fut arrivé sur la rive, on mit les effets à terre, et les conducteurs reconnoissant à la couleur des étiquettes ceux qui alloient leur être confiés, les rangeoient à part et en formoient un tas en attendant le moment de charger.

Pour moi, je résolus de ne partir que le

lendemain matin et de passer encore la nuit dans mon camp, afin de tout régler et de donner mes dernières instructions à Swanepoel. Avec la moitié de mes gens, je lui laissois, pour sa garde et sa défense, la moitié de mes armes. Je laissois également au camp Klaas Baster qui, pendant mon absence, pouvoit me servir en allant dans les hordes namaquoises m'acheter des bœufs d'attelage, tandis que, de mon côté, je travaillerois à m'en procurer d'autres dans les contrées que je devois traverser.

En supposant que j'en trouvasse, qu'allois-je faire? qu'allois-je devenir? sans plan et même sans possibilité de m'en faire un, puisque les pays que je devois parcourir m'étoient totalement inconnus; j'étois combattu par mille idées confuses et contradictoires, qui me troublèrent pendant toute la nuit.

Mon premier projet, il est vrai, avoit été de traverser l'Afrique d'une extrémité à l'autre. Tous mes préparatifs à l'époque de mon départ du Cap, toutes mes démarches et mes précautions depuis ce jour n'avoient tendu qu'à ce but unique, et je me le proposois encore exclusivement malgré les obsta-

cles toujours renaissans que m'opposoient les saisons.

Jusques-là mon courage s'étoit roidi contre les contrariétés, et je me sentois celui de les braver encore. Mais je me croyois arrêté par une difficulté insurmontable, celle de me faire suivre désormais par mes chariots, et de les conduire avec moi; et ce qui m'étoit bien plus douloureux encore, c'est qu'en laissant mes voitures sur les bords de l'Orange, j'abandonnois en même temps ces oiseaux, ces quadrupèdes, ces insectes que je m'étois procurés depuis mon départ du Cap, cette girafe dont la conquête m'avoit causé tant de joie; enfin cette collection précieuse et chérie, achetée par tant de fatigues, de sueurs et de dangers. Ainsi falloit il en revenir toujours à cette réflexion, que la traversée de l'Afrique, si elle est possible, ne comporte tout au plus avec elle que des observations rapides, et que vouloir ensemble marcher toujours et toujours recueillir, est un projet fou auquel ne pourroient suffire des armées de bœufs attelés à des chariots. Mais je n'en assemblois pas moins toutes ces idées dans ma tête.

Dans ces inextricables perplexités, mon

parti le plus sage étoit d'achever l'excursion préparatoire que j'allois commencer, et de remettre à prendre à ce sujet une dernière résolution, selon les circonstances qui m'attendoient. Jusqu'au moment de cette détermination fixe, je me proposai de travailler dans la route à augmenter mes collections d'histoire naturelle; de me faire, sur mon passage, autant d'amis qu'il me seroit possible; enfin de percer, si je le pouvois, vers l'est, jusqu'à cette partie du centre de l'Afrique qui n'a guère que trois cent quarante lieues de large, pour y découvrir quelque passage plus favorable que ceux où je me trouvois engagé, et m'assurer au moins, dans le cas où quelque malheur inattendu m'empêcheroit d'avancer plus avant, la ressource de recommencer mon voyage sous de meilleurs auspices et avec des espérances plus fondées. Voilà ce qu'il y avoit en dernier résultat de plus raisonnable. La suite montrera si, même en cela, mes desirs étoient fondés sur des possibilités.

D'après ce plan provisoire, je dis à Swanepoel de m'attendre sur l'Orange pendant quatre ou cinq mois. Mais ce terme une fois écoulé, je lui permis, s'il trouvoit des at-

telages, de retourner au Namero m'attendre chez Van der Westhuysen pendant quelque temps encore, après quoi il devoit retourner au Cap. Je lui livrai mes notes, avec des instructions pour les faire passer à ma famille dans le cas où il n'entendroit plus parler de moi. Enfin, après l'avoir chargé de deux lettres, l'une pour Gordon, l'autre pour Serrurier, après avoir consenti qu'il rappelât Adam, je montai sur le radeau et rejoignit ma caravane.

Nous étions aux jours les plus longs et les plus chauds de l'année, et chacun d'eux étoit marqué par un orage. Mais nous n'avions que les incommodités de ce météore, sans en éprouver les avantages. Les nuages alloient se porter au loin, vers les hautes montagnes. Rarement ils laissoient échapper quelques pluies autour de nous, et partout la sécheresse étoit généralement la même.

Cependant ce léger arrosement avoit suffi, en quelques endroits, pour faire germer et pointiller déjà l'herbe des Boschjesman. Ce gramen n'est point vivace. Annuellement il se dessèche sur ses racines, et se reproduit par ses semences. Mais il tient si peu à la

terre, que les bœufs qui le broutent arrachent la plante toute entière, et que le vent même suffit seul pour la déraciner et l'enlever.

Afin que mes animaux pussent profiter dans leur route de ce peu d'herbe nouvelle, je les faisois marcher de front autant que le local le permettoit. Par ce moyen ils pouvoient tous brouter également à la fois, ce qu'ils n'eussent pu faire s'ils avoient marché à la suite les uns des autres. Souvent, d'une extrémité de la ligne à l'autre, il y avoit une demi-lieue de distance, et nous ne nous resserrions que quand le rapprochement des montagnes nous y forçoit.

Dans des pays où l'herbe est aussi clairsemée, cette méthode a de grands avantages. D'ailleurs, en nous faisant embrasser un terrein plus vaste, elle nous mettoit à portée de rencontrer des sources, qu'autrement nous eussions long-temps cherchées en vain. C'est ainsi que dès le même jour, vers midi, après cinq heures de marche, nous en découvrîmes une thermale. J'y fis halte pour laisser reposer nos bœufs; et pendant ce temps, prenant hauteur, je trouvai vingt-sept degrés cinq minutes de lati-

tude. Après quoi tirant à l'ouest, afin de gagner la rivière des Lions, nous y arrivâmes en trois heures et demie de marche.

Avant de quitter mon camp sur l'Orange, j'avois remarqué que les crues de la rivière devenoient plus fortes et plus fréquentes qu'auparavant, que quelquefois elles s'élevoient jusqu'à six pieds, et restoient dans cet état pendant plusieurs jours. Cet accroissement annonçoit la saison pluvieuse dans les montagnes du nord est, où cette rivière, ainsi que presque toutes celles de l'ouest, prend sa source.

La même cause devant produire le même effet sur la rivière des Lions, j'avois à craindre, si j'attendois plus long-temps, de me trouver embarrassé pour la passer. Déjà même elle avoit plus d'eau qu'à ma dernière traversée. Ainsi, voulant la mettre derrière moi, j'allai camper sur sa rive droite; après quoi nous la côtoyâmes pendant trois jours sans nous arrêter que pour le campement du soir, et dans le jour, que pour donner la chasse à quelques girafes que nous appercevions de temps en temps, mais qui finissoient toujours par nous gagner de vîtesse et par disparoître.

Le quatrième jour nous arrivâmes dans un lieu ombragé par de beaux arbres, et d'une fraîcheur si agréable à l'œil et si séduisante au milieu des chaleurs intolérables qui nous dévoroient, que je résolus d'y passer non-seulement la nuit, mais encore la journée suivante. Autour de moi étoient des herbages verts et des eaux claires; et plus loin, dans le lointain, j'appercevois des girafes, des gazelles, des gnoux et surtout des espèces d'oiseaux que je ne connoissois pas encore.

En un instant mes tentes furent dressées et le bois ramassé, graces aux femmes, qui, après avoir supporté les fatigues et la chaleur de ces quatre jours avec plus de courage que les hommes, se mirent sans délai à l'ouvrage. Elles s'étoient emparées exclusivement de celui-ci, et ne vouloient point qu'ils s'en occupassent.

Il en étoit de même de ce qui regardoit mon ménage. Chacune d'elles disputoit à qui se montreroit plus utile. Elles sembloient craindre que je ne me repentisse de les avoir emmenées avec moi; et pour prévenir jusqu'au germe du regret, elles cherchoient, par mille prévenances, à se ren-

dre nécessaires. C'étoit pour elles une jouissance d'avoir à exécuter quelque ordre nouveau de ma part, ou quelque détail qui me regardât, et c'étoit aussi un intéressant tableau que ces groupes d'êtres mouvans ou pressés autour de moi, et devenus si dociles depuis la dernière émeute du sérail.

Pendant qu'elles apprêtoient mon souper, j'allai me promener sur les bords de la rivière ; et là, presque dans son lit, j'apperçus un phénomène qui est assez rare en géologie, pour qu'un naturaliste, quand il le rencontre, l'observe avec attention. C'étoit une source si prodigieusement salée, qu'il étoit impossible d'en boire une goutte.

J'ai vu les puits salins de la Lorraine allemande et du comté de Nassau, et jamais, quoique j'aie goûté leurs eaux, je n'ai éprouvé une salure pareille. Celle ci, dans son cours souterrain, passe sans doute sur quelque lit de sel gemme qu'elle ronge ; et à raison de l'extrême chaleur du climat, elle en dissout probablement beaucoup ; au moins à en juger par la saveur, elle contient beaucoup de sel. Cependant je n'oserois assurer que ce sel fût celui qui dans nos cuisines, est connu sous ce nom ; et d'après son

extrême causticité, je serois même fort porté à en douter. Mais n'ayant à ma disposition aucun moyen chimique de l'analyser, je ne pouvois juger de sa nature que par la dégustation, moyen peu sûr, et quelquefois d'autant plus trompeur, que toujours comparant une sensation nouvelle avec des sensations anciennes et déjà connues, il est facile, en les confondant, de les croire toujours les mêmes.

Outre ses sources salées, l'Afrique a encore beaucoup de lacs plus ou moins grands, qui le sont aussi, ou qui sont saumâtres. Ceux-ci n'étant alimentés que par des eaux pluviales, il est probable qu'ils ne doivent leur salure qu'aux terres salsugineuses que lavent ces eaux.

Kolbe, aussi décisif qu'ignorant, n'a garde d'admettre cette cause simple et naturelle. Raisonnant à sa manière, il annonce, sur le fait dont je parle, un système absolument neuf, et dont personne avant lui, dit-il, n'a eu connoissance.

Pour établir son hypothèse, qui vraiment est neuve et qui le sera long-temps, il emploie la succession de la saison sèche et de la saison humide, du vent de nord,

du vent de sud, de la glace et du tonnerre. Avec ces moyens il n'a plus besoin de rien; c'est une baguette, qu'une page de son livre. Selon lui, les combats des saisons forment dans l'air une grande quantité de parties nitreuses et salsugineuses, l'atmosphère en est chargée; et comme le vent de sud-est souffle alors violemment et qu'il agite l'eau des bassins, il les y précipite et les y dépose. En Europe, c'est un bien grand homme que ce Kolbe.

On est tenté de rire, quand on voit un auteur proposer sérieusement de pareilles explications; et cependant celui-ci emploie à la sienne plusieurs paragraphes. Il traite même avec une sorte de mépris l'opinion de ceux qui croient que cette salure est due à des sources d'eau salée, soit qu'elles sourdent dans le bassin même, soit qu'elles y arrivent de dehors.

« Si cela étoit, ajoute notre physicien, la » quantité de sel que formeroient ces sour- » ces constantes, ne varieroit pas autant » qu'elle varie. D'ailleurs l'eau seroit tou- » jours et en tout temps saumache, au lieu » qu'elle est constamment douce et très- » bonne jusqu'au commencement de l'été;

» en sorte que les troupeaux d'alentour n'en » boivent point d'autre jusqu'alors, et même » quelque temps après. Enfin si ces sources » salées existoient, sans doute les Colons en » auroient du moins découvert quelqu'une; » ce qui n'est point encore arrivé ».

Je ne perdrai point mon temps à combattre une opinion qui ne mérite point d'être combattue. Seulement je me permettrai de donner une explication de ce fait des eaux, alternativement douces et salées.

On ne connoît au Cap que deux saisons : celle des sécheresses qui forme l'été, et celle des pluies qu'on nomme hiver. Si pendant cette dernière, les eaux dont il s'agit deviennent potables, c'est qu'elles sont adoucies par la quantité de celles que les pluies y envoient continuellement. Dans l'été au contraire, elles s'évaporent en grande partie par l'extrême chaleur, et le peu qui reste étant concentré, reprend toute sa salure.

J'ignore si au temps de Kolbe, les Colons ne connoissoient point de sources salées. Cependant ils devoient présumer que dans un pays où il y en avoit tant de saumâtres, il falloit nécessairement qu'il s'en trouvât aussi beaucoup d'autres du genre des premières.

Moi qui ne le cherchois point, j'en ai pourtant trouvé deux en quarante-huit heures : car la veille du jour où s'offrit à moi celle du lit de la rivière des Lions, j'avois campé auprès d'une autre, moins styptique à la vérité, mais pourtant de même nature.

J'ajouterai ici, en passant, que j'en ai rencontré plusieurs martiales, et d'autres qui, à la dégustation, m'ont paru ou cuivreuses ou vitrioliques; et si ce genre de recherches eût eu quelque attrait pour moi, j'eusse probablement trouvé toute autre chose encore, parce que j'étois aux lieux où l'on trouve véritablement; et Kolbe, comme je l'ai déjà dit, n'a jamais quitté ceux où tout est trouvé.

Tout le pays qui avoisine la rive droite de la rivière des Lions est une roche quartzeuse, qui, en quelques endroits, renferme du fer, du cuivre, et même des cristaux d'une très-belle eau; et qui dans d'autres, se rapprochant de la nature du granit, contient du mica jaune et du mica blanc.

Pendant les quatre jours de route, je m'étois amusé à ramasser ces productions diverses, que j'ajoutois avec soin à mes collections. Mes Hottentots qui ne me voyoient

guère occupé que d'objets du règne animal, étoient surpris du soin que je mettois à ceux-ci. Ils imaginoient que je me formois un trésor; et en conséquence, ils fouilloient la terre à mon exemple et amassoient, de leur côté, avec un empressement qui me faisoit beaucoup rire. C'étoit sur-tout pour les deux micas qu'ils montroient le plus d'ardeur. Mais abusés par la couleur, ils les croyoient de l'argent et de l'or; et déjà leur imagination se repaissoit de la fortune qu'ils alloient faire à leur retour au Cap.

Au point du jour, je partis avec Klaas, dans le dessein de me procurer quelques oiseaux nouveaux; et pendant ce temps mes chasseurs et quelques-uns des Caminouquois qui me suivoient, se répandirent de côté et d'autre, pour chasser à la grande bête et fournir à notre cuisine. J'eus le bonheur de rencontrer deux oiseaux, mâle et femelle, du genre de celui que j'avois vu dans les forêts de Bruintjes-hoogte, et qui fut nommé par mes gens *uytlacher* (le moqueur). Ceux-ci étoient encore une espèce nouvelle du même genre, et qui devenoit pour moi une vraie jouissance.

Je vis aussi des barbus et quelques au-

tres espèces d'oiseaux que j'avois rencontrées à la côte de l'est; mais ils y étoient bien moins nombreux.

Les plus multipliées étoient les républicains et les petits perroquets dont j'ai parlé en traitant de ceux-ci. Les premiers s'y trouvoient par troupes nombreuses.

Il paroît que quand ils s'établissent dans les plaines et qu'ils construisent leurs énormes nids sur des aloës, arbres qui dans les tempêtes sont sujets à être renversés par les vents, c'est au défaut d'un asyle meilleur. Aussi choisissent-ils de préférence les revers de montagnes, les gorges, détours et autres lieux de cette nature, bien abrités. Là ils se multiplient à l'infini, et l'on rencontre à chaque instant de ces nids. Mais par-tout où ils viennent s'établir, les petits perroquets les suivent pour s'emparer de leurs constructions. Ils les en chassent à force ouverte; et l'expulsion se fait même si lestement, que plusieurs fois j'ai vu en moins de deux heures l'habitation changer de propriétaires et se remplir de nouveaux hôtes.

Dans l'après-dînée, une partie de mes chasseurs revint avec deux gnoux et plu-

sieurs gazelles spring-bock, qu'ils avoient tués. Leur chasse avoit même été si heureuse, qu'ils s'étoient vus obligés d'envoyer chercher au camp deux bœufs pour rapporter leur gibier. Il étoit déjà nuit close quand leurs autres camarades et les Caminouquois qui les accompagnoient, revinrent. Ceux-ci avoient les mains vides; mais ils m'apportoient une nouvelle agréable.

En battant le pays, ils avoient rencontré quelques Grands Namaquois, dont la horde n'étoit qu'à quatre lieues de mon camp; et certains que, me procurer l'occasion de la voir, étoit m'obliger, ils s'y étoient rendus pour demander l'agrément du chef et le prévenir de ma visite. Celui-ci les avoit assurés du plaisir qu'il auroit à me voir, et il m'y invitoit en m'envoyant six de ses gens. Je reçus et traitai amicalement ces députés, et je répondis à leurs instances que le lendemain, à la pointe du jour, je les suivrois à leur horde.

Les émanations de notre gibier et l'odeur de notre cuisine, avoient éveillé au loin l'odorat des hyènes et des jackals. Pendant toute la nuit ces animaux rôdèrent autour de mon camp. Les hyènes sur-tout, plus har-

dies ou plus pressées par la faim, s'en approchoient si près qu'on suivoit leurs mouvemens à l'éclat de nos feux, et j'en tuai une au moment où elle se jetoit sur un de nos moutons. Cet animal étoit absolument de la même espèce que ceux que nous avions déjà tués à la rivière Gamatoos. Les Colons le nomment loup tacheté; il est de la taille de nos loups d'Europe; son pelage est d'un fauve foncé, parsemé de taches d'un brun noir. Je place ici la figure de cet animal, dont je parlerai plus au long dans mes descriptions des quadrupèdes d'Afrique. En vain cherchions-nous à éloigner les autres par notre mousqueterie, les hurlemens douloureux de celle que je venois d'abattre, sembloient les avoir animés davantage à la curée, et elles ne devinrent que plus âpres à l'attaque; elles ne quittoient un endroit que pour revenir dans un autre. Nos bêtes qui les appercevoient ainsi que nous, et qui entendoient leurs cris, s'agitoient violemment, et témoignoient une grande frayeur. Enfin pour notre sûreté et pour la défense du troupeau, nous fûmes obligés d'être sous les armes pendant toute la nuit.

Outre ces hyènes et les jackals, animaux

qu'il nous étoit aisé de distinguer à leur voix, j'avois remarqué encore le cri particulier d'un autre animal. Mes gens le désignoient sous le nom de *loup de terre*. Je ne le connois point, et n'ai jamais vu de lui qu'un morceau de sa peau que je trouvai, comme je l'ai dit ci-dessus, dans une horde, et qu'à l'inspection je jugeai avoir appartenu à un isatis. Quoi qu'il en soit de l'animal, il paroît qu'ayant les mêmes habitudes et le même instinct de chasse que les deux autres, il se joint et s'associe à eux pour la quête et pour l'attaque.

Dans notre fusillade de la nuit, et parmi tous les coups tirés au hasard, un jackal avoit été atteint et blessé d'une balle. Nous le trouvâmes le lendemain sur notre route en sortant du camp; et ce fut pour ma troupe un sujet de dispute : chacun prétendant l'avoir tué, et tous alléguant, en preuve de ce fait, des raisonnemens si plaisamment bizarres, qu'ils me faisoient rire aux éclats.

Leurs altercations durèrent pendant toute la route, et ne cessèrent qu'aux approches du kraal, quand je fis halte pour attendre et recevoir le chef.

Il vint au-devant de moi, accompagné de

quelques femmes et d'une grande partie des hommes de sa horde. Ils étoient tous grands, hauts de cinq pieds et demi à-peu-près, ayant une figure douce, mais froide et flegmatique. La physionomie des hommes annonçoit le même flegme : mouvemens, gestes, regards, tout chez eux étoit triste et glacial ; et je ne tardai point à m'appercevoir dans la conversation que cette froide lenteur étoit dans leurs affections et dans leurs pensées, ainsi que dans leur extérieur. Leur fait-on une proposition, agréable ou non, jamais ils n'y répondent sur-le-champ. On les voit garder pendant quelque temps le silence, réfléchir gravement, et parler avec poids et mesure.

Ce caractère tranquille et inaltérable est en général fort éloigné de celui des Sauvages. Il n'est nullement le caractère des Gonaquois et des Cafres ; mais il contrastoit singulièrement avec celui des femmes de la horde, dont l'air enjoué annonçoit une vivacité extrême, et qui sur-tout se montroient de grandes rieuses. J'ignore quelle cause locale a pu modifier aussi tristement l'ame des Grands Namaquois ; mais si leur sérieuse mélancolie est chez eux une qua-

lité physique, je demande comment ces femmes, qui sont leurs mères ou leurs filles, diffèrent d'eux aussi étrangement.

En route, j'avois apperçu d'immenses troupeaux de bœufs qu'on m'avoit dit appartenir à la horde; et cette découverte m'étoit d'autant plus agréable, qu'elle me donnoit l'espoir d'acheter sans peine tous ceux dont j'avois besoin. Arrivé au kraal, je demandai au chef s'il pourroit m'en vendre ou m'en faire vendre quelques-uns; et je promis de les payer sur-le-champ en verroteries et sur-tout en tabac. Il garda quelque temps le silence, se tourna vers ses gens, leur dit deux ou trois mots; puis, après une nouvelle pause, me répondit tranquillement qu'ils avoient peu de bœufs.

Cette réponse ambiguë et pas mal normande, ne s'accordoit guère avec la bonhomie du caractère sauvage. Quoiqu'elle n'annonçât point un refus formel, elle me déconcerta. Mais les Caminouquois, mes bons amis, qui connoissoient leurs voisins, m'avertirent tout bas de n'être point inquiet; et ils m'assurèrent que, si je voulois cacher les pacotilles que j'avois annoncées, et surtout ne point prodiguer mon tabac, j'ob-

tiendrois bientôt tout ce que je desirois.

L'avis étoit très-sensé, et je ne pouvois que gagner à le suivre. En conséquence, pour inspirer au chef le goût de mes échanges, je lui fis un cadeau de très-bon tabac de Hollande ; mais au lieu d'en donner, selon ma coutume, une certaine quantité, je réduisis mon présent à la charge de deux pipes, quoique la sienne fût démesurément grande. Il le fuma aussi-tôt, se récria sur sa bonté ; et pour faire participer les principaux de sa horde à son bonheur, il leur fit passer successivement la pipe.

Ceux qui ne furent point admis à cette félicité, paroissoient très-chagrins. Ils aspiroient de toutes leurs narines la fumée que laissoient échapper leurs camarades, et venoient d'un air suppliant me présenter leurs pipes vides. Moi, décidé d'après mon système à ne point céder, je demandois des bœufs ; mais ils m'offroient des moutons ; enfin, pour ne pas montrer trop d'empressement à l'échange, et les dépayser, j'affectai de n'en plus parler, et résolus de prendre patience et de les voir venir.

Cependant, comme dans le nombre des femmes j'en voyois qui avoient l'air de gron-

der leurs maris, et de trouver mauvais qu'ils ne s'arrangeassent pas avec moi, je crus que, si je rangeois celles-ci de mon côté, je viendrois plus promptement à bout de mon marché. Ainsi donc, j'annonçai que si l'on vouloit m'apporter du lait dans mon camp, je payerois chaque terrine avec un rang de verroteries long d'un pied.

Assurément c'étoit-là un prétexte. Je n'avois nul besoin de lait, et mes trois vaches m'en fournissoient plus qu'il ne m'en falloit pour ma consommation. Néanmoins la journée se passa sans que je fisse affaire. Je crus même pendant quelque temps que ma proposition n'auroit aucun succès; mais sur le soir, toutes les femmes arrivèrent avec des terrines, et mon camp fut rempli de lait. Je payai très-exactement. Elles auroient bien voulu, qu'au lieu de verroteries, je leur eusse donné de mon bon tabac. Mais je tins ferme, et mes refus constans opérèrent même si bien, que l'une d'elles, qui avoit apparemment plus d'empire sur son mari que les autres, m'assura que le lendemain dans la journée elle m'amèneroit deux beaux bœufs.

Il y eut bal selon l'usage, et l'on dansa

toute la nuit. Les filles namaquoises sont très-bien faites, d'une jolie figure, et surtout fort galantes. Mes gens profitèrent de la danse, pour obtenir d'elles des tête-à-tête. N'ayant point comme moi des bœufs à acheter, ils employèrent à négocier ce marché, leur ration de tabac; et faute de mieux, on acceptoit l'offre.

Comme chef de la caravane, comme blanc, enfin, comme possesseur d'un tabac bien supérieur, j'essuyai aussi beaucoup d'agaceries. Je suis persuadé que pour la charge de quelques pipes, j'aurois pu contracter alliance avec toutes les familles. On me pressa même assez vivement, pour me voir obligé d'employer quelque résistance. Mais j'avouerai en même temps que mes refus n'offensèrent point, et que les personnes qui en avoient été pour leurs avances, ayant bientôt trouvé à faire d'autres arrangemens, ne m'en témoignèrent pas moins d'amitié. Moi de mon côté, quoique je me fusse imposé par prudence certaines bornes que je ne voulois point franchir, cependant je me permettois parfois de la gaîté en paroles. Bernfry m'avoit appris à dire en namaquois, *neuycé neuyp maté ;* et chaque fois que je

répétois cette phrase aux jeunes filles, elles rioient aux éclats.

Au reste, j'ajouterai ici que les filles seules m'ont paru si libres, mais que les femmes étoient au contraire réservées et modestes; et c'est-là une différence caractéristique qui distingue les Grands Namaquois d'avec la nation hottentote en général; comme ils sont distingués encore par l'air bas et rampant qu'ils emploient quand ils ont quelque chose à vous demander.

Le lendemain, dès le matin, la femme qui m'avoit annoncé deux bœufs, m'en amena trois. Pour engager les autres à suivre son exemple, je la payai magnifiquement, et lui donnai trois bracelets en fil de laiton, trois ceintures de verroteries, une portion de tabac, un couteau, enfin un briquet avec une boîte en cuivre remplie d'amadou.

Mes gens se récrièrent beaucoup sur ma prodigalité. A les entendre, je faisois un vrai marché de dupe; mais j'avois mes raisons pour agir ainsi; et la femme elle-même les devina si bien, qu'elle me demanda, avant de s'en aller, d'ajouter au marché un gobelet d'eau-de-vie. Je le lui fis donner. Tout ici-bas est relatif. Elle se retira, en croyant

m'avoir dupé ; et moi je m'applaudissois d'avoir eu d'elle trois bœufs magnifiques, dont chacun me coûtoit environ quarante-cinq sous de France.

A peine eut-on connu dans la horde les trésors qu'elle venoit d'acquérir, qu'on s'empressa de venir négocier avec moi. Avant le soir, j'eus onze bœufs et un superbe taureau noir. Ce n'étoit point pour moi que j'acquérois ce taureau, mais pour mon digne ami Slaber. Plusieurs fois il m'avoit prié, si j'allois chez les Namaquois, de lui faire emplette d'un de ces animaux, renommés chez les Colons pour leur force et leur beauté. Il est vrai que celui-ci me coûta le prix de quatre bœufs; mais, eût-on exigé davantage, je l'eusse donné avec plaisir pour mon respectable et tendre ami.

J'avois à craindre que les bêtes qui étoient le fruit de mes achats, ne retournassent au troupeau, et qu'en s'y confondant avec les autres, elles ne fussent perdues pour moi. Afin de parer à cet inconvénient et de les reconnoître, je les fis marquer à la cuisse avec un fer chaud. D'un autre côté, il devenoit embarrassant pour moi de m'en faire suivre dans ma route ; et avant de regagner

mon camp de l'Orange, j'eusse bien voulu les envoyer directement à Swanepoel.

A la vérité le chef de la horde m'offrit de les y faire conduire par quelques-uns de ses gens, de la fidélité desquels il répondoit; mais cette proposition pouvoit être un piége et un moyen sûr de reprendre ce que j'avois acquis. Néanmoins mes Caminouquois m'ayant assuré que je n'avois rien à craindre, et qu'un marché conclu étoit dans toutes les hordes une chose sacrée, j'acceptai l'offre; et après avoir fait indiquer aux conducteurs le chemin qu'ils devoient tenir, après les avoir payés d'avance, je les fis partir; et moi-même, de mon côté, je repris ma route, marchant nord-quart-nord-est.

Avant de me quitter le chef me fit apporter un mouton gras, qu'avec son ton froid il me pria d'accepter, en m'assurant que c'étoit un pur don. Je le reçus, quoique ce fût pour moi un cadeau fort inutile, et quoique je fusse convaincu que sa libéralité n'étoit pas aussi désintéressée qu'il le prétendoit; aussi ne refusa-t-il rien de ce que je lui donnai en retour.

A quelque distance de la horde, je trou-

vai un dépôt d'eau salée, dans lequel la chaleur avoit cristallisé plusieurs blocs de sel. Je les recueillis avec soin : c'étoit une provision que la nature ajoutoit à la mienne.

Là, je me vis placé entre deux directions différentes et embarrassé du choix. Droit à l'ouest, c'étoit une plaine aride, couverte de mimosas et d'ébéniers, et qui, à une distance de cinq ou six lieues, se terminoit par une chaîne de montagnes. Vers l'est se présentoit une plaine, plus découverte, il est vrai ; mais au loin j'appercevois de grands arbres qui paroissoient border une rivière. Les naturels m'assuroient que c'étoit celle des Lions que je retrouverois encore.

La nécessité d'une aiguade pour mes gens et pour mes animaux me fit tourner de ce côté ; mais je fus trompé dans mon attente. La rivière n'avoit pas d'eau, et il fallut passer une nuit à sec. Pour comble de chagrin, le lieu étoit rempli de peintades, oiseaux de mauvais augure, dont la présence annonce toujours un pays misérable. Leurs cris nous empêchèrent de fermer l'œil. Je donnai au campement le nom de *Camp des peintades ;* et dès le point du jour je me hâtai de le

quitter, dans l'espoir d'en trouver un meilleur.

La fortune, ce jour-là, nous servit bien; et en effet, nous étant orientés nord-est, nous trouvâmes, après trois heures de marche, une source d'eau excellente, à qui je donnai le nom de *Fontaine des tortues*, parce que près de son lit je trouvai une tortue, telle que jusqu'alors je n'en avois point encore vu de pareille. Elle pesoit plus de douze livres, et contenoit une quantité considérable d'œufs de toutes grandeurs, dans le nombre desquels il y avoit une vingtaine de jaunes, gros comme ceux des œufs de poule. Je la fis rôtir sur le brasier; et sa chair blanche, aussi tendre que celle du poulet, me donna un souper excellent.

Les peintades continuèrent de nous assourdir par leur bruyant caquetage; mais nous avions en même temps plusieurs espèces de jolis oiseaux; celui que Buffon a décrit sous le nom de grenadin de la côte d'Afrique, et spécialement ces charmans guépiers dont j'ai parlé ailleurs.

De leur côté mes chasseurs m'apportèrent un animal fort curieux, et que je n'a-

vois pu encore me procurer; c'étoit la grande gerboise du Cap. Elle est forte comme nos plus grands lièvres; elle a le poil roux et foncé, la queue fort longue et terminée, comme celle de l'hermine, par un bouquet de poils noirs. On le nomme dans les colonies *spring-haas* (lièvre-sauteur), parce que ses jambes de derrière étant disproportionnément beaucoup plus longues que celles de devant, elles lui permettent de faire des élans et des sauts prodigieux. Sa chair est un excellent manger. Ce singulier quadrupède, quoiqu'abondant dans certains cantons de l'Afrique, est cependant très-difficile à trouver, parce qu'il se retire pendant le jour dans des terriers profonds qu'il se creuse lui-même, et n'en sort qu'au soleil couchant pour aller brouter l'herbe qui est sa principale nourriture.

Bernfry, de son côté, eut le bonheur de tuer une girafe mâle; elle avoit quinze pieds un pouce de hauteur, et j'eusse bien desiré avoir sa dépouille comme celle de la première; mais, loin de mon camp, où je ne comptois pas revenir, au moins de sitôt, et manquant absolument de toutes les commodités nécessaires, qu'en pouvois-je faire?

Ce fut alors que je sentis combien je devois m'applaudir d'avoir la mienne en sûreté dans mon camp de l'Orange : celle-ci étant apprêtée et salée, servit de nourriture à ma caravane pendant quelques jours.

Le lendemain je me dirigeai au nord-quart-nord-ouest, pour gagner un torrent nommé le Draay (Rivière-Tortueuse). Son lit, au lieu où nous le joignîmes, étoit peu profond, et nous ne l'apperçûmes qu'au moment d'y descendre. En cet instant un troupeau de buffles y étoit couché. Nous nous trouvâmes en présence; mais, à notre vue, se levant tous ensemble, ils s'enfuirent avec une précipitation, un bruit et un effroi que je ne puis peindre; tandis que nous, aussi étourdis qu'eux de la rencontre, et nullement préparés à l'aventure, nous les laissâmes fuir, sans songer seulement à leur tirer une balle.

Quoique le Draay fût à sec, il avoit pourtant quelques lagunes dans certains bas-fonds, et il étoit garni de beaux arbres. J'y cherchai un campement, tant pour nous reposer que pour nous garantir d'un violent vent de nord, qui, en nous aveuglant par une pluie de sable, nous étouffoit par

une chaleur brûlante. A midi le thermomètre de Farenheit marquoit cent dix degrés; et le soir, au coucher du soleil, il étoit encore à quatre-vingt-dix.

Malgré le vent et la chaleur j'allai chercher fortune dans les arbres du rivage, et j'y trouvai effectivement un magnifique et superbe aigle, d'espèce nouvelle, dont j'eus le bonheur de tuer le mâle et la femelle, de mes deux coups de fusil.

Déjà, sur les bords de l'Orange, j'en avois vu de pareils; mais ils ne s'étoient point laissé approcher.

J'ai nommé cet aigle *griffard*, parce qu'il a les serres plus fortes et plus acérées que tous les autres aigles connus. Aussi fort que l'aigle royal, il a, pour caractère distinctif, une espèce de huppe pendante sur l'occiput; le tarse est couvert d'un fin duvet dans toute sa longueur, et ses jambes sont dépourvues de ces longues plumes que, chez tous les oiseaux de proie, on nomme culotte; toute la partie antérieure de son corps est d'un beau blanc, et le manteau d'un brun clair. J'étois à près de trois lieues de mon camp quand je tuai ces deux charmans oiseaux, et j'y arrivai excédé de fatigue de

les avoir portés ; car ils ne pesoient ensemble guère moins de trente livres.

Dans l'après-dînée, pendant que j'étois occupé à écorcher et préparer mes deux aigles, on vint m'apprendre que nos chevaux étoient perdus. Un vieux Caminouquois, âgé de soixante ans, s'étoit chargé de les garder ; mais le vieillard, accablé par l'extrême chaleur, et plus encore peut-être par les fatigues d'un voyage au-dessus de ses forces, s'étoit endormi ; et à son réveil ne les ayant plus retrouvés, il avoit craint d'être puni et étoit allé se cacher.

Le seul parti à prendre dans cette circonstance étoit d'aller à la recherche ; et c'est ce que je fis avec tout mon monde. Bernfry avoit son cheval égaré comme les deux miens. Au lieu de suivre mon exemple, cet homme violent qui, jusqu'alors s'étoit montré assez bien, parce que son naturel colérique n'avoit pas eu occasion d'éclater, s'emporta tout-à-coup en imprécations contre le gardien imprudent ; et avec des sermens horribles, il jura de l'assommer s'il le rencontroit.

Effectivement, à force de le chercher il le trouva ; et sans pitié pour son âge, sans

compassion pour les regrets qu'il témoignoit d'une faute bien pardonnable, il le renversa sous ses pieds, et se mit à le frapper avec fureur. Cet emportement coupable étoit d'autant plus répréhensible, qu'en ce moment on venoit de retrouver les chevaux et qu'on les ramenoit.

Par bonheur pour le malheureux je n'étois pas loin de lui; à ses cris j'accourus, et le trouvai baigné dans son sang. Ce spectacle, je l'avoue, me mit hors de moi-même. Saisi de colère, autant que d'indignation, j'arrachai le bourreau de dessus sa victime, et le poussant de toutes mes forces loin du vieillard, je le menaçai de ma vengeance s'il osoit seulement approcher de lui. « Apprenez, ajoutai-je, que tous ceux qui composent mon camp, étant à ma solde et à mon service, vous n'avez aucun droit sur eux; et que c'est m'insulter moi-même que de les frapper ».

Ce discours acheva d'irriter sa fureur. Il écumoit de rage; et me demandant avec arrogance si j'étois venu dans le pays pour soutenir les Sauvages contre les Blancs, il menaça de me quitter; je le pris au mot, et l'en priai même d'un ton à lui faire com-

prendre que je l'exigeois; et comme il y avoit dans mon camp quelques hommes et qnelques femmes de sa horde qui l'avoient suivi, je donnai ordre à ces gens-là de s'éloigner à l'instant même. Ils allèrent le rejoindre pendant que j'emmenai le vieillard dans ma tente pour y panser ses plaies et lui donner des soins. Je vis le brutal se retirer avec son monde à quatre ou cinq cents pas de nous, et s'y établir pour y passer la nuit.

Le voisinage d'un pareil homme étoit une chose alarmante; et je ne vis pas sans inquiétude son affectation à rester si près de moi. Tout moyen est bon à un scélérat, pourvu qu'il se venge. Celui-ci emportoit une corne de buffle remplie de poudre que je lui avois donnée pour la chasse, et j'avois à craindre qu'il ne s'en servît pour nous nuire. Mes gens, quoiqu'enchantés d'être débarrassés de lui, quoiqu'applaudissant à ma sévérité, qu'ils regardoient comme un acte de bonté en leur faveur, craignoient ainsi que moi quelque trahison nocturne de sa part. D'une voix unanime ils prirent tous le parti de veiller et de rester sous les armes jusqu'au jour, et je veillai comme eux.

On se doute bien que la nuit se passa toute entière à parler de Bernfry. Les uns racontoient les actions de sa vie dont ils avoient été témoins, les autres celles qu'ils avoient entendu conter; et tous ne citoient que des horreurs abominables. Ces récits me donnoient beaucoup à penser. Je me reprochois l'indulgence avec laquelle j'avois excusé précédemment et atténué ses torts; et je m'applaudissois de ne l'avoir plus dans ma société. Outre qu'il me devenoit inutile, puisque j'allois me trouver dans des contrées où jamais nul Blanc n'avoit pénétré, et où lui-même n'étoit pas plus connu que moi, son humeur brutale et emportée, son brigandage et ses vices, pouvoient me devenir dangereux, en me suscitant des querelles et me faisant massacrer avec lui par les naturels du pays. C'étoit ce danger d'une compagnie étrangère qui m'avoit décidé à refuser plusieurs honnêtes gens du Cap, lorsqu'ils s'étoient offerts à m'accompagner dans mon voyage.

D'après ce motif, n'eût-ce donc pas été une imprudence à moi de m'associer un tel homme, dont je ne devois attendre que des chagrins; tandis que je renonçois volontai-

rement à des sociétés agréables, qui, après tout, n'avoient à me faire craindre que l'incertitude d'un péril.

Il est vrai, que je ne l'avois pris avec moi que pour l'éloigner de mon camp, parce que je le croyois moins redoutable lorsqu'il seroit sous mes yeux. Mais on n'échappe point à sa destinée. Ce méchant homme paroissoit m'avoir été envoyé par le sort pour déconcerter mes projets. On verra jusqu'où sa vengeance a pu se porter envers moi, qui pouvois et ne voulus pas y mettre fin d'un seul coup.

Il étoit à croire que le traitement barbare qu'avoit essuyé le vieux Caminouquois, devoit avoir révolté ses camarades, et que dans la crainte d'en essuyer de semblables, ils se retireroient chez eux. En conséquence je m'attendois à les voir arriver, au lever du soleil, pour m'annoncer leur départ; mais je m'apperçus avec plaisir que, loin de montrer du ressentiment, ils vinrent me remercier d'avoir défendu et sauvé la vie à l'un de leurs frères, et m'assurèrent qu'ils étoient prêts à me suivre par-tout où je les conduirois.

Ces protestations d'attachement me firent

dans la circonstance un grand plaisir. Je repris ma route aussi-tôt ; et me dirigeant nord-est, pour n'avoir pas à suivre les sinuosités du Draay, nous arrivâmes quatre lieues plus loin, à un coude de cette rivière, où nous fîmes halte au milieu des éléphans et des buffles. Je dis au milieu ; car ces animaux y étoient si nombreux et si peu farouches, que de toutes parts nous en étions entourés.

L'après-dînée nous fîmes encore quatre lieues, dans la direction nord-ouest, afin de m'éloigner tout-à-fait de la rivière, et nous vînmes camper près d'un ruisseau qui, comme elle, étoit à sec, mais qui, comme elle, avoit encore quelques amas d'eau dans certains bas-fonds.

Ces réservoirs au milieu d'un désert aride avoient, je crois, attiré là tous les monstres de l'Afrique ; aussi ai-je eu, dans tous mes voyages, peu de nuits aussi orageuses que celle-ci. De tous côtés nous entendions les bêtes féroces, et sur-tout les lions, crier et rugir d'une manière épouvantable. Il y eut particulièrement plusieurs de ces derniers qui, pendant toute la nuit, vinrent rôder autour de mon camp et remplir d'effroi mes gens et mes animaux : ni nos feux, ni nos

mousqueteries ne purent les éloigner ; ils répondoient avec une sorte de fureur aux rugissemens de ceux des environs, et sembloient les appeler au carnage et à une attaque faite en force. Enfin cependant, le jour nous en délivra ; et comme j'avois remarqué que c'étoit principalement du nord-ouest que venoit le bruit des animaux, je voulus les éviter ; et, changeant de route, je tirai vers le nord-est.

Au débouquement d'une gorge, nous entrâmes dans un canton qui étoit couvert de plusieurs troupeaux ; mais à notre aspect les gardiens, rassemblant leurs bêtes, s'enfuirent avec elles à toutes jambes. En vain nous cherchions à les rassurer par des signes d'amitié ; enveloppés dans les nuages de poussière qu'élevoit leur fuite, ils ne pouvoient nous appercevoir ; et j'avois à craindre qu'ils n'allassent jeter l'allarme dans leur kraal, et y causer le même effroi.

Pour prévenir cet effet funeste, je fis monter Klaas à cheval, et l'envoyai après eux, suivi de ces Namaquois qui, depuis la dernière horde que j'avois visitée m'accompagnoient fidèlement, et qui étant leurs voisins et parlant la même langue, pouvoient plus

que personne les rassurer. Ceux-ci prétendoient que cette démarche n'étoit point nécessaire ; mais j'avois pour système que jamais je ne pourrois prendre trop de précautions, et ne voulois me présenter nulle part qu'en ami.

Klaas, après avoir, par le moyen des Namaquois, rassuré les fuyards, étoit allé avec eux jusqu'à leur kraal prévenir de mon arrivée la horde ; et bientôt je le vis paroître environné d'une cinquantaine de Sauvages, tous sans armes, en signe de confiance et d'amitié. Ils avoient parmi eux leur chef qui, à son visage me parut malade et qui me fit comprendre effectivement, qu'il languissoit depuis long-temps d'une dyssenterie.

Sa maladie ne l'empêcha point d'accepter, avec de grands signes de joie, un verre d'eau-de-vie que je lui présentai pour le ragaillardir. Mais après en avoir avalé les deux tiers, il donna le reste à une femme qui l'accompagnoit. C'étoit l'une des siennes, car il en avoit deux.

Celle-ci étoit grosse à pleine ceinture, et avoit voulu le suivre pour voir un homme extraordinaire. Depuis long-temps cette femme à qui on avoit parlé de moi, mais qui

n'avoit jamais pu croire tout ce qu'elle en avoit entendu raconter de merveilleux, venoit pour s'en assurer par ses yeux. Elle m'examina très-attentivement, me regarda dans tous les sens, et finit par me faire beaucoup d'amitiés. Je les lui rendis avec usure, et lui fis plusieurs cadeaux qui lui plurent infiniment.

Cette horde étoit une des plus nombreuses de la nation namaquoise. Je traversai le kraal avec toute ma troupe, et j'allai dresser mon camp à quelques milliers de pas plus loin, près d'une source dont l'eau étoit excellente, quoiqu'elle eût un coup-d'œil laiteux, qui ne lui laissoit qu'une demi-transparence. Résolu de m'arrêter quelques jours dans ce lieu pour étudier les mœurs de la nation, je notifiai mon projet à mes gens : c'étoit pour eux une nouvelle agréable. En un instant ils eurent dressé mes tentes, construit leurs huttes, et formé cette enceinte de piquets, qui selon notre coutume quand je voulois séjourner, servoient à attacher et à renfermer nos bœufs et nos chevaux.

Pendant que les femmes et les hommes travailloient chacun de leur côté, un joli guêpier, d'espèce nouvelle, vint effronté-

ment se poser sur une de nos palissades. C'étoit venir de lui-même s'offrir à ma collection ; aussi l'y fis-je entrer en l'abattant d'un coup de fusil. En ce moment j'avois près de moi plusieurs des Sauvages de la horde qui, attirés par la curiosité, s'amusoient à regarder les travaux du camp.

Ces gens, dont la plupart n'avoient pas la moindre idée d'une arme à feu, furent étrangement surpris, et l'on peut juger de l'étonnement que produisit sur eux l'explosion bruyante de la mienne, et cette mort subite de l'oiseau. Stupéfaits d'admiration, ils coururent aussi-tôt au kraal raconter le double prodige dont ils venoient d'être témoins. On y avoit entendu le coup ; mais quand on sut que c'étoit l'homme blanc qui avoit produit ce tonnerre et tué à la fois un oiseau, presque toute la horde accourut au lieu du miracle.

Le lendemain, quand ces bons Sauvages vinrent visiter mon camp, j'étois occupé à prendre hauteur. Ceux d'entre eux qui, la veille, m'avoient vu viser le guêpier avant de l'abattre, me voyant mirer de même le soleil avec mon quart de cercle qu'ils prenoient pour un second fusil, portoient at-

tentivement la vue et sur l'instrument et sur l'astre. Immobiles et en silence, ils attendoient impatiemment que le coup partît, et ils furent très-déconcertés quand ils virent mon opération finir sans bruit.

Le reste de la troupe qui, d'après leur récit, s'attendoit à un prodige, ne savoit trop que penser de tout ceci. Enfin cependant, voulant les satisfaire d'une manière ou d'autre, et en même temps m'amuser de leur simplicité, je fis apporter ma lunette (c'étoit pour eux un troisième fusil), je la plaçai sur le pied qui servoit de pivot à ma grosse carabine, et après l'avoir pointée sur le kraal, j'appliquai à l'oculaire l'œil du Namaquois que je jugeai le plus hardi de la bande.

Personne n'ignore l'histoire de ce jeune homme qui, né aveugle par l'effet d'une cataracte, vit tout-à-coup la lumière par l'opération de Cheselden. On sait que pendant quelque temps tous les objets qu'il appercevoit ne furent pour lui que des illusions : on sait qu'il les croyoit tout près de son œil; qu'il se trompoit sur leurs formes comme sur leur éloignement; et que ce ne fut que par l'expérience et le tact qu'il apprit enfin à juger des distances.

Ce qu'étoit l'aveugle de Cheselden, l'homme clairvoyant peut l'être s'il a une intelligence bornée, et si l'objet d'optique qu'il apperçoit est nouveau pour lui. Croire que le Namaquois qui étoit à ma lunette pouvoit deviner la magie de l'instrument, ce seroit l'élever à notre hauteur ; ce seroit lui prêter notre expérience, nos connoissances physiques, enfin une masse d'idées et de réflexions qui jamais ne peut approcher de son entendement obtus.

Oublions pour un moment les lumières de notre éducation, supposons-nous comme lui profondément ignorans, n'ayant pas la moindre idée d'une lunette, et alors nous comprendrons quelle dut être son admiration quand il apperçut si près de lui une hutte à l'entrée de laquelle jouoient deux petits enfans. Son étonnement fut tel qu'il tressaillit de joie, et que tous ses muscles se contractèrent à la fois. Sans déplacer son œil de l'oculaire, il alongeoit la main vers le bout du tube, comme pour toucher ce qu'il voyoit. Enfin, malgré tous ces tâtonnemens, ne les trouvant point, il quitta l'instrument, et fut bien surpris de ne plus les voir où il les croyoit : il demande à ses ca-

marades s'ils sont retournés à leur place. En vain ils lui répondent qu'on ne les a point vus, il ne veut pas les croire ; il montre du doigt la place où ils étoient : c'est-là, là, dit-il. Plus on s'obstine à le désabuser, plus on le dépite, et la scène finit presque par une dispute.

Parmi les créatures humaines que la nature a gratifiées d'une dose plus ou moins forte d'intelligence, la nation hottentote, considérée dans ses différentes peuplades, est une des plus mal partagées. C'est avec cette foible portion de lumières que raisonnoit le Namaquois. Et sans y rien comprendre, quelques efforts que j'eusse faits pour rendre sensible à sa raison mon expérience, il donnoit à ma lunette le pouvoir d'attirer à elle tous les objets.

Au reste, son explication, son enthousiasme, sa colère même, avoient excité la curiosité de ses camarades : tous vouloient venir à ma lunette, et je me prêtois à leur empressement, mais en changeant de temps en temps, sans qu'ils s'en doutassent, la direction du tube. Ce qu'ils voyoient les ravissoit de plaisir ; c'étoit un enchantement général. Mais les uns voyant s'approcher

des arbres, les autres une montagne, ceux-ci des oiseaux volans, ceux-là des troupeaux tout entiers, &c.; on imagine quelle confusion devoit résulter de leurs transports; comme ils se disputoient sur les objets qu'ils avoient apperçus si près d'eux, et combien toute cette discordance m'amusoit.

Cette comédie dura jusqu'au soir; mais ce fut pour moi un divertissement instructif, et il me montra ce que les charlatans les moins habiles ont pu établir d'ascendant sur des peuples aussi neufs que celui-ci, lorsqu'ils en font la découverte.

Tout ceci m'attira dans la matinée du lendemain d'autres visites encore de la part de ceux qui n'avoient pu venir la veille. De ce nombre étoit le chef, avec ses deux femmes. J'étois déjà pour l'une des deux une ancienne connoissance, aussi me fit-elle beaucoup de caresses. Elle étoit accompagnée de deux de ses enfans, garçon et fille, âgés de quatre ans, et jumeaux. Dans une couche précédente elle avoit eu deux jumeaux encore, qui vivoient ainsi que ceux-ci, et elle se flattoit d'en avoir deux autres à la troisième couche.

Je fis servir au chef et à ses épouses un

déjeuner hollandais à la manière du Cap, c'est-à-dire du bon tabac et de l'eau-de-vie; après quoi ils me demandèrent de voir ma lunette et d'admirer les merveilles qu'ils en avoient ouï raconter. Je la plaçai, comme la veille, sur son pivot; mais à peine avoient-ils vu un objet, qu'ils me prioient d'en amener un autre, ne doutant pas, comme je l'ai dit plus haut, qu'elle n'eût la vertu de les faire arriver à ma volonté.

Après leur départ, les gens de la horde se présentèrent à leur tour, et me firent les mêmes prières; mais ce jeu étoit bon pour quelques instans : à force d'être répété il eût fini par m'ennuyer, et ce fut pour éviter ce dénouement que j'y renonçai. Cependant, afin de satisfaire les curieux, je laissai pendant tout le jour la lunette en place, mais j'eus soin d'en confier la garde à l'un de mes Hottentots, avec la charge d'empêcher qu'on y touchât et qu'on la dérangeât en rien.

CHAPITRE X.

Arrivée chez les grands NAMAQUOIS. *Description de ces peuples.*

En entrant dans la contrée des Namaquois, mon intention étoit sur-tout de vérifier tout ce qu'on en dit au Cap. Que de contes n'avois-je pas entendu faire sur cette nation ! Que de choses merveilleuses sur ses mœurs, ses arts, ses trésors, &c. ! Déjà mon lecteur sait à quoi s'en tenir sur ses prétendues mines d'or et d'argent. Eh bien, il en est de ses arts et de ses loix comme de ses mines.

L'homme par qui se sont accréditées toutes ces fables, est Kolbe. Moi-même, sans aucune notion sur ces peuplades éloignées et inconnues, j'avois ajouté quelque foi aux rêveries de cet écrivain. En conséquence et à mesure que je pénétrois dans l'intérieur de l'Afrique et que je visitois les Hottentots, je cherchois par-tout les vestiges de cette florissante agriculture *qu'ils entendent incomparablement mieux que les Européens*

du Cap, qui s'adressent très-souvent à eux pour avoir leur avis là-dessus. Je desirois voir quelqu'un de ces mariages solennels qu'un prêtre forme et légitime en inondant de son urine les deux conjoints. Je voulois visiter les prisons publiques de ce peuple, assister aux audiences de ses tribunaux, et aux sentences de son conseil suprême. Peut-être avois-je détruit en Afrique assez de monstres pour aspirer à l'honneur d'être admis dans cet ordre de chevalerie dont l'historien nous décrit la marche et les cérémonies avec autant de pompe que d'exactitude.

Hélas ! toutes ces brillantes chimères se sont évanouies devant moi. Religion, police, loix, tactique des armées, ordre de bataille, traité de paix, expérience militaire, prisonniers, vainqueurs et vaincus, toutes ces hâbleries n'ont jamais existé que dans le cerveau de l'auteur et dans les cabarets, où, en se moquant de lui, on les lui a débitées.

Trente ou quarante ans après la publication de ce voyage, l'abbé de la Caille alla aussi séjourner au Cap, et par-là fut à portée de prononcer sur cet ouvrage, au moins

en quelques matières ; il en a parlé comme il devoit. Depuis la Caille, d'autres voyageurs ont aussi porté sur Kolbe leur jugement, et aujourd'hui nous savons à quoi nous en tenir sur le récit de ce voyageur.

A l'en croire, dans toutes les peuplades hottentotes, sans exception, les mères ont l'horrible préjugé de ne pas vouloir deux jumeaux, et l'abominable coutume d'en étouffer ou d'en égorger un des deux. Si ce sont deux filles ou deux garçons, c'est le plus foible qu'elles sacrifient ; si c'est garçon et fille, c'est la fille, dit-il, qui est la victime: et ces crimes, il ne rougit point d'attester qu'il en a été le témoin.

Et moi j'atteste que cette imputation est la plus noire calomnie contre la nature dont jamais écrivain sans pudeur ait souillé sa plume. Pour m'en convaincre, il me suffisoit d'avoir vu les deux jumeaux d'une des femmes du chef. Mais cependant, comme ces enfans auroient pu, par quelque raison particulière, être une exception à la loi générale, je voulus interroger leur père sur ce prétendu massacre.

Tous les matins, avant mon départ pour la chasse, il venoit me voir avec ses deux

femmes, et se régaler en fumant une pipe et avalant un *sopje* (petit verre d'eau-de-vie). Quoique son langage fût différent de celui des Hottentots de la côte de l'ouest, néanmoins, depuis près de deux mois que je parcourois le pays, j'avois appris à le comprendre un peu et à me faire entendre.

Un jour qu'avec lui et ses deux femmes j'étois assis sur l'herbe près de ma tente, je mis la conversation sur l'objet des jumeaux, et fis demander à la femme si, dans le cas où elle auroit deux enfans, elle n'en étoufferoit pas un ? Cette question parut la fâcher ; elle garda le silence et tomba dans une rêverie stupide. Mais le mari se tournant vers moi, et me rappelant que déjà je lui avois fait plusieurs questions pareilles, m'attesta avec violence que ce sacrifice étoit impossible.

Ainsi donc voilà les blancs qui, d'après Kolbe, accusent les Namaquois d'un crime abominable, et qui outrage la mère commune de tous les êtres.

J'ajouterai ici que les Namaquois, non-seulement ne se défont pas d'un de leurs jumeaux quand ils en ont, mais qu'ils conservent et élèvent tous leurs enfans : ce de-

voir est si naturel, que je n'aurois pu parvenir à faire comprendre une idée contraire.

Outre la grande inculpation révoltante dont je viens de parler, on m'avoit débité sur les grands Namaquois une fable absurde, dont je vérifiai également la fausseté. Ce n'étoit point au Cap que celle-ci m'avoit été racontée, ainsi que l'autre; je la tenois de Klaas Baster, qui, né dans les environs de l'Orange, pouvoit avoir sur ce peuple quelques connoissances certaines.

Selon lui les pères, pour montrer quelle affection ils portent à leurs enfans, nourrissent d'une manière particulière leur aîné, comme devant être le premier objet de la tendresse paternelle. Pour cela ils le mettent, pour ainsi dire, en mue; ils l'enferment dans une fosse faite sous leur hutte, où, privé de mouvement, il perd peu par la transpiration; et là ils le nourrissent et l'empâtent, en quelque façon, avec de la graisse et du lait. Peu à peu l'enfant s'engraisse, il enfle comme un tonneau; enfin, quand il en est venu au point de ne pouvoir plus marcher et de plier sous son propre poids, les parens l'exposent à l'admiration de la horde, qui dès ce moment conçoit plus ou

moins d'estime et de considération pour la famille, selon que le monstre a plus ou moins de rotondité.

Tel étoit le récit que m'avoit fait Klaas Baster; et quoique tout me parût invraisemblable, cependant le narrateur y ajoutoit tant de circonstances et de détails dont il prétendoit avoir été le témoin oculaire, il avoit si peu d'intérêt à me tromper, enfin l'esprit humain chez des nations grossières et ignorantes montre quelquefois des préventions et des coutumes si insensées, que, malgré ma répugnance, je m'étois vu forcé de croire à celle-ci.

Bientôt je fus désabusé; par-tout où je fis des questions à ce sujet, je vis qu'on étoit près de me rire au nez. Cependant comme il me paroissoit incroyable qu'un homme qui disoit avoir vu n'eût pas vu réellement, comme il étoit possible que sans être vraie dans tous ses détails, la fable néanmoins eût quelque fondement, je voulus me convaincre par moi-même de ce qui pouvoit y avoir donné lieu, et chaque fois que je visitois une horde, j'avois soin, sous différens prétextes, d'examiner l'une après l'autre toutes les huttes du kraal, et de demander quel

étoit l'aîné de la famille ; mais nulle part je ne vis rien qui annonçât ni cette prétendue mue, ni ce prétendu empâtement dont on m'avoit parlé.

Il est probable qu'un pareil conte avoit pris naissance chez les Colons situés dans le Namero et dans le voisinage du pays des Namaquois ; que c'étoit une plaisanterie faite par quelque bel esprit du lieu sur la maigreur de ces peuples, qui en effet est excessive, et que Klaas Baster, fils d'une Hottentote et d'un colon, en ayant été imbu dès son enfance, avoit fini, comme tous les menteurs, par assurer avoir vu ce qu'il ne faisoit que répéter. C'est ainsi que, dans toute la colonie du Cap, les colons et même les Hottentots vous assurent que dans les hordes sauvages on pratique l'aspersion d'urine dans les cérémonies de mariage.

Je donne ici la figure de deux grands Namaquois, homme et femme. La première est celle du chef, dessinée d'après nature dans une de ces séances qu'il venoit passer près de moi pour fumer une pipe. J'y avois joint le portrait de l'une de ses femmes ; mais ce portrait s'est perdu, je ne sais comment, dans mon retour en Europe.

A son défaut j'en substitue un autre, celui d'une femme qui, depuis long-temps, m'avoit tourmenté pour que je lui fisse aussi son portrait, et qu'effectivement je dessinai pour m'amuser. Je crois devoir en prévenir mes lecteurs, afin qu'ils ne jugent pas des Namaquoises par les traits de celle que je leur présente. C'est une des plus laides de la horde, et elles sont généralement mieux que celle-ci; on pourroit même dire jolies quand elles sont jeunes.

La taille des grands Namaquois est plus haute que celle des autres peuplades hottentotes; ils paroissent même plus grands que les Gonaquois, quoique peut-être ils ne le soient pas réellement. Mais leurs os plus petits, leur air fluet, leur taille efflanquée, leurs jambes minces et grêles, tout enfin, jusqu'à leurs longs manteaux peu épais, qui des épaules descendent jusqu'à terre, contribuent à l'illusion. A voir ces corps effilés comme des tiges d'arbres, on diroit des hommes passés à la filière.

Moins foncés en couleur que les Cafres, ils ont un visage plus agréable que les autres Hottentots, parce que le nez est moins écrasé, et la pommette des joues moins proé-

minente. Mais leur physionomie froide et sans traits, leur air flegmatique et impassible leur donne un caractère particulier, auquel on les distingue. Toutes les fois que je les regardois, je croyois voir une de ces figures gothiques, à la mine oblongue, au corps alongé, qui, dans certains pays catholiques romains, semblent servir de sentinelles au portail des églises.

J'ai déjà dit ailleurs que les femmes ne tiennent rien de cette tranquille apathie. Gaies, vives, sémillantes, aimant beaucoup à rire, on croiroit qu'elles sont d'une pâte différente. Il est aisé de concevoir que, malgré des humeurs si diverses, un ménage peut néanmoins vivre en paix. Mais ce qu'on a plus de peine à concevoir et à expliquer, je le répète, c'est comment ces tristes pères font des filles si gaies, et ces femmes si gaies des garçons si tristes.

Le kros ne diffère en rien, pour la forme, du manteau hottentot. Seulement, comme je l'ai déjà remarqué, il est plus long; beaucoup d'entr'eux se servent de peaux d'hyène, de jackal ou d'isatis, quand ils sont assez heureux pour s'en procurer suffisamment pour faire un kros.

Quant aux ornemens qu'ils y ajoutent, ce sont des verroteries et des plaques de cuivre qu'ils tirent des Hottentots de la colonie. J'ai trouvé chez eux une espèce particulière de ces verroteries en petits tubes alongés, de diverses couleurs et transparens. Cette sorte de verroterie étant inconnue au Cap, j'ai voulu savoir d'où les Sauvages la tiroient; ils m'ont répondu qu'ils se la procuroient par des échanges avec d'autres nations voisines; que celles-ci ne l'avoient elles-mêmes que de la seconde main, et que, originairement, elle venoit des noirs qui habitent les côtes de la mer des Indes, à l'est de l'Afrique, et qui la fabriquent eux-mêmes.

Si les objets dont je parle étoient des pierres et des gemmes colorées par la nature, on pourroit croire que les Noirs de l'ouest, après les avoir réduits en petits fragmens, savent les forer et les façonner; comme font, pour la pierre de l'amazone, les Sauvages de la Guyane. J'ai trouvé de ces substances colorées dans plusieurs roches de l'Afrique occidentale; et l'orientale peut en avoir de même. Mais ceux-ci sont des émaux; c'est-à-dire, un verre coulé et soufflé. Or, un pa-

reil travail, supposant non-seulement pour la fonte, mais encore pour la composition des couleurs, beaucoup d'habileté, des instrumens, des connoissances chimiques, &c. on peut, je crois, assurer sans beaucoup de témérité, que jamais les Nègres de l'est ne connurent un pareil art; et que les émaux qu'ils vendent à leurs voisins leur viennent probablement des colonies portugaises du Mozambique. J'ai dans mon cabinet une de ces ceintures de verroterie; et je certifie qu'elle n'est ni de fabrique française, ni de fabrique hollandaise.

Outre l'espèce de décoration que je viens de décrire, les grands Namaquois en emploient une autre, celle de s'enduire les cheveux avec une couche très-épaisse de graisse mêlée de différentes poudres de bois odoriférant. Plusieurs d'entr'eux se tatouent le visage, les bras et même le corps. Mais le dernier usage n'est pas si usité chez eux que chez d'autres peuples plus au nord. Au reste, il se pourroit aussi que ce fût un usage indigène, et que le même esprit de coquetterie qui l'a fait imaginer chez les autres peuples, l'eût également fait inventer chez les Namaquois.

Pour ce qui est de la religion, du culte, des prêtres, des temples, de l'idée d'une ame immortelle, tout cela est nul pour eux : ils sont sur cet objet, ce que sont tous les autres Sauvages, leurs voisins; c'est-à-dire, qu'ils n'en ont pas la plus légère notion.

La nature leur dit assez de ne pas faire à autrui ce qu'ils ne voudroient pas qu'on leur fît; mais les petites réunions qui sont un commencement de civilisation les mènent, à cet égard, plus loin que bien des peuples cultivés, en leur prescrivant de faire à autrui ce qu'ils voudroient qu'on leur fît.

Je ne sais si je dois rapporter ici, un usage absurde qui est pratiqué chez les Namaquois, et qui, comme beaucoup d'autres, n'a de fondement que leur ignorance : c'est de se lier le prépuce lorsqu'ils ont une rivière à traverser. Cette opération se fait avec un fil de boyau; et même, comme leurs idées de pudeur sont, sur certains points, différentes des nôtres, ils la font, sans aucune précaution, vis-à-vis de leurs filles.

Quand je leur ai demandé le motif d'une pareille coutume, ils m'ont répondu, en vrais Sauvages, que c'étoit pour fermer une ouverture à l'eau qui pourroit entrer dans

leur corps. Et ce qui prouve combien les préventions de l'ignorance sont extravagantes et même contradictoires, c'est que les femmes, en pareil cas, ne se lient ni ne se bouchent aucune partie du corps, quelqu'accès qu'elles paroissent offrir à l'élément liquide.

D'après ce que j'ai dit du caractère flegmatique du Namaquois, on se doute bien que ce peuple n'est nullement guerrier. Cependant il a, ainsi que les nations qui l'entourent, un sagaie et des flèches empoisonnées ; et, comme elles, il sait très-bien manier ces armes. Il possède des bœufs de guerre, redoutables dans les combats et favorables à la lâcheté ou à l'inaction du combattant. Il s'est même fait une arme particulière que n'ont point ses voisins : c'est un grand bouclier de sa hauteur, et derrière lequel il peut se cacher tout entier. Mais, outre que son apathie naturelle l'empêche d'offenser et de se croire offensé, il est réellement, par la froideur de son caractère, pusillanime et poltron. Pour le faire trembler, il suffit de prononcer devant lui le seul nom d'*Houzouana*. Ce nom est celui d'un peuple voisin, né brave et guerrier, et distingué des autres nations africaines, par des

traits particuliers. J'aurai lieu d'en parler bientôt.

Malgré sa froideur, le Namaquois n'est pourtant pas insensible aux plaisirs. Il cherche même avec quelque empressement ceux qui, sans lui donner beaucoup de peine, peuvent le secouer et lui procurer des sensations agréables. Tous les soirs, dès qu'on avoit allumé le feu de mon camp, je voyois arriver trente ou quarante personnes, hommes et femmes, qui se mêlant avec mes gens, s'asseyoient en cercle autour du feu. Là, pendant quelque temps, on gardoit un profond silence : enfin quelqu'un prenoit la parole; il racontoit une histoire, et parloit pendant des heures entières.

Je ne savois pas assez bien la langue pour suivre en entier ce récit; cependant je voyois qu'il s'agissoit ordinairement d'un événement à l'honneur de la nation, et que le héros malheureux de l'aventure étoit presque toujours une hyène, un lion, ou même un Houzouana. De temps en temps l'orateur étoit interrompu par les éclats immodérés des femmes, qui rioient à gorge déployée. Les hommes, sans participer en rien à cette gaîté folle, raisonnoient gravement et avec

l'apparence de la profondeur sur les détails qu'ils venoient d'entendre. Pour moi, au milieu de ces tableaux disparates et grotesques, je m'amusois de la morgue des raisonneurs; et les femmes qui me voyoient rire et qui savoient que je ne comprenois rien à la narration, redoubloient d'éclats et rioient à perdre haleine.

Leurs instrumens de musique sont les mêmes que ceux des autres Hottentots, mais leur danse est bien différente, et tient du naturel de la nation. Si notre visage a reçu de la nature des traits qui peuvent exprimer nos passions, notre corps a aussi des attitudes et des mouvemens qui peignent nos affections et notre caractère. La danse du Namaquois est froide comme lui. Il n'y met ni joie ni graces; et sans l'excessive gaîté des femmes, ce seroit la danse des morts.

Ces tortues, pour qui la danse est une fatigue, ne montrent guère d'ardeur que pour les gageures, les jeux de combinaison et de hasard, et tous les exercices sédentaires qui exigent une patience et des réflexions, dont ils sont plus capables que de mouvement.

Un de leurs jeux favoris est celui qu'ils appellent *le tigre et les agneaux*. Voici à-peu-

près en quoi il consiste. Je dis à peu-près, car je ne l'ai jamais assez bien compris pour pouvoir l'expliquer clairement.

On trace sur la terre un carré long, et l'on y creuse une certaine quantité de trous profonds de deux à trois pouces, ce qui forme une sorte d'échiquier. Les trous se font par rangées les uns à côté des autres, mais le nombre n'en est point fixé. J'en ai vu depuis vingt jusqu'à quarante.

Pour jouer le jeu, on a, selon le nombre des trous, un nombre déterminé de crottins de brebis, durcis par le dessèchement, et qui représentent les agneaux. Quelques-uns des trous portent le nom d'agneaux également, et l'on y met les boules. Ceux qui restent vides sont appelés tigres. Peut-être même ne représentent-ils que différens repaires du même animal, et des retraites ou embuscades qu'il occupe successivement l'une après l'autre. Le joueur commence par tirer quelques agneaux de leur trou, et par les mettre dans d'autres trous du tigre.

Probablement celui-ci a une marche réglée, comme certaines pièces de nos échecs; et la finesse du joueur consiste à éviter cette marche, pour sauver ses agneaux et les em-

pêcher d'être dévorés. Au moins, quand il lui falloit les placer ailleurs, je le voyois redoubler d'attention. Mais quelquefois il les approchoit ou les éloignoit si confusément, que, ne pouvant plus suivre la partie, je me perdois dans ses combinaisons, et n'y comprenois plus rien, jusqu'au moment où l'on ramassoit les enjeux.

Il y a un autre jeu qui, beaucoup plus facile parce qu'il est uniquement de hasard, est par-là même d'autant plus dangereux, que le Namaquois l'aimant avec fureur, il y risque souvent ses troupeaux et tout ce qu'il possède. Celui-ci ressemble à ce jeu de *croix ou pile*, que jouent en France les gens du peuple. Le mimosa du pays porte pour graine une espèce de fève qui fait la principale nourriture des girafes. On prend une certaine quantité de ces semences; on grave sur un de leurs côtés quelque signe, qui devient pour les joueurs ce que sont pour les nôtres la croix ou pile; et après les avoir agitées pendant quelque temps entre les deux mains, on les jette à terre, où il ne s'agit plus que d'examiner si les fèves qui présentent leur marque l'emportent en nombre sur celles qui n'en présentent point.

Ce jeu, fait pour réussir également et auprès des esprits indolens, parce qu'il ne les fatigue point, et auprès des esprits bornés, parce qu'il n'exige d'eux aucune combinaison, avoit singulièrement plu à mes Hottentots. Bientôt même ils s'y livrèrent avec une telle fureur, que depuis le matin jusqu'au soir ils ne faisoient autre chose, et que plusieurs d'entre eux, après avoir perdu tout ce qu'ils possédoient vaillant, jouoient, pour dernière ressource, la portion de tabac et d'eau-de-vie qui devoit leur revenir les jours suivans.

Il ne leur restoit plus après cela que de me voler. J'avois à craindre que l'envie ne leur en vînt; pour couper court à cette tentation, je rétablis l'équilibre dans les fortunes, en rendant à chacun ce qu'il avoit perdu, certain que le seul espoir de regagner fait les joueurs. Ensuite il ne fut plus besoin d'affiches pour empêcher ce désordre dans mon camp.

De la horde précédente, plusieurs Namaquois m'avoient accompagné dans celle-ci: ils paroissoient même se plaire beaucoup près de moi; mais dès le moment qu'il ne fut plus permis à aucun de mes gens de jouer avec eux,

ils ne trouvèrent plus dans mon camp la même satisfaction, et vinrent m'annoncer leur départ.

Néanmoins n'ayant qu'à se louer de mes procédés, ils me témoignèrent, en me quittant, beaucoup d'attachement et d'amitié; et même, comme je venois d'acheter quelques bœufs pour mes attelages, ils m'offrirent de les emmener avec eux et de les remettre à Swanepoel dans mon camp de l'Orange. J'acceptai leur offre. En reconnoissance je leur distribuai quelques cadeaux; je leur confiai mes bêtes après les avoir fait marquer, et ils partirent satisfaits.

A peine m'avoient-ils quitté, qu'un de mes Hottentots vint me demander une grace. Cet homme vouloit faire présent d'une belle vache à un Namaquois de la horde. Déjà il avoit, pour la payer, quelques gains faits au jeu; mais son avoir ne suffisoit pas, et il me supplioit de lui avancer sur ses gages un peu de quincaillerie, afin de se trouver en état de conclure le marché.

Un don d'une pareille importance supposoit quelque grand service rendu. Avant de consentir à la demande, je voulus savoir sur quoi elle étoit fondée, et j'appris que ce

n'étoit point d'un cadeau qu'il s'agissoit, mais d'un troc; que mon Hottentot étoit amoureux de la fille du Namaquois; que pour l'obtenir de lui, il avoit offert une vache, et que celui-ci y avoit consenti.

Ainsi se font les mariages chez tous ces peuples africains. Tels ils ont été primitivement par toute la terre, avant que l'imagination des poètes et la politique des sociétés humaines policées eût substitué à l'amour un représentant qui, sous le nom d'hymen, s'arrogeant le droit de former seul les unions, ne contribue trop souvent qu'à les troubler et à les corrompre. Chez les Sauvages, point de contrat, point de témoins, aucune cérémonie. Un homme et une femme se conviennent, ils vivent ensemble, et les voilà époux. Si la fille a des parens, elle est leur propriété; et en conséquence il faut ou qu'ils la cèdent ou qu'on la leur achète.

Au commencement de mon voyage, je n'avois en femmes avec moi que celle de Klaas, qui m'étoit nécessaire pour mon linge, pour ma cuisine et pour certaines parties de mon service; et je n'avois voulu en admettre aucune autre dans ma caravane;

persuadé qu'elles n'y occasionneroient que troubles, embarras et discorde.

Ce qui m'étoit arrivé sur les bords de l'Orange, quand mes gens s'étoient fait chacun de petits sérails, m'avoient confirmé dans cette résolution. Mais depuis qu'une troupe de Caminouquoises s'étoit mise à mon service avec leurs maris et leurs pères, j'avois changé d'avis. Les services innombrables que me rendoient ces femmes, leur prévenance toujours en activité, la gaîté qu'elles maintenoient dans mon camp, me rendoient leur présence très-agréable; et j'en avois conclu que si des maîtresses passagères n'étoient propres qu'à occasionner du désordre parmi ma troupe, des épouses pouvoient y produire un grand bien, ne fût-ce qu'en retenant les hommes auprès de moi, et les empêchant de s'éclipser sans cesse pour aller de côté et d'autre acheter des rendez-vous et marchander des complaisances.

D'après ces réflexions, je ne pouvois qu'être très-aise de la requête que m'avoit présentée mon Hottentot. Je lui donnai la quincaillerie qu'il me demandoit pour acquérir sa vache, et peu après je le vis revenir

avec une jeune Namaquoise, très-jolie, et âgée de seize à dix-sept ans.

Le lendemain, le chef de la horde étant venu déjeuner chez moi, je lui fis demander si ce mariage étoit de son goût et s'il y avoit donné son agrément. Cette déférence de ma part étoit le procédé d'un Européen qui raisonne d'après les préjugés de son pays. J'oubliois, en ce moment, qu'un Sauvage, quoique vivant sous un chef, est un individu libre, et que ce chef n'a sur sa propriété aucune puissance. Aussi ne répondit-il rien à ma question, et son silence me prouva qu'il ne l'avoit point comprise.

Au reste, l'arrangement de mon Hottentot inspira à quelques-uns de ses camarades l'envie d'en faire autant. Deux d'entr'eux imitèrent son exemple, et je dois dire ici que je n'eus qu'à m'applaudir de ces mariages. Les trois jeunes femmes m'accompagnèrent pendant toute ma route; et toujours je fus content d'elles, jusqu'au moment où, de retour au Cap, elles me quittèrent pour suivre leurs maris dans la nouvelle horde dont elles alloient faire partie.

Le nom de Namaquois est fort célèbre dans les colonies hollandaises; mais on n'y

connoît guère d'eux que leur nom. Quant à leur pays, on y suppose, je ne sais pourquoi, des mines abondantes d'or et d'argent. Certes, ce n'étoit pas la soif des richesses qui m'y avoit conduit. Quoique parmi les contrées d'Afrique que j'ai parcourues, celle-ci m'ait paru la plus aride et la plus désolée de toutes, je n'en ai pas moins voulu la visiter en entier, parce que je desirois connoître et les nations qui l'habitent et les productions qu'elle contenoit.

L'empressement avec lequel on me voyoit chercher et ramasser les insectes, très-abondans dans cette contrée, avoit intéressé à ma collection plusieurs personnes de la horde. Une femme qui s'étoit mise de la partie, m'apporta un magnifique scarabée, que je crois inconnu dans tous les cabinets de l'Europe, ou qui au moins n'existe dans aucun de ceux que j'ai vus.

Pendant que j'étois occupé à examiner avec attention ce joli insecte, je me sentis tout-à-coup la figure inondée par une liqueur caustique d'une odeur d'alkali très-forte; cet arrosement fut accompagné d'une espèce d'explosion assez considérable pour être entendue à quelque distance. Je reçus

malheureusement de cette liqueur dans un de mes yeux, ce qui me causa une douleur si insupportable que je crus perdre mon œil; j'en souffris plusieurs jours, au point d'être obligé de le couvrir et de le baigner de temps à autre dans du lait. Dans tous les endroits de mon visage qui avoient reçu de cette liqueur alkaline, je sentis la douleur d'une brûlure, et par-tout la peau changea de couleur et prit une teinte de brun foncé, qui ne s'effaça que peu à peu et bien longtemps après. Ceci n'aura rien d'étonnant pour beaucoup de personnes qui connoissent déjà la même propriété dans plusieurs insectes du même genre, et notamment à ce bupreste d'un beau vert doré que l'on trouve si communément dans nos jardins potagers d'Europe; mais comme celui dont il est ici question est beaucoup plus gros et qu'il habite un pays très-chaud, il est naturel que l'effet qu'il produit soit plus remarquable; cependant la liqueur que darde à son ennemi notre bupreste doré, cause une douleur très-sensible, et son odeur est de même très-pénétrante.

Les naturalistes Dorci et Olivier ont donné, dans leur Entomologie, la figure

de ce bel insecte d'Afrique, que je leur ai communiqué. On peut consulter le n° 5 de la planche première des scarabées; mais je dois observer que la figure humaine que l'on remarque sur son avant-corcelet n'existe point dans la nature; je suis même étonné que l'auteur de cet ouvrage ait laissé subsister cette fausse représentation, qui est sans doute une vision du peintre ou du graveur, qui n'auroit pas dû être tolérée. Je me suis cru obligé de relever cette faute, pour ne point induire en erreur les amateurs, qui, au reste, pourront voir l'insecte lui-même dans le cabinet de Dufrêne, attaché au cabinet d'histoire naturelle, à qui je l'ai donné.

Quoiqu'en général les êtres du règne animal qu'on destine à être conservés dans les cabinets perdent tous plus ou moins par l'effet du dessèchement et du racornissement, je puis certifier que le bupreste dont il est question ne portoit pas plus une figure humaine étant vivant qu'après sa mort; d'ailleurs, les insectes durs, les scarabées enfin, ne perdent rien de leurs formes; tandis que ceux qui par leur nature sont mous, s'altèrent infiniment et ont besoin d'une préparation particulière pour être conservés

dans leur état de nature ; il en est même beaucoup qu'on n'a jamais parfaits, malgré les plus grandes précautions. Qui n'avouera, par exemple, qu'un oiseau en mue ou mort de maladie ne peut être, malgré tous les soins et les apprêts qu'employera pour lui l'ornithologiste, aussi agréable que celui qui aura été tué dans la force de l'âge et de la santé ?

Il en est ainsi de l'oiseau malade, ou qui, par quelque obstruction, est privé de cette humeur onctueuse renfermée dans les glandes de son croupion, et qui lui sert à lustrer ses plumes. Pris dans cet état, il n'aura ni l'éclat ni le coup-d'œil brillant qu'il peut et doit offrir lorsqu'il a été choisi dans d'autres circonstances. Si je me permets, en passant, ces remarques, c'est pour prouver qu'il est beaucoup plus difficile qu'on ne l'imagine de faire une belle collection.

J'avois récompensé libéralement la Namaquoise de qui je tenois le bupreste ; et j'avois même annoncé que je donnerois une double ration de tabac à celui ou à celle qui m'en apporteroit un autre. Cette promesse aiguillonna l'activité des fumeurs et des fumeuses.

Les femmes sur-tout, tant de la horde que de mon camp, se mirent en quête de tout côté. Malgré l'ardeur et la constance de leurs recherches, elles ne purent rencontrer un second bupreste; mais elles me fournirent une quantité immense d'autres insectes et plus de deux cents espèces différentes de chrysalides : ce qui me coûta beaucoup de pipes de tabac, parce que, voulant encourager les perquisitions, j'affectois de payer plus libéralement que ne valoient les objets.

Mon dessein étoit d'emporter avec moi mes chrysalides, afin d'attendre et d'étudier en route leur développement et leur métamorphose. Mais, malgré tous mes soins, le voyage les fatigua tellement qu'avant mon retour au Cap, plus des trois quarts étoient mortes. Celles qui restoient paroissoient très-vivantes; mais obligé de partir pour l'Europe, il me fallut les abandonner. Je crois qu'elles étoient du nombre de celles à la transmutation desquelles la nature emploie une année entière.

On sait communément en Europe que les chenilles n'y sont point venimeuses. Au moins c'est l'assertion de tous les naturalistes qui ont écrit sur cet animal; et quoiqu'il y

en ait quelques espèces velues dont le contact occasionne des démangeaisons, il est prouvé, par l'expérience, que cet accident n'a point de suites. Mais l'histoire naturelle est une mine immense, qui, à mesure qu'on la fouille, présente des détails nouveaux et des découvertes intéressantes. Les cantharides, avalées intérieurement en poudre, ou appliquées à l'extérieur en emplâtre, sont un poison irritant très-actif; eh ! qui sait si, à mesure qu'on étudiera l'histoire des insectes, on n'en trouvera point d'autres qui ont cette faculté dangereuse.

Mon père m'a assuré qu'à Surinam, parmi les chenilles velues, il en est deux espèces, noires et blanches, qui la possèdent à un degré redoutable. Si elles touchent la peau, soit d'un Noir, soit d'un Blanc, à l'instant même il s'y forme des ampoules, et bientôt il s'y établit une suppuration aussi abondante que celle d'un vésicatoire de cantharides. En moins de quatre heures le mal augmente. Des douleurs aiguës se font sentir, accompagnées de fièvre et de frisson; et si malheureusement le sujet a quelque vice dans le sang ou dans les humeurs, sa plaie devient un ulcère auquel il faut appliquer le bistouri,

pour empêcher la gangrène. J'ai dans mon cabinet ces deux espèces de chenilles remarquables par leur taille.

Chez les Namaquois, on trouve une espèce de chenille vraiment venimeuse; elle a deux pouces et demi de long, mais elle n'est venimeuse qu'autant que la plante qui lui sert de nourriture l'est elle-même. Prise sur le géranium, sur lequel je l'ai trouvée souvent, elle n'a nul danger, et j'en ai fait l'expérience. Aussi les Sauvages n'ont garde d'employer celle-ci. Mais parmi leurs rochers croît en très-grande abondance un petit arbrisseau dont le suc est un poison mordicant, et qui communique sa propriété aux chenilles qui rongent sa feuille. C'est-là qu'ils vont chercher celles qui leur sont nécessaires; ou, s'ils n'y en trouvent pas une quantité suffisante, ils y transportent celles qu'ils rencontrent sur le géranium.

Le moment de faire leur cueillette est quand l'insecte touche à l'époque qu'il devient chrysalide; c'est-à-dire, quand ses anneaux se renflent et que ses formes commencent à s'oblitérer. Alors on le ramasse; on en remplit des petits sacs de peau, et on l'y laisse fermenter. La fermentation excite

dans le sac une transsudation lente; l'humeur aqueuse s'évapore, et ce travail intestin ne cesse que quand le résidu, bien concentré, a pris la consistance d'un vernis noir très-épais. C'est dans cet état que le poison a acquis toute son activité, et qu'on y trempe la pointe des flèches.

Probablement il faut pour qu'il soit tout ce qu'il peut être, que la masse ait subi sa fermentation complète. Au moins l'humeur qui compose la substance de l'insecte n'a point, pendant sa vie, le même danger que quand il a été dissous et décomposé dans le sac. C'est ce que m'ont prouvé quelques faits.

Il est des corps dont le naturaliste, ainsi que le chimiste, se permet de vouloir connoître la saveur. Plusieurs fois, en Europe, j'avois osé mettre sur le bout de ma langue quelques gouttes de la liqueur des chenilles. Je tentai la même expérience pour celle des chenilles à poison, et ne lui trouvai qu'une saveur médiocrement âcre, peu différente de celle que m'avoient fait éprouver les autres.

L'insecte lui-même, pris intérieurement, paroît n'être pas un poison. Un jour, je vis

sur un des arbrisseaux une pie-grièche qui en mangeoit. Si l'oiseau s'est empoisonné, me dis-je à moi-même, bientôt je vais le voir mourir. Il me sembloit même que l'effet du venin devoit se faire sentir plutôt sur un gésier qui broie, que sur un estomac qui ne digère que par des sucs dissolvans. Pendant plus de deux heures, je suivis la pie-grièche, examinant avec la plus grande attention tous ses mouvemens. Elle m'échappa enfin. Mais tant qu'elle fut sous mes yeux, je n'apperçus rien en elle qui indiquât de la souffrance, et la vis toujours également leste et gaie.

Outre le venin des chenilles, les Sauvages emploient encore, pour empoisonner leurs flèches, celui de quelques espèces de serpens, quoique ce dernier soit moins actif que l'autre. Les serpens qui servent particulièrement pour cette opération sont le *kooper-capel*, le *pof-adder* et le *hoorens-manetje* ou serpent cornu. Celui-ci doit son nom à quelques écailles proéminentes, placées au-dessus des yeux, et qui les débordant de plusieurs lignes, forment une petite aigrette sur chaque œil. C'est à quoi se réduisent ces prétendues cornes de gazelle que lui prête Kolbe,

qui en a donné une figure sous le nom de céraste. Je vois dans le voyage en Abyssinie, par Bruce, aussi un serpent cornu nommé céraste, et qui paroît vraiment porter des cornes, du moins d'après ce qu'en dit ce voyageur; mais auroit-il aussi mal examiné les cornes de son céraste que celles de la girafe; car il dit positivement que ce quadrupède a les cornes comme l'antilope; ce qui est certainement faux.

Quoique le serpent cornu ou, pour mieux dire, à aigrette, n'ait que quinze à dix-huit pouces de long, et que par conséquent il soit le plus petit des trois serpens dont je viens de faire mention, il est le plus dangereux, parce qu'étant presque toujours caché dans le sable, sa petitesse et sa couleur grise empêchent de l'y distinguer; tandis que le koopercapel se fait appercevoir de loin par sa grandeur et ses couleurs vives, et que la lenteur du pof-adder permet de se garantir sans peine de ses attaques.

On lit dans un voyage moderne, que quand les Sauvages veulent extraire le poison des serpens, ils les pilent tout entiers. Pour moi, non-seulement je n'ai rien vu de semblable chez les Hottentots, mais j'ai été

maintes fois le témoin du contraire. Ils n'ignorent pas que le venin est dans la mâchoire; ils connoissent les vésicules qui le contiennent et savent très-bien l'en tirer. D'ailleurs, beaucoup de Sauvages se nourrissent du corps des serpens, après en avoir tranché la tête. Cet usage est très-commun chez beaucoup de nations, quoique je ne l'aie jamais vu pratiquer chez les Hottentots; mais combien de fois, à Surinam, dans l'habitation de mon père, n'ai-je pas vu les Nègres africains, louangos et pombos, quoique nourris avec abondance, chercher à se régaler de cette friandise! Ils ne rebutoient pas même le serpent à sonnettes, le plus venimeux de cette immense famille. Tous ceux qu'ils pouvoient prendre étoient mis en ragoût avec leurs autres alimens; et c'étoit pour eux ce qu'est pour nous l'anguille dans une matelotte.

CHAPITRE XI.

Voyage dans le pays des petits et grands NAMAQUOIS.

J'AVOIS fixé mon départ au 6 de janvier. Au jour prescrit, le chef de la horde namaquoise auprès de laquelle j'étois campé, vint avec ses deux femmes me faire ses adieux. Sa sœur avoit un joli petit singe, du genre des guenons, dont le ventre étoit blanc et la robe verdâtre. Ce charmant animal étoit le premier que j'eusse vu de son espèce, et j'aurois bien desiré en être possesseur pour l'ajouter à ma collection ; mais il étoit si cher à sa maîtresse que jamais je n'eusse osé le lui demander. Chaque fois qu'elle venoit me voir, elle l'amenoit avec elle ; et avant d'entrer dans ma tente, l'attachoit à un des piquets, afin qu'il pût jouer avec Kees. Moi, toujours, je me faisois un plaisir de lui donner quelque friandise. Mais à peine avions-nous le dos tourné, que Kees, plus robuste et plus malin, lui ouvrant la bouche de force, enlevoit de ses poches ce que je venois de

lui donner. La femme, aux aguets de cette friponnerie, en rioit aux larmes. Pendant ce temps, Kees, dans la crainte d'être forcé à restituer, se sauvoit bien vîte. Alors elle couroit à son favori, l'accabloit de caresses, comme pour le consoler, et exigeoit de moi que je le dédommageasse par quelque autre cadeau.

L'amitié de cette femme pour son singe étoit une vraie passion. Il sembloit qu'elle y eût attaché son bonheur. Cent fois, pendant que nous causions ensemble, elle interrompoit la conservation pour le baiser; et néanmoins quand elle me vit partir, tout à coup, à ma grande surprise, elle le prit; puis, après l'avoir baisé et rebaisé tendrement, elle me le jeta sur l'épaule et me pria de le garder. Etoit-ce inconstance ou détachement ? Non, les caresses qu'elle lui fit avant de me le donner, prouvent le contraire. Mais elle avoit deviné que je serois fort aise de posséder l'animal, et sans autre cérémonial elle s'en détachoit pour moi seul.

Mon projet étoit de me rendre dans une horde de Koraquois, fixée à quatorze ou quinze lieues plus loin nord-ouest. Douze personnes, tant hommes que femmes, de

celle que je quittois, se joignirent à ma caravane et me servirent de guides. Nous nous proposions de faire halte sur les bords d'une rivière que nous devions trouver à quatre lieues et demie du point du départ. Mais le lit en étoit occupé par une harde de plus de cent buffles que mes chiens firent lever et qui prirent la fuite par le côté opposé.

C'est toujours un signe de mauvais augure que la rencontre de ces animaux dans les déserts pendant le temps des sécheresses; parce que, vivant en grosses troupes et séjournant toujours dans le lit des rivières, ils dessèchent bientôt les amas d'eau qu'elles pourroient conserver. Aussi nous n'en trouvâmes point une goutte dans celle-ci.

Après nous être reposés, nous reprîmes notre route en suivant leur piste, tant pour ne pas leur donner le temps d'épuiser les autres réservoirs dont nous allions avoir besoin, que pour en tuer quelques-uns s'il étoit possible. En effet, vers le soir nous les rejoignîmes cinq lieues plus loin, et toujours sur les bords de la même rivière. Les broussailles, dont le pays est couvert, retardoient un peu leur marche, et en nous dérobant à eux, nous permettoient de les appro-

cher à la faveur de nos chiens. Nous en tuâmes deux.

Ils ne différoient en rien des autres buffles que m'avoit offerts l'Afrique orientale; mais ils étoient d'une grandeur et d'une grosseur monstrueuse, et nulle part encore je n'en avois vu de pareils.

Deux animaux aussi considérables m'assuroient, pour la nourriture de ma troupe, une provision abondante. Mais comme leur dépècement et leur désossement devoient exiger de nous une journée toute entière, je remis ce travail au lendemain. Dès le point du jour, mes gens se mirent à l'ouvrage; et moi, pendant ce temps, pour me concilier les Koraquois dont j'allois visiter la horde, je dépêchai vers eux, et leur fis dire que s'ils vouloient venir partager ma chasse, je leur en offrois le produit avec le plus grand plaisir.

C'est ainsi, je le répète, que doit se comporter tout voyageur qui, dans ses courses, desirera se procurer quelque succès heureux. Avec de pareils moyens, il se fera des amis, et ne trouvera point de Sauvages qu'il ne subjugue, quelque farouches qu'ils soient.

Au reste, je dois dire à l'honneur des Africains, qu'à mesure qu'on s'éloignera des colo-

nies, on trouvera chez eux plus de droiture et de cordialité. Ceux qui, à raison de leur éloignement, ne sont ni connus d'elles ni à portée de les connoître, ont une simplicité tout à fait intéressante, et qui n'a de défiance que ce qu'il en faut à tout être raisonnable pour se garantir du danger et assurer sa conservation.

Il est vrai que leur caractère est plus apathique et leur esprit plus borné; mais aussi, n'ayant jamais d'occasions de tromper et d'être trompés, ils n'ont pas besoin du mensonge et ne le connoissent pas.

Les Koraquois arrivèrent dans l'après-dînée au nombre de trente, tant hommes que femmes, amenant avec eux quelques bœufs pour le transport des viandes que je leur avois annoncées. Ils passèrent la nuit près de moi; et le lendemain matin, ayant fait charger leurs bœufs, je pris avec eux le chemin de leur horde, à travers une plaine brûlée, la plus aride peut-être de toutes celles que j'avois vues jusque-là.

De toutes parts j'y appercevois des girafes; mais dans un espace aussi étendu elles avoient sur nous trop d'avantage; et comme je désespérois de les joindre, je ne songeois

pas même à les attaquer. Cependant ayant vu un rhinocéros, qui, par la pesanteur de sa course, paroissoit perdre un peu sur nous, j'entrepris de le chasser, et me mis à sa poursuite avec Klaas. Nous forcions de galop, et déjà nous étions à portée du fusil, quand tout à coup le cheval de Klaas manquant des quatre pieds, s'abattit sous lui, et le jeta pardessus sa tête à plus de dix pieds en avant. Par un effet de la chute, le fusil partit en même temps, et je fus averti de l'accident par l'explosion.

J'étois alors sur la même ligne que le chasseur, mais à plus de cinquante toises de distance. J'accourus vers lui. Il étoit sans mouvement, et je le crus mort; mais lui ayant mis sous le nez de l'alkali volatil, il reprit connoissance; et tandis qu'il achevoit de recouvrer ses esprits, je courus rattraper son cheval : après quoi nous rejoignîmes la caravane.

On y avoit éprouvé aussi un accident d'un autre genre. Deux des femmes, épuisées de fatigue et de chaleur, s'étoient trouvées mal; et il avoit fallu les placer sur les bœufs de monture que j'avois destinés à cet usage et qui nous suivoient en relais.

De leur côté, mes Hottentots colons étoient sur les dents. Accoutumés au climat tempéré du Cap, ces hommes, naturellement indolens et lâches, ne pouvoient supporter les chaleurs brûlantes de la zone torride à laquelle nous touchions. Eux qui pendant mon premier voyage fournissoient quelquefois, quand les circonstances l'exigeoient, à des marches de douze heures, maintenant après une marche de six, ils se trouvoient anéantis et ne pouvoient plus faire un pas. Ils me voyoient subir volontairement les mêmes fatigues qu'eux sans m'en plaindre, et mon exemple n'opéroit rien sur leur courage abattu.

C'étoit particulièrement de la soif qu'ils se plaignoient, plus que de tout autre mal encore. En vain je les exhortois à user du remède que j'avois découvert; c'est-à-dire, à ne pas boire beaucoup et à se contenter de lapper de temps en temps un peu d'eau, comme mes chiens; ce qui suffisoit pour humecter les glandes salivaires et pour tenir la bouche fraîche; leur opiniâtre ignorance n'écoutoit rien. Dès qu'ils trouvoient de l'eau, je les voyois tous s'en remplir l'estomac jusqu'à perdre haleine : ils buvoient

pour la soif présente, et croyoient boire encore pour la soif à venir; ils ne voyoient pas que cette masse de liquide, après avoir pesé sur leur estomac et alourdi leurs mouvemens, s'échappoit bientôt en sueurs abondantes qui les affoiblissoient et leur communiquoient un relâchement général, dont ils attribuoient à tort la cause au climat.

D'ailleurs, les eaux étant presque toutes plus ou moins saumâtres, elles leur donnoient des diarrhées qu'ils perpétuoient eux-mêmes, en refusant le seul remède que nous avions pour les arrêter. Déjà ils avoient oublié ces protestations de zèle et ces sermens qu'ils s'étoient empressés de me faire à mon départ du camp de l'Orange, et l'humeur qu'ils commençoient à prendre m'en donnoit beaucoup à moi-même.

A ce sujet d'inquiétude s'en joignit un autre. Aux approches du kraal, tous les membres de la horde qui n'étoient point avec moi vinrent à ma rencontre, mais tumultuairement et sans chef. Ce chef étoit mort tout récemment; et depuis ce temps il n'y avoit plus dans la société qu'anarchie, désordre et confusion. D'abord on s'étoit réuni pour nommer un successeur au défunt. Mais celui-

ci ayant refusé d'accepter, la horde s'étoit divisée en deux partis, celui des hommes et celui des femmes, et chacun des deux avoit nommé un chef; de sorte qu'elle en avoit trois sans en avoir un seul. De cette triple élection étoient nées des disputes et des dissentions sans fin. On se battoit journellement; soir et matin le sang couloit, et ces combats ne faisoient encore qu'exalter les haines.

A peine la troupe fut-elle près de moi, qu'elles se manifestèrent. Tous, tant ceux qui arrivoient que ceux qui m'avoient accompagné, ne s'occupèrent plus que de leur querelle. Ils cherchoient à m'y intéresser, moi qui n'entendois pas un mot de leur langue. A voir la chaleur qu'ils y mettoient, on eût dit que leur élection intéressoit la terre entière et que le sort du genre humain alloit dépendre de leur chef. Tous parloient à la fois. Tous cherchoient à couvrir la voix de leurs camarades par la leur. C'étoit un vacarme affreux; et au milieu de tout ce tapage, les yeux étinceloient de fureur, et de toutes parts on se menaçoit.

Cette guerre intestine, parmi des Sauvages, étoit pour moi un spectacle nouveau;

et quoiqu'en apparence elle eût je ne sais quoi d'alarmant, néanmoins elle offroit aux observations d'un voyageur quelque chose d'intéressant. A la vérité, l'espoir de la terminer avec équité me dédommageoit en partie du désagrément de me voir constitué juge suprême dans une si grande cause. Il falloit bien que je me crusse quelque chose, puisque j'allois être, par un mot, ou le fondateur ou le restaurateur du plus grand pouvoir qu'un mortel puisse dispenser à des mortels.

J'avois appris, par le moyen de mes interprètes, que le mort avoit laissé plusieurs fils en âge de lui succéder; et ces fils étoient totalement oubliés, malgré tout ce que Kolbe nous raconte de merveilleux sur l'ordre des successions dans les peuplades d'Afrique et sur l'hérédité de la couronne dans les familles régnantes. Le parti que m'indiquoit la prudence, et le seul que j'eusse à prendre dans les circonstances, étoit donc d'attendre les événemens et de mettre à profit celui que je croirois favorable à mes projets. Un heureux hasard m'en offrit bientôt l'occasion.

Entouré de cette multitude en fureur, je marchois avec elle tranquillement, à pied,

sans armes, sans aucune précaution de sûreté; et en arrivant au kraal, je fis, sans délai, dresser mon camp, comme si j'eusse été au milieu de mes parens et de mes amis.

Tout cet appareil élevé subitement et comme par magie sous les yeux de la horde; ces tentes, ces fusils, ces chevaux, tous ces objets enfin, nouveaux pour elle, la frappoient d'admiration. Hommes, femmes, enfans, tous, immobiles et la bouche béante, regardoient dans un profond silence. La colère, la haine et les passions violentes s'étoient éteintes sur les visages et avoient fait place à des mouvemens plus tranquilles, à une surprise niaise, à une extase stupide. Cette situation calme étoit précisément ce que je desirois, et je ne songeai plus qu'à la prolonger pour en tirer parti.

L'enfance est naturellement curieuse; tout ce qu'elle voit la frappe; et le Sauvage n'est, sur cet objet, qu'un grand enfant. Ceux-ci paroissoient desirer que je leur permisse de voir de plus près tout ce qu'ils admiroient, et je me prêtai avec complaisance à leur empressement. Tout fut examiné, visité, manié. Mais c'étoit ma personne spécialement qui étoit l'objet de la curiosité générale. On ne

se lassoit point de regarder mes habillemens. On m'ôtoit mon chapeau pour mieux examiner mes cheveux et ma barbe qui étoient longs, au lieu d'être crépus. On entr'ouvroit mes vêtemens; et dans la surprise où l'on étoit de trouver une peau blanche, chacun me palpoit, comme pour s'assurer que ce qu'il voyoit étoit véritable.

Cette comédie dura jusqu'au soir; et moi-même je fis ce que je pus pour la prolonger. Enfin, quand le moment de la séparation fut venu, je fis insinuer à toute la troupe que si le lendemain matin, deux heures après le lever du soleil, elle ne s'étoit pas accordée pour choisir un chef, je la quitterois à l'instant même. Mais j'ajoutai que si on venoit me présenter ce chef, élu du consentement général, alors je le comblerois de présens, et que je lui donnerois sur-tout une distinction qui l'éleveroit au-dessus de tous ses pareils, et qui rendroit la horde une des plus célèbres de toute la contrée. Mais quelle fut ma surprise, lorsque le soir j'eus compris que c'étoit sur ma tête que venoit s'appesantir la couronne. En apparence épouvanté de ce coup de foudre, j'en tirai le parti que je m'étois promis pour rétablir entièrement le

calme, et je consentis, s'ils promettoient de s'y soumettre, à leur donner le véritable chef digne de les conduire et de les rendre heureux.

J'avois pris secrètement, par mes interprètes, les informations qui m'étoient nécessaires pour arriver sûrement à mes fins. Je ne voulois, dans le fond, que connoître leur choix ou l'inclination du plus grand nombre. Par-là, en le leur indiquant, j'y mettois une sorte d'inspiration capable de les frapper. Je réussis au gré de mes desirs : on me nommoit un certain Haripa ; Haripa fut proclamé par moi.

Le Sauvage a les passions violentes. Sa colère est terrible ; mais l'explosion en est courte, et bientôt il revient à la douceur naturelle de son caractère. C'est ce que j'éprouvai ce jour-là. L'effervescence de la troupe étoit calmée ; on se retira paisiblement et dans l'intention de m'obéir.

J'ignore si les femmes, en se séparant, se concertèrent entre elles, et si mon choix secondoit leurs vœux ; mais le lendemain matin, à l'heure indiquée, toute la horde se rendit vers moi, ayant à sa tête le chef Haripa. C'étoit un homme d'une quarantaine

d'années ; grand, bien fait, très-fort, et par conséquent appelé par la nature à dominer la tourbe des foibles.

Avant de procéder à son inauguration, je voulus savoir si tous les suffrages s'accordoient à le reconnoître, et si personne ne protestoit contre son élection. Sur l'assurance qu'on donna de l'unanimité du choix, je fis approcher Klaas. Celui-ci tenoit en main un de ces bonnets de grenadier que m'avoit donnés le colonel Gordon, et dont j'ai parlé ailleurs. Klaas en avoit bien épousseté l'étoffe, bien frotté la plaque de cuivre doré qui étoit à la partie antérieure. Cette plaque représentoit en relief les armes de la Hollande ; c'est-à-dire, un lion dressé sur ses pattes de derrière, et tenant dans une de celles de devant sept flèches, et dans l'autre un sabre nu.

Ce symbole ne pouvoit manquer de plaire aux Sauvages, puisqu'il leur offroit à la fois l'image, et des armes qui leur sont propres, et de l'animal le plus redoutable de leur contrée. Je le leur fis remarquer ; ils témoignèrent leur admiration par des transports, et crurent que par ma toute-puissance, bien supérieur aux rois, j'avois fait cet ouvrage

pendant la nuit, dans l'unique dessein de leur complaire.

Après ce préliminaire, j'ordonnai le silence; et faisant approcher de moi le monarque, je plaçai pompeusement le bonnet sur sa tête. J'attachai ensuite à son jackal plusieurs rangs de verroterie; je lui fis une ceinture avec un cordon de très-gros grains de rassade; j'ornai ses bras de bracelets de laiton; enfin, j'attachai à son cou un petit cadenas de cuivre, qui représentoit un papillon, et dont j'avois perdu la clef. Ces cadenas, faits en forme d'animaux de toutes espèces, sont très-communs au Cap. Ils viennent de Chine, et sont apportés en Afrique par les capitaines de la Compagnie qui voyagent dans les mers de l'Inde.

Pendant la cérémonie de l'installation, toute la horde, muette et immobile d'admiration, étoit comme en extase. Haripa lui-même, quoique transporté d'aise, n'osoit faire un mouvement, et il gardoit une gravité risible. Enfin, quand son inauguration fut achevée, et qu'il fut paré en entier, je lui présentai un miroir afin qu'il eût le plaisir de se contempler lui-même; puis je le montrai à son peuple, qui alors fit éclater

sa joie par des cris et des applaudissemens sans fin.

Hommes honnêtes qui me lisez, voilà tout ce qu'il m'en a coûté pour remettre la paix dans une peuplade, et pour empêcher les habitans de s'entr'égorger ! Dès ce moment la concorde fut rétablie. L'alégresse devint générale; les danses commencèrent et durèrent pendant trois jours et trois nuits consécutives. On tua, pour les festins, beaucoup de moutons gras, et même deux bœufs : magnificence extraordinaire et vraiment étonnante chez des peuples qui, en livrant leurs filles pour une vache, croient faire un excellent marché.

Au reste, si les Koraquois attachent ce haut prix à leurs bêtes à cornes, c'est qu'elles font leur principale richesse. Cependant ce n'est point pour eux un objet de trafic. Trop éloignés des colonies pour avoir avec elles quelques relations directes ou indirectes de commerce, ils ne peuvent trafiquer de leurs troupeaux qu'entre eux et leurs voisins.

Aussi, quand je voulus acheter de quoi remonter mes chariots, je le fis à un prix dont moi-même j'avois honte. Un bœuf ne

me coûtoit qu'un clou, qu'un très-petit morceau de fer ; et ceux qui avoient le bonheur de conclure avec moi ces échanges s'applaudissoient beaucoup de leur marché.

Je suis convaincu que si j'eusse voulu les tenter en exposant à leurs yeux certaines bagatelles, j'aurois obtenu, sans exception, tout ce qui appartenoit à la horde. Et ceci me rappelle ces Indiens que j'avois vus à Surinam, et qui le matin oubliant que le soir il faudra se coucher, vendent leur hamac pour un bout de bougie allumée. Ces mêmes gens ne donneroient pas la plus petite chose de cent livres de bougies en paquets ; mais l'éclat d'une lumière brûlante les séduit ; ce sont des enfans qui, pour avoir dans le moment ce qui leur fait plaisir, livrent et offrent avec empressement tout ce qu'ils possèdent.

C'est souvent par le même esprit d'enfantillage que le Sauvage dérobe et s'approprie sans façon les choses qui lui plaisent ou qui lui conviennent. Les Koraquois cherchoient à prendre quelques-uns de mes effets jusque sous mes yeux même ; et pour me garantir d'eux, j'étois obligé de les surveiller

ou de mettre hors de leur portée ce qui pouvoit les tenter.

Ce peuple est haut de taille, et par conséquent beaucoup plus grand que les Hottentots des colonies. Les miens ne lui venoient qu'aux épaules, et il avoit la tête toute entière au-dessus d'eux. Malgré cette différence de stature, malgré celle de sa peau, qui est plus noire, et celle de son visage, dont la pommette n'a presque pas de proéminence, je le crois d'origine hottentote. Au moins il a la langue et les usages des Namaquois, ses voisins, lesquels sont originairement Hottentots.

Son habillement est le même que l'habillement namaquois, et il n'en diffère que par la matière, qui chez lui est la peau des hyènes, et sur-tout celle des jakals, animal qu'on rencontre en abondance dans ces cantons ingrats. Quant aux peaux de buffles et de girafes, beaucoup trop épaisses pour servir de vêtement, elles sont employées à couvrir les huttes.

La grande aridité du pays rendant les sources très-rares, le Koraquois n'a pu l'habiter sans avoir trouvé un moyen de suppléer à la disette d'eau. Pour cela, il creuse

en terre une sorte de citerne, ou plutôt un vrai puits, dans lequel on descend par des degrés; et c'est la seule nation africaine chez laquelle j'aie trouvé ce genre d'industrie.

Comme ces puits ont toujours peu d'eau, et qu'on n'en a point à perdre, on a soin d'en interdire l'accès même aux oiseaux, et pour cela on en ferme l'ouverture avec des pierres et des branches, de sorte qu'à moins de les connoître, il est presqu'impossible de les trouver. Tous les jours on y descend pour tirer l'eau qui est nécessaire à la consommation des hommes et des bêtes. On la puise avec des espèces de jattes faites d'un bois creusé, et on la verse dans des peaux de buffle ou de girafe, qu'on étend par terre, et auxquelles on a donné une forme concave pour contenir de l'eau, mais on la distribue avec la plus grande parcimonie, et jamais on n'en tire que ce qui est d'une nécessité absolue.

Néanmoins, malgré cette économie sévère, les puits tarissent souvent; et alors la horde est obligée de se transporter ailleurs. Aussi parmi les nations de l'ouest n'en est-il aucune qui soit autant nomade que celle-ci.

De cette vie errante et vagabonde, il résulte que le Koraquois changeant souvent de séjour, et par conséquent se donnant sans cesse de nouveaux voisins, il doit adopter, en quelque sorte, les usages des nations près desquelles il va s'établir.

C'est ainsi, par exemple, que dans les peuplades, les uns se graissent comme les Hottentots, tandis que d'autres se tatouent le visage, la poitrine et les bras à la manière des Cafres. Cependant il est à remarquer que les couleurs qu'emploient ceux-ci ne sont point les mêmes pour tous; que chacun a les siennes, selon que son caprice les lui fait préférer, et qu'ordinairement il les varie chaque jour, ce qui rend, en quelque sorte, les co-habitans d'une horde étrangers l'un à l'autre, et leur donne l'air d'une mascarade de carnaval.

Depuis que dans la horde de Klaas Baster j'avois été blessé par un géranium épineux, j'avois soin, chaque fois que je campois dans un lieu nouveau, de faire arracher autour de moi tous ceux que j'y trouvois. Parmi ceux qu'on eut occasion de détruire près du kraal de Haripa, j'en trouvai une superbe espèce à très-longues épines, dont j'ai ap-

porté les dessins, et que je publierai par la suite en parlant des plantes nouvelles que j'ai rapportées de mes voyages.

J'ai trouvé dans les mêmes environs deux nouvelles espèces d'euphorbe, dont je donne ici les figures : le premier, que je nomme euphorbe à côte de melon, ne s'élève tout au plus que de trois à quatre pouces de terre, à laquelle il tient par un amas de racines fibreuses, qui toutes sortent du milieu de plusieurs tubercules disposés en manière de couronne ; la tige forme un globe déprimé, excavé au sommet, et à côte absolument comme notre pomme dite calville blanche ; ces côtes sont relevées, épaisses, convexes, d'une couleur verdâtre, et marquées de bandes brunes transversales. De la partie supérieure des côtes sortent plusieurs petits bouquets de fleurs pédonculées.

J'ai donné le nom d'euphorbe à chenilles au second, parce qu'en effet, en le voyant, je crus appercevoir plusieurs belles chenilles épineuses. Voici en deux mots sa description : d'une racine tubéreuse très-grosse et jetant çà et là quelques fibres chevelues, sortent plusieurs tiges de la longueur à-peu-

près d'un doigt, couchées à terre, tortueuses, charnues, dénuées de feuilles, et garnies de plusieurs rangs de tubercules arrondis, munis chacun de deux épines.

Ces deux espèces d'euphorbes sont également à craindre, parce que tous deux étant fort bas et se trouvant mêlés dans les herbages comme les champignons, les animaux qui broutent courent risque de les manger avec le pâturage.

Quoique le canton où je me trouvois fût sec et stérile, il offroit une quantité prodigieuse de plantes de différentes espèces dont un botaniste instruit auroit sans doute mieux su tirer parti que moi ; cela ne m'a point empêché cependant de rapporter une infinité de dessins de ce qui m'a paru le plus extraordinaire, et dont je donnerai les gravures par la suite.

Pendant mon séjour à la horde, je voyois régulièrement passer sur nos têtes des nuées de grues et de perroquets qui alloient du nord-ouest au sud-est. Ces derniers me paroissoient gagner la Cafrerie, et probablement ils étoient de l'espèce de ceux que j'avois vus dans cette contrée. Je les distinguois au caquetage continuel qu'ils faisoient

en volant, et à leur manière de voler par paires, mâle et femelle. Mais ils étoient à une telle hauteur que je ne pouvois les tirer, et il en fut ainsi de tous les oiseaux de passage que j'eus occasion d'appercevoir. Le pays n'ayant rien qui les engageât à descendre, aucun ne s'arrêtoit. Mes chasses devenoient languissantes, et ma collection ne s'accroissoit pas autant que je le desirois.

Quant aux animaux qui devoient fournir à la consommation considérable qu'exigeoit journellement ma troupe, je ne pouvois guère compter sur les girafes, les buffles et les rhinocéros, qui, trop farouches, ne se laissoient point approcher. Ma ressource étoit dans les gazelles. Mais quoique nulle part encore je n'en eusse vu autant, quoiqu'elles se trouvassent là par troupes immenses, cependant j'avois beaucoup de difficultés pour les atteindre.

Dans cet embarras, Haripa, qui croyoit me devoir beaucoup par rapport aux cadeaux que je lui avois faits, et qui par reconnoissance et par attachement m'accompagnoit par-tout, me promit, que si je voulois suivre ses conseils et chasser à leur manière, il me feroit tuer, sans sortir de place,

plus de gibier qu'il n'en faudroit à ma troupe pendant une lune entière. Cette promesse si magnifique me parut une exagération. Néanmoins, comme il m'étoit facile de la vérifier, et que d'ailleurs elle me présentoit l'espoir d'apprendre ce que je ne savois peut-être pas, je consentis d'en faire l'essai.

Le lendemain, dès le point du jour, le chef envoya cinquante hommes traquer sur les collines et hauteurs situées au sud de la horde. Vers midi, un d'entr'eux revint l'avertir que les traqueurs avoient réuni plusieurs troupes de gazelles, et que de ces bandes éparses il s'étoit formé une harde immense qui se portoit vers la plaine et ne tarderoit pas à paroître.

A l'instant, Haripa partit avec moi. Il alla me placer dans un défilé de cette plaine par où il prévoyoit, vu la direction des traqueurs, que la harde devoit passer ; et, en effet, nous n'y restâmes pas long-temps sans voir s'élever, du côté des collines, des nuages de poussière, qui à mesure qu'ils avançoient vers nous, sembloient grossir et s'étendre. Alors il me dit de me coucher sur le ventre et le visage contre terre. Il en fit autant, et dans cette posture, qui me parois-

soit fort peu propre pour la chasse, j'attendis en silence l'événement.

Les gazelles arrivoient à toutes jambes, et elles ne manquèrent pas de se porter vers nous, ainsi qu'il l'avoit prévu. La situation que nous venions de prendre ne pouvant les effaroucher, elles nous passèrent sans se déranger en rien de leur direction. Mais quand il s'en fut écoulé environ un ou deux mille, il se releva, se mit à lancer des flèches, et me dit de tirer à mon tour.

Je sentois très-bien que le mouvement étant une fois communiqué à la troupe, les dernières gazelles suivroient les autres, et que dans la frayeur qui les faisoit fuir toutes et qui les précipitoit en foule sur nous, elles ne nous appercevroient seulement pas. Je prévoyois encore que les Sauvages, en les perçant sans bruit avec leurs flèches, ne risquoient point de les effaroucher. Mais moi, avec mon fusil, j'avois à craindre que l'explosion du coup ne semât parmi elles l'épouvante, et qu'elle ne fît rebrousser chemin à celles qui arrivoient.

Mon inquiétude, quoique fondée en raison, ne se vérifia pas. J'eus beau tuer et tirer dans tous les sens, la colonne continua

d'avancer comme auparavant, et la peur ne produisit sur son instinct moutonnier, d'autre effet que de hâter davantage sa marche.

Au milieu de cette multitude effarée, je tirois sans cesse, et chacune de mes balles abattoit souvent plusieurs pièces à-la-fois; j'eusse pu sans peine m'en procurer cent si je l'avois voulu; je ne cessai enfin de tuer que parce que cette quantité de gibier me seroit devenue inutile.

Chaque fois que je tirois sur ces gazelles un coup de fusil, à l'instant même et toutes à-la-fois, blanchissoient leurs croupes, et ces milliers de dos roux qui fuyoient devant moi ne me montroient plus qu'une nappe d'un blanc de neige qu'elles sembloient n'étaler que pour la faire disparoître aussitôt.

J'ai déjà parlé de cette propriété singulière des gazelles spring-bock, qui ont la faculté de changer à volonté la couleur de leur croupe, et de la faire, comme par une espèce d'enchantement, devenir blanche de rousse qu'elle étoit d'abord. Un pareil phénomène présente d'abord à l'imagination quelque chose de merveilleux, et cepen-

dant il est de la plus exacte vérité et facile à concevoir d'après l'explication.

Les poils très-longs et fort nombreux qui couvrent la coupe du spring-bock, sont en général d'une teinte fauve; mais malgré que ces poils paroissent entièrement de cette couleur, il n'y a cependant que ceux de la surface qui le soient réellement; car ceux de l'intérieur sont d'un blanc pur, et dans leur situation naturelle, ceux-ci sont entièrement cachés et couverts par les autres. Tous ces poils se trouvent implantés dans cet endroit sur un vrai tissu de petites fibres musculaires, au moyen desquelles l'animal peut à volonté étendre ou rétrécir la peau de sa croupe, de manière que par l'extension qu'elle reçoit, les poils se rabattent de droite et de gauche, ceux de dessous qui sont blancs, restent entièrement au jour, et recouvrent même les autres. Je ne puis mieux définir cette opération qu'en la comparant à l'effet que produit l'action d'ouvrir et de fermer un livre posé sur son dos.

Un autre fait moins aisé à expliquer, est la multiplication prodigieuse de ces gazelles dans des contrées infestées d'animaux carnassiers qui de toutes parts y pullulent.

J'avois déjà rencontré ailleurs quelques-unes de leurs hardes innombrables; mais en voyant celle-ci, je me suis demandé souvent à moi-même comment tant de milliers d'animaux, qui par leur nombre eussent desséché des sources et consommé les pâturages d'un pays tout entier, pouvoient vivre dans une contrée stérile et sans eau. Mais outre que les gazelles, ainsi que les chèvres, n'éprouvent pas le besoin de boire, sans doute elles habitent ordinairement des cantons plus fertiles, et il y a de ces cantons dans le voisinage, comme je le dirai bientôt. Au reste, pour donner à mes lecteurs une idée de ce qu'étoit cette harde, je dirai, que malgré la rapidité de sa course, elle employa trois quarts-d'heure tout entiers à défiler devant moi.

Dans la relation de mon premier voyage, j'ai fait mention de cette gazelle sous le nom de gazelle de parade, nom qui certainement lui convient, puisqu'en effet elle ne semble opérer le changement dont j'ai parlé que pour parer son train de derrière d'une couleur éclatante. Un journaliste m'a reproché, par rapport à cette dénomination, *de n'avoir point étudié les vrais principes de la nomen-*

clature zoologique ; mais mon critique ignore sans doute que ce nom est un de ceux que porte cette gazelle au Cap de Bonne-Espérance, où les colons la désignent sous celui de *pronk-bock* (bouc qui se pare). Elle porte encore ceux de bouc sauteur, et de bouc de passage. Toutes ces différentes dénominations sont tirées des habitudes de l'animal, et je crois qu'elles valent bien ces noms singuliers et barbares qui ne nous présentent aucune analogie entre eux et la chose dénommée. Quant à moi, je pense que les vrais principes de la nomenclature sont ceux qui peignent les objets qu'on se propose de faire connoître.

Je n'ai vu nulle part une aussi belle race de chèvres que chez les Koraquois. J'en achetai plusieurs, qui furent ajoutées à mon troupeau. En traversant le canton des Vingt-quatre-rivières, mon ami Lievenberg m'avoit parlé de ces animaux, qu'il ne connoissoit que de réputation ; et il m'avoit prié, si je le pouvois, de lui ramener un bouc. J'en trouvai un, vraiment monstrueux pour sa taille, ainsi que pour la hauteur et la largeur de ses cornes. Je l'acquis au nom de

mon ami ; il me coûta un clou de médiocre grandeur et quelques verroteries.

Ce fut aussi avec des clous, plus ou moins grands, que j'achetai vingt-un bœufs pour remonter mes chariots. Les Sauvages recherchoient avec un empressement incroyable le plus petit morceau de fer, parce qu'il leur servoit à armer la pointe de leurs sagaies et de leurs flèches.

Malgré leur goût excessif pour la parure, ils faisoient moins de cas des verroteries et du cuivre qui leur fournissoient des ornemens. Je suis convaincu que pour le fer d'une des roues de mes chariots, j'aurois eu un troupeau de cent bœufs.

Il étoit probable que, pendant mon absence, Swanepoel, d'après mes ordres, s'occupoit, sur les bords de l'Orange, à me procurer quelques attelages. Mais quand même, contre toute vraisemblance, il n'auroit pas réussi, j'avois sans lui de quoi faire marcher mes voitures, tant avec les bêtes que j'avois achetées dans les premières hordes où j'étois passé, qu'avec celles dont je venois de faire l'emplette. Entièrement rassuré sur cet objet, je pouvois donc retourner à mon camp et reprendre mon voyage, et ma sécurité

étoit d'autant mieux fondée, que les bœufs nouvellement acquis étant accoutumés à l'herbage du canton, je n'avois point à craindre d'eux, comme des autres, une interruption de service.

Néanmoins un nouveau projet m'arrêtoit encore et suspendoit mon retour. J'avois maintefois ouï parler d'une nation brave et guerrière, généralement redoutée de tous les Sauvages de ces contrées; c'est celle des *Houzouanas*. Voisine des Boschjesman de l'est, on la confond souvent avec eux. Mais outre qu'elle en diffère par les inclinations, le langage et les mœurs, elle est nomade; et se portant, dans ses émigrations, d'une mer à l'autre, elle ferme, pour ainsi dire, cette partie de l'Afrique, et la barre dans sa largeur.

Un peuple si différent de tous ceux que j'avois vus jusqu'alors, méritoit d'être connu. Mon dessein étoit de lier amitié avec lui; et cette amitié me devenoit absolument nécessaire, soit qu'après être retourné à mon camp, je voulusse reprendre ma route; soit que je revinsse au Cap, pour recommencer en entier mon voyage.

Je ne pouvois, me disoit-on, pénétrer

jusqu'à leur contrée, sans traverser d'autres nations ; beaucoup d'hommes de la horde de Haripa s'offrirent de m'accompagner. J'acceptai leurs offres, puisqu'il me falloit des guides ; mais je ne voulus que quatre hommes ; et en conséquence je renvoyai ceux des grands Namaquois qui jusqu'à ce moment m'avoient suivi. Haripa vint cérémonieusement me faire ses adieux. Je lui souhaitai une nombreuse descendance, un règne plein de douceur et des femmes plus soumises. Pour moi, je partis au point du jour pour éviter la chaleur ; et j'allai faire halte, à cinq lieues de la horde, sur les bords d'une rivière, près de laquelle je devois, selon le dire de mes guides, trouver autant de rhinocéros que je le desirerois. Les naturels nomment cette rivière *Rivière des Poissons*.

Quoique nous n'eussions fait qu'une marche de quelques heures, j'avois remarqué pourtant, dans le petit espace que nous avions parcouru, un grand changement de productions. De toutes parts, j'y voyois des plantes et des animaux différens ; et cette nouveauté m'étonna même si fort, que je résolus de rester pendant quelque temps sur le lieu, pour y étudier ou recueillir ce qu'il

offriroit de curieux à mes collections. Il est des végétaux et des animaux auxquels la nature paroît attribuer certains climats, exclusivement à d'autres. Ils croissent là, et non ailleurs. Ainsi, par exemple, je n'ai commencé à trouver des girafes qu'au vingt-huitième degré de latitude; et ce n'est que sous le vingt-cinquième que j'ai trouvé une espèce d'âne sauvage de couleur isabelle.

Cet animal est nommé, par les grands Namaquois, zèbre blanc. C'est un âne sauvage; car au lieu d'une robe rayée, comme le zèbre, la sienne est d'une seule et même couleur, et de teinte isabelle. Du reste, nul animal peut-être, dans l'Afrique entière, n'est aussi défiant, aussi farouche et aussi sauvage que celui-ci. De tout côté, il se montroit par troupes; et jamais je n'ai pu en approcher un d'assez près pour être à portée de le tirer. Si j'en ai eu une peau en ma possession, c'est que j'ai trouvé à l'acheter dans une horde où elle servoit à couvrir une hutte de Sauvage. Voilà donc trois espèces d'ânes très-distinctes dans la partie sud de l'Afrique; savoir, le zèbre, le *kwagga,* et cet âne sans taches ni raies dont il est ici question.

Au Cap, le zèbre est connu sous le nom

de *streep-ezel* (âne rayé); et le kwagga, sous celui de *wilde-paerd* (cheval sauvage). Dans les colonies, on confond quelquefois les deux noms et les deux animaux; ce qui, en histoire naturelle, peut occasionner des erreurs, et ce qui en a réellement produit, puisque souvent on a donné le kwagga pour la femelle du zèbre. Mais très-certainement le zèbre et le kwagga sont deux espèces séparées qui, vivant dans le même canton, ne se mêlent pas plus ensemble qu'avec les troupes de gazelles qui habitent le même pays qu'eux.

Vosmaer, qui n'a point voyagé en Afrique, et qui par conséquent n'a pu connoître et décrire le kwagga que d'après des relations étrangères; Vosmaer prétend que c'est un métis du zèbre et du cheval sauvage.

On a, je crois, en Europe de fausses idées sur les nombreux et prétendus métis des pays déserts. On croit que rien n'y est plus commun; et certes c'est-là une grande erreur. Buffon lui-même, convaincu de leur multiplication dans l'Afrique, et cherchant à en expliquer la cause, l'attribue à la chaleur du climat, qui, rendant les sources rares et mettant quelquefois des animaux d'espèces différentes dans le cas de venir à l'eau au

même moment, favorise des accouplemens bizarres.

A de pareilles assertions, on reconnoît des théories de cabinet. Un naturaliste qui aura voyagé se gardera bien de les avancer; l'expérience lui apprendra combien l'animal sauvage diffère, sur ses appétits de reproduction, de l'animal domestique. La domesticité est un état de servitude et de dégradation dans lequel l'individu et même l'espèce dégénèrent plus ou moins. Altéré ainsi dans son instinct originel, on échauffe à dessein l'animal par des nourritures particulières; on le sépare des femelles ou des mâles de son espèce; on lui en donne d'autres, et on le force à produire des monstres, qui, dans la nature, ne sont qu'un désordre. Je dis désordre, parce qu'étant inféconds, ils contrarient la loi qu'elle impose à tous les êtres de se reproduire. Dans l'état sauvage, l'individu libre suit invariablement ces loix; il s'accouple avec ceux de son espèce, et jamais avec d'autres.

Si dans nos faisanderies nous voyons annuellement le faisan produire avec des races qui ne sont point la sienne; si dans nos volières le serin produit avec le tarin, la linotte

et le chardonneret, c'est qu'on les y force, en les séparant de leurs femelles et en leur en donnant d'étrangères : encore n'y parvient-on que quand ces oiseaux ont été, en quelque sorte, naturalisés chez nous. Vainement on tenteroit l'expérience, ou au moins elle réussiroit bien plus difficilement sur le véritable serin de Canarie, sur celui qui arriveroit en Europe avec les habitudes et l'instinct de son pays natal. Temminck, mon ami, a depuis de longues années, à Amsterdam, une immense volière où il nourrit toutes sortes d'oiseaux rares et étrangers. La plupart y multiplient en liberté ; et jusqu'à présent encore aucun ne lui a donné un métis.

La servitude dans laquelle vit un animal domestique, la nourriture à laquelle on l'astreint, l'éducation qu'on lui donne, altèrent et modifient sa nature. En vivant avec nous, il semble, pour ainsi dire, se corrompre et prendre nos vices. Au moins c'est ce que nous voyons dans les chiens, les chevaux, &c. que nous élevons autour de nous. On m'a assuré avoir vu à Paris, dans la rue Croix-des-Petits-Champs, chez un tapissier, un chien produire avec une chatte, des métis

qui ont vécu. Si ces animaux avoient été élevés dans une forêt, ils se seroient dévorés plutôt l'un l'autre que de s'accoupler.

Le kwagga ne peut être, et n'est point réellement le produit du cheval sauvage et du zèbre; car l'Afrique méridionale n'a point de chevaux sauvages indigènes. Les chevaux qu'on y voit maintenant y ont été transportés d'Europe; mais ceux-ci ne s'écartent jamais des colonies; et jamais aucun, avant les miens, ne s'étoit avancé sous le vingt-cinquième degré de latitude, où il y a des kwaggas et des zèbres.

D'ailleurs, si cet animal étoit un produit bâtard de la zèbre, les mères alaitant leurs petits après avoir mis bas, on verroit ces petits les suivre dans les hardes des zèbres: or, c'est ce qu'on ne voit jamais. Les troupes de l'une et l'autre espèce ne se confondent pas plus ensemble que les troupes de différentes gazelles. Souvent j'ai apperçu, dans les plaines, des hardes de zèbres et des hardes de kwaggas; mais toujours je les ai vues séparées.

Enfin, j'ajouterai à toutes ces preuves, qu'avant l'émigration des chevaux européens en Afrique, le kwagga y existoit, et

qu'il y étoit connu des naturels. Le kwagga est beaucoup plus petit que le zèbre ; il a un cri qui imite parfaitement l'aboiement d'un chien : quant à celui du zèbre, il produit absolument le même son qu'une pierre lancée avec force sur la glace.

Rebuté par les fatigues et les peines que je me donnois inutilement pour joindre et abattre quelques-uns de ces farouches ânes isabelles, je me dédommageois sur les oiseaux sans nombre que m'offroit cette contrée, qui pour la première fois retentissoit du bruit d'un fusil. Plantes, oiseaux, quadrupèdes, presque tous les objets enfin, jusqu'au site et à la forme des montagnes, y étoit nouveau pour moi. Par-tout la terre étoit couverte de fleurs magnifiques ; et partout je voyois voltiger sur ce parterre rustique et brillant une foule de petits volatiles du genre des sucriers, qui, parés des plus belles couleurs, venoient en sucer le nectar et sembloient eux-mêmes autant de fleurs vivantes. Les sucs odorans dont ils se nourrissent se transformant en leur substance leur communiquent un parfum d'ambroisie qui me faisoit regretter d'avoir à les placer un jour dans mon cabinet avec ces oiseaux,

qui ne s'étant nourris que de charognes ou de chenilles et d'insectes dégoûtans, en ont aussi l'odeur.

Je trouvai là différentes espèces que Geoffroy fils a rapportées depuis du Sénégal, et spécialement des barbicans; variétés de celui qu'a décrit Buffon sous le nom de barbican de Barbarie. J'y trouvai, en très-grande abondance, la *petite veuve dominicaine*, décrite par Brisson, et remarquable par sa robe modeste et sa longue queue. Enfin, pour abréger des détails peu intéressans et donner une idée de toutes les richesses que ce canton présentoit à l'ornithologiste, je dirai que dans le seul genre des sucriers ou oiseaux qui se nourrissent du suc des fleurs, et que beaucoup de nomenclateurs ont rangés, je ne sais pourquoi, parmi les grimpereaux, quoique ces oiseaux ne grimpent jamais, j'y ai trouvé sept espèces différentes.

Quant au grand et menu gibier, il étoit, en proportion aussi multiplié; et je ne crains pas d'avancer que le canton eût suffi pour nourrir avec profusion une armée ou une caravane de deux mille hommes.

Au milieu de cette immense ménagerie, dont la variété me tenoit dans un enchan-

tement continuel, j'étois surpris de ne pas voir cette quantité de rhinocéros que m'avoient annoncée les gens de la horde de Haripa. Cependant un jour, Klaas, qui sans cesse étoit à l'affût des bonnes aventures, pour avoir la satisfaction d'être le premier à me les annoncer, vint en grande hâte dans ma tente, me dire qu'à quelque distance du camp il avoit apperçu deux de ces animaux, arrêtés et tranquilles à côté l'un de l'autre au milieu de la plaine, et qu'il ne tenoit qu'à moi de me procurer le plaisir de la plus belle chasse que j'eusse encore faite.

A la vérité, la chasse pouvoit être très-amusante; mais indépendamment du danger qu'elle présentoit, j'y voyois de grandes difficultés. Pour attaquer deux ennemis aussi redoutables, il nous falloit de grandes précautions, et les approcher sans en être vus ni éventés, ce qui est toujours très-difficile. Je m'étois d'abord proposé de les cerner par un cordon, qui les envelopperoit de toutes parts et d'avancer ensuite sur eux en rétrécissant peu à peu le cercle, en nous réunissant tous au moment de l'attaque; mais les Sauvages m'assurèrent que ce plan étoit

impraticable avec les animaux dont il est question. En conséquence, je m'abandonnai entièrement à leurs conseils et nous partîmes armés de tout le courage nécessaire et chacun d'un bon fusil. Tous mes chasseurs voulurent être de la partie, et chacun se proposoit les plus grandes prouesses. Je fis mener en laisse deux de mes forts chiens pour les lâcher au besoin sur les rhinocéros. Nous fûmes obligés de faire un très-grand détour, afin de prendre le dessous du vent, de peur d'en être éventés, et nous gagnâmes la rivière dont nous suivîmes le cours à l'abri des grands arbres qui la bordoient, et bientôt Klaas nous fit appercevoir, à un demi-quart de lieue dans la plaine, les deux animaux.

L'un d'eux étant beaucoup plus gros que l'autre, je les crus mâle et femelle. Du reste, immobiles l'un à côté de l'autre, ils gardoient encore la même posture que quand Klaas les avoit apperçus pour la première fois; mais ils portoient le nez au vent, et par conséquent nous présentoient la croupe. C'est la coutume de ces quadrupèdes, quand ils sont ainsi arrêtés, de se placer dans la direction du vent, afin d'être avertis, par l'odorat,

des ennemis qu'ils ont à craindre. Seulement alors ils détournent de temps en temps la tête, pour jeter un coup-d'œil en arrière et veiller de toutes parts à leur sûreté; mais ce n'est vraiment qu'un coup-d'œil et l'affaire d'un instant.

Déjà nous raisonnions sur les dispositions à faire pour entreprendre notre attaque, et je donnois en conséquence quelques ordres à ma troupe, quand Jonker, l'un de mes Hottentots, me demanda de le laisser seul attaquer les deux bêtes, comme *bekruyper*.

Mes lecteurs se rappelleront ici le nom de ce Jonker qui, quand je fis la folie de vouloir traverser, sur un tronc d'arbre, l'embouchure de la rivière des Eléphans, fut un des nageurs auxquels je dus la vie. Pour récompense, je l'élevai, d'après la demande de ses camarades, au grade de chasseur. Il étoit fort novice alors dans cet exercice; mais j'ai déjà remarqué qu'il devint par la suite un tireur très-adroit, et qu'il parvint sur-tout à exceller, par-dessus tous ses camarades, dans l'art de *traîner*.

J'ai déjà dit que la chasse en Afrique ne ressemble point à celle d'Europe; que pour se mettre à portée de tirer certains animaux

farouches, il faut en approcher sans être apperçu, et qu'on ne peut les approcher qu'en se traînant sur le ventre jusqu'à eux. Les gens qui ont ce talent s'appellent *bekruypers* (traîneurs); et c'est en cette qualité que Jonker me demandoit d'aller attaquer seul les deux rhinocéros, m'assurant qu'il s'en tireroit à ma satisfaction.

Comme son offre ne nous empêchoit point d'exécuter nos projets, et que dans le cas où son attaque particulière ne réussiroit pas, elle ne nuisoit nullement à notre attaque générale, je le laissai faire. Il se mit tout nu, et partit, en emportant son fusil et rampant sur le ventre comme un serpent.

Pendant ce temps, j'indiquai à mes chasseurs les différens postes qu'ils devoient occuper. Ils s'y rendirent par des détours; chacun d'eux ayant deux hommes avec lui. Moi, je restai au lieu où je me trouvois, avec deux Hottentots, dont l'un gardoit mon cheval, tandis que l'autre tenoit les chiens; mais pour n'être point en vue, nous nous cachâmes derrière un buisson.

J'avois en main une de ces lorgnettes de spectacle, qui souvent m'avoit servi à étudier le jeu des machines et l'effet de nos dé-

corations de théâtre. Que les objets étoient changés ! en ce moment elle rapprochoit de moi deux monstres épouvantables, qui parfois tournoient de mon côté leur tête hideuse. Bientôt leurs mouvemens d'observation et de crainte commencèrent à devenir plus fréquens ; et je craignois qu'ils n'eussent entendu l'agitation de mes chiens qui, les ayant apperçus, faisoient tous leurs efforts pour échapper à leur gardien et s'élancer contre eux.

Jonker, de son côté, avançoit toujours, quoique lentement ; mais toujours il avoit les yeux fixés sur les deux animaux. Leur voyoit-il tourner la tête, à l'instant il restoit immobile et sans mouvement. On eût dit un éclat de roche ; et moi-même j'y étois trompé.

Son traînage, avec toutes ses interruptions, dura plus d'une heure. Enfin, je le vis se diriger vers une grosse touffe d'euphorbe qui formoit un buisson et qui se trouvoit à deux cents pas au plus des rhinocéros. Arrivé là, et sûr de pouvoir s'y cacher sans être vu d'eux, il se releva, et après avoir jeté les yeux de tout côté pour voir si ses camarades étoient tous arrivés à leur poste, il se prépara à tirer.

Pendant tout le temps de sa marche rampante je l'avois suivi de l'œil ; et à mesure qu'il avançoit j'avois senti mon cœur palpiter involontairement. Mais les palpitations redoublèrent, quand je le vis si près des animaux, et au moment de tirer sur l'un d'eux ; que n'aurois-je pas donné dans cet instant pour être à la place de Jonker, ou tout au moins à côté de lui, afin d'abattre aussi l'un de ces farouches animaux ! J'attendois dans la plus vive impatience que le coup de Jonker partît, et je ne concevois pas ce qui l'empêchoit de tirer ; mais le Hottentot qui étoit à mes côtés, et qui, à la vue simple, le distinguoit aussi parfaitement que moi avec ma lorgnette, m'avertit de son projet. Il me dit que si Jonker ne tiroit point, c'est qu'il attendoit qu'un des rhinocéros se détournât, pour l'ajuster à la tête, s'il étoit possible ; et qu'au premier mouvement qu'ils feroient, j'entendrois le coup.

En effet, le plus gros des deux ayant regardé de mon côté, il fut tiré aussi-tôt. Blessé du coup, il poussa un cri effroyable, et suivi de sa femelle, courut avec fureur vers le lieu d'où le bruit étoit parti. Ce fut alors que je sentis mon cœur tressaillir et que mes

craintes furent portées à leur comble. Une sueur froide se répandoit sur tout mon corps; mon cœur battoit si fort que cela m'ôtoit la respiration. Je m'attendois à voir les deux monstres renverser le buisson, écraser sous leurs pieds le malheureux Jonker et le mettre en pièces; mais il s'étoit couché le ventre contre terre. La ruse lui réussit parfaitement : ils passèrent près de lui sans l'appercevoir, et vinrent droit à moi.

Alors à mon angoisse succéda la joie, et je m'apprêtai à les recevoir. Mais mes chiens, animés déjà par le coup de fusil qu'ils avoient entendu, se démenèrent tellement à leur approche que, ne pouvant plus les contenir, je les détachai et les lâchai contre eux.

A cette vue ils firent un crochet, et allèrent donner dans une des embuscades où ils essuyèrent un nouveau coup de feu d'un des chasseurs; puis dans une troisième, où ils reçurent un troisième coup. Mes chiens, de leur côté, les harceloient à outrance; ce qui accroissoit encore leur rage. Ils détachoient contre eux des ruades terribles; ils labouroient la plaine avec leur corne, et y creusant des sillons de sept à huit pouces de pro-

fondeur, lançoient autour d'eux une grêle de pierres et de cailloux.

Pendant ce temps, nous nous rapprochâmes tous, afin de les cerner de plus près et de réunir contre eux toutes nos forces. Cette multitude d'ennemis, dont ils se voyoient entourés, les mit dans une fureur inexprimable. Tout-à-coup, le mâle s'arrêta; et cessant de fuir devant les chiens, il leur fit face et se tourna contre eux pour les attaquer et les éventrer. Mais tandis qu'il les poursuivoit, la femelle se détacha de lui et gagna au large.

Je m'applaudis beaucoup de cette fuite, qui nous devenoit très-favorable. Il est certain que, malgré notre nombre et nos armes, deux adversaires aussi formidables nous eussent fort embarrassés. J'avoue même que sans mes chiens nous n'eussions pu combattre qu'avec risques et dangers celui qui restoit. Les traces de sang qu'il laissoit sur son passage nous annonçoient qu'il avoit reçu plus d'une blessure; et il n'en mettoit que plus de rage à se défendre.

Cependant, après quelque temps d'une attaque forcenée, il se battit en retraite et parut vouloir gagner quelques buissons;

apparemment pour s'y appuyer et ne pouvoir plus être harcelé que par-devant. Je devinai sa ruse; et dans le dessein de le prévenir, je me jetai vers les buissons, en faisant signe aux deux chasseurs les moins éloignés de moi de s'y porter aussi. Il n'étoit plus qu'à trente pas de nous, lorsque nous nous emparâmes du poste. Puis, le visant tous trois en même temps, nous lui lâchâmes nos trois coups à la fois, et il tomba sans pouvoir plus se relever.

Sa chute fut pour moi une jouissance délicieuse. Comme chasseur et comme naturaliste, je goûtois un double triomphe.

Quoique blessé à mort, l'animal se débattoit encore couché à terre, comme il l'avoit fait lorsqu'il étoit debout. Ses pieds lançoient autour de lui des monceaux de pierres, et, ni nous ni nos chiens n'osions en approcher. J'eusse pu lui épargner les tourmens de l'agonie, en lui tirant une dernière balle; et c'est ce que je m'apprêtois à faire, si mes gens, par leurs prières, ne m'en eussent détourné. Je ne pouvois attribuer leur demande à un sentiment de pitié; mais je n'en concevois pas le motif.

J'ai déjà dit que dans toutes les peuplades

sauvages, ainsi qu'au Cap et dans les colonies, on fait un grand cas du sang desséché de rhinocéros; que le préjugé lui attribue beaucoup de vertu pour la guérison de certaines maladies, et qu'on le regarde spécialement comme un remède souverain contre les obstructions. On se rappelle que quand Swanepoel, enivré par Pinard, tomba sous une des roues de mon chariot et qu'il eut une côte démise et cassée, il me demanda du sang de rhinocéros. Au défaut de sang, le malheureux continua de boire de l'eau-de-vie. Il guérit par les seules forces de la nature, et il avouoit que ce dernier remède, également bon, disoit-il, et pour l'homme sain et pour l'homme malade, étoit préférable à l'autre. Mais ses camarades avoient conservé leurs préventions, et ils vouloient du sang de rhinocéros. Celui-ci en perdoit beaucoup par ses blessures. Ce n'étoit pas sans un très-grand chagrin qu'ils voyoient la terre s'en imbiber autour de lui, et ils craignoient qu'un nouveau coup de fusil n'augmentât encore cette perte.

A peine l'animal eut-il rendu le dernier soupir que tous, tant anciens que nouveaux, s'approchèrent de lui avec ardeur, dans le

dessein de faire leur provision. Pour cela ils lui ouvrirent le ventre, prirent sa vessie qu'ils vidèrent; puis, tandis que l'un d'eux en appliquoit l'ouverture à l'une des plaies, les autres remuoient et agitoient une cuisse et une jambe du mort, afin de faciliter par ce mouvement la sortie du sang. Bientôt, à leur grande joie, la vessie fut pleine; et je suis persuadé qu'avec tout ce qui fut perdu ils auroient pu en remplir vingt.

Je m'étois approché aussi de l'animal; mais j'avois un projet différent du leur, et ne voulois que le mesurer et l'examiner. Les Sauvages de la horde, accoutumés à en voir très-fréquemment, assuroient que celui-ci étoit un des plus grands de son espèce. Pour moi, je n'en croyois rien; et ce qui m'autorisoit à en douter, c'est que sa principale corne n'avoit de long que dix-neuf pouces trois lignes, et que j'avois vu, chez quelques colons, des cornes plus longues. Au reste, la hauteur de l'animal étoit de sept pieds cinq pouces, et sa longueur, depuis le museau jusqu'à la naissance de la queue, de onze pieds six pouces.

Le docteur Spaarman a publié sur le rhinocéros d'Afrique une dissertation très-sa-

vante, aussi précieuse par l'étendue des recherches que par l'exactitude et la vérité des faits. Entreprendre de parler sur l'animal après lui, ce seroit s'exposer à des redites ou à la honte d'un plagiat. Cependant je regrette qu'un ouvrage où le rhinocéros est si bien décrit, nous en donne un dessin si fautif.

Au reste, je ne parle que de la gravure qui a été publiée dans les traductions française et hollandaise. N'ayant point vu la relation originale en suédois, j'ignore si on y trouve le même défaut; et c'est dans cette incertitude que je publierai un jour le dessin de l'animal, tel que je l'ai fait moi-même d'après nature. Dans la traduction du voyage de Bruce en Abyssinie, on voit aussi une figure du rhinocéros bicorne, mais elle est défectueuse, en ce que le traducteur lui a donné faussement les plis du rhinocéros à une corne, qu'il n'a certainement pas, du moins dans le sud de l'Afrique : en auroit-il donc en Abyssinie? C'est ce dont j'ai très-fort lieu de douter.

En parlant du Quammedaka, canton situé à l'est de l'Afrique méridionale, M. Spaarman dit que *c'est le principal lieu de la résidence des rhinocéros à deux cornes.* Ici l'au-

teur s'est trompé; mais son erreur est d'autant plus pardonnable, qu'il ne l'a commise que parce qu'il n'avoit point été à portée de connoître ces contrées dont la vue l'auroit mieux instruit.

Il n'en est point du rhinocéros comme du tigre, du lion et des autres carnivores qui, vivant de proie, cherchent pour leur séjour les lieux dans lesquels on nourrit des troupeaux, ou qui ont une grande quantité d'animaux sauvages. Pour lui, comme sa nourriture ainsi que celle de l'éléphant, consiste en végétaux, et qu'il en trouve partout; comme il est plus farouche encore, il s'éloigne, ainsi que l'éléphant, des lieux habités.

On voit, d'après ces habitudes, que, loin de choisir de préférence pour son séjour un canton peuplé de hordes et de fermes, tel que le Quammedaka, il doit, au contraire, le fuir. Si, de temps en temps, on y en voit quelques-uns, ce sont, pour ainsi dire, des voyageurs égarés, qui, bientôt découverts et poursuivis par les habitans, sont, ou tués, ou obligés de regagner, au plus vîte, leur pays natal.

Si du temps du docteur Spaarman il y

avoit beaucoup de rhinocéros dans le Quammedaka, il n'y en avoit plus de mon temps, non plus que dans toute la colonie, d'où ils ont fui depuis qu'elle s'est peuplée davantage.

Il y a long-temps, ajoute M. Spaarman, *que Bontius a fait l'observation que le rhinocéros est ordinairement tué avec de la poudre et des balles.* Buffon n'a probablement point fait attention à ce passage, lorsqu'il assure, sur l'autorité de Gervaise, que la peau du rhinocéros ne peut être entamée par aucune balle.

Si l'on en croit certains voyageurs, le rhinocéros unicorne, dont la peau écailleuse et repliée sur le cou en forme de mantelet, est si dure qu'elle résiste au coup du fusil; et probablement c'est de ceux-là qu'a voulu parler Buffon.

Pour moi, qui ne connois que ceux de l'Afrique méridionale, je dirai que je n'y en ai vu que de bicornes, ayant la peau lisse comme l'éléphant. On ne connoît point d'autres rhinocéros au Cap et dans les colonies. Ainsi, quant à ceux-ci, ils ne sont point à l'épreuve de la balle, comme la chasse dont j'ai donné l'histoire m'en a fourni la preuve;

et je suis persuadé qu'il en est de même du rhinocéros unicorne.

La petite corne de celui que nous tuâmes étoit de plus d'un tiers plus courte que l'autre. J'ai déjà remarqué que la grande avoit dix-neuf pouces. Mais ce qui me surprit, ce fut de voir que cette arme si redoutable, avec laquelle il sillonnoit profondément la terre et lançoit au loin des pierres fort grosses, n'étoit point implantée dans les os de la tête; qu'elle ne tenoit qu'à la peau, et qu'en remuant cette peau, je la faisois mouvoir comme elle.

L'œil du rhinocéros, beaucoup trop petit respectivement à une si énorme masse, est aussi très-enfoncé dans la tête, à raison de la peau extérieure, qui, formant au-dessus de l'orbite plusieurs plis circulaires, y fait une sorte de tube, long de plusieurs pouces, au fond duquel il se trouve.

Peut-être ce canal, en diminuant le champ et concentrant les rayons visuels comme le tuyau de nos lunettes, sert-il à renforcer l'organe; mais il empêche au moins l'animal de voir d'autres objets que ceux qui sont dans la direction de son œil. Aussi les Sauvages, lorsqu'ils ne sont point dans cette

direction, se croient-ils en sûreté, même fort près de lui; parce qu'alors ils n'en sont point apperçus.

Mais une singulière particularité du rhinocéros bicorne, c'est de sillonner la terre avec sa corne en courant, et de jeter en même temps son urine très-loin par-derrière, en faisant des espèces de ruades. Une autre coutume très-remarquable de cet animal, c'est de pulvériser avec ses pieds ses excrémens, qu'il ne laisse jamais entiers comme l'éléphant.

Quoique la chair du rhinocéros n'approche pas de celle de l'hippopotame, cependant elle est fort supérieure à la chair de l'éléphant.

Mes Sauvages s'en promettoient des festins délicieux, et l'idée seule de ce régal leur présentoit un plaisir d'un prix bien supérieur à tous les dangers qu'ils avoient courus. Que de jouissances pour eux dans une bête qui pesoit deux à trois mille au moins! La nuit approchoit: pressés de s'en régaler et voulant, dès le soir même, en festoyer tout le camp, ils se mirent tous à couper sur l'animal les morceaux qui leur convenoient. En moins d'une demi-heure, chacun d'eux

en emporta sa charge, sans qu'il y parût presque aucune diminution; mais ils se proposoient bien d'y revenir le lendemain et les jours suivans, avec tous leurs camarades, pour faire curée complète.

J'avois formé le projet d'y retourner comme eux, dans l'espérance que cet immense cadavre auroit attiré quelques oiseaux de proie que je pourrois aisément me procurer. Mais au moment même où je me disposois à partir, des chants nouveaux qui partoient de toutes parts des bords de la rivière, fixèrent entièrement mon attention; je m'avançai sous les arbres et découvris, en effet, plusieurs oiseaux qui m'étoient jusqu'alors inconnus. C'est ainsi que, passant subitement de la chasse aux quadrupèdes à la chasse aux oiseaux, je donnois quelque repos à mon imagination fatiguée du carnage, et que je voyois diminuer, en proportion des objets, l'horreur naturelle et le dégoût que souvent il m'inspiroit. Plus souvent je reportois mes regards sur la verdure et sur les fleurs; et si quelqu'amertume et les regrets inséparables d'une vie errante et solitaire, venoient quelquefois me surprendre au milieu de mes fatigues, la plus humble

des plantes, en fixant mes regards, en arrêtant mes pas, me rappeloit au doux sentiment de l'existence qu'auroit pu flétrir un si profond abandon. Je longeai la rivière et m'enfonçai dans le bois. Le succès répondit à mes espérances; j'abattis plusieurs espèces nouvelles d'oiseaux que je n'avois point encore trouvées. Souvent embarrassé du choix, lorsque j'en appercevois plusieurs sur le même arbre, je ne savois auquel donner la mort : mais le plus remarquable ou le plus beau, comme on peut le croire, attiroit toujours mon coup de fusil.

Reposons enfin nos yeux sur un objet non moins touchant, sur des couleurs peut-être plus aimables encore.

Toujours occupé d'oiseaux, de ramages mélodieux, de plumages nuancés et brillans, j'avançois au milieu de la forêt de mimosas. Tout-à-coup je sens mon odorat frappé de parfums exquis; je cherche la plante ou l'arbrisseau qui me communiquoit une si douce volupté : l'air qui m'environne me sert de guide; plus l'odeur m'enivre, plus la fleur est voisine; j'arrive aux bords de la rivière : saisi d'admiration, je m'arrête à la vue d'une plante magnifique, la plus belle que j'eusse

jamais contemplée : c'étoit un lis qui avoit sept pieds de haut ; j'étois obligé de lever la tête pour admirer la sienne. Il balançoit, plein de majesté, sur sa tige flexible, et laissoit échapper des flots d'encens.

Dans la partie supérieure de sa tige droite et élancée se trouvoient éparses avec ordre et grace, trente-neuf corolles ou fleurs ; dont six un peu épanouies, dix-huit en pleine floraison, et quinze prêtes à s'entr'ouvrir par degrés. Celles qui étoient épanouies formoient un calice, plus grand au moins d'un tiers que celui des lis blancs d'Europe. Leurs pétales ou feuilles, couvertes, à l'extérieur, d'un beau gris de lin, étoient intérieurement d'un blanc de neige, bordé par un liséré cramoisi et relevé par un pistil et des étamines du carmin le plus riche. Cette tige de sept pieds avoit, dans sa plus forte épaisseur, six pouces de circonférence. Rougie du côté du soleil par la chaleur qui lui avoit donné une couleur vineuse, elle étoit verte dans le reste de son contour, et portoit des feuilles larges de trois pouces et demi sur une longueur de trois pieds. Enfin, cette plante, née dans la solitude et pure comme le soleil qui l'avoit embellie, avoit été respectée de

tous les animaux du canton et sembloit défendue par sa beauté même.

Le prodige que je venois de découvrir m'avoit trop frappé pour n'en être pas occupé tout entier. Dès ce moment, tous mes projets de chasse s'évanouirent; je fis grace aux oiseaux que je poursuivois, et ne songeai plus qu'aux moyens de me procurer mon beau liliacé.

La chose n'étoit pas aisée. Je manquois à la fois, et d'instrumens pour le cerner et l'enlever de terre sans qu'il fût endommagé, et de corbeille ou d'autre vase de ce genre, pour l'emporter. Aller à mes chariots chercher ce qui étoit nécessaire, c'étoit l'abandonner; c'étoit l'exposer peut-être au danger qu'il n'avoit point éprouvé jusqu'ici. Dans cet embarras, et ne voulant pas le perdre des yeux, je pris le parti de tirer de suite plusieurs coups de fusil, afin d'appeler à moi quelqu'un de mes gens.

Effectivement, à ce signe d'alarme, plusieurs accoururent; ils me croyoient exposé, et furent fort surpris de me voir en extase devant une fleur. J'envoyai chercher au camp quelques ferremens, et l'une de ces jolies corbeilles semblables à celles que Narina

m'avoit données. Nous dégageâmes l'oignon du lis ; nous l'enlevâmes avec précaution ; il avoit treize pouces de hauteur, et, y compris ses cayeux, vingt-sept pouces de circonférence. Par sa forme et sa couleur il ressembloit à l'oignon de la tulipe ; mais au lieu d'être composé de feuillets séparés, comme l'oignon du lis, il étoit plein, charnu et fort pesant. Au moins c'est ce que je conjecturai par analogie, d'après quelques cayeux extérieurs qui dans l'opération furent, malgré tous nos soins, tranchés par les ferremens.

La plante, bien arrangée et plantée, en quelque sorte, dans sa corbeille, fut placée à l'entrée de ma tente, comme ornement et spectacle. Successivement ses corolles s'ouvrirent et s'épanouirent toutes ; et pendant long-temps j'eus le plaisir de m'enivrer de sa vue et de son odeur délicieuse, jusqu'à ce qu'épuisé de parfums et n'ayant plus assez de force pour pomper la sève qui le faisoit vivre, je l'ai vu insensiblement se courber, se faner et mourir.

J'ai eu le bonheur de préserver l'oignon de ce lis pendant tout mon voyage ; je l'ai rapporté au Cap dans le dessein de le faire

passer au Jardin des Plantes; mais on a vu dans la relation de mon premier voyage, le sort qu'ont eu les graines que j'avois amassées, et cet oignon étoit malheureusement du nombre.

C'étoit le 14 janvier que nous étions venus camper sur les bords de la rivière des Poissons. Pendant mon séjour dans cette contrée, j'avois changé souvent de campement, afin d'y trouver, suivant mes diverses stations, des objets nouveaux. Et en effet elle m'avoit fourni, seulement en oiseaux, plus de quatre-vingts espèces différentes, dont dix étoient nouvelles.

Il m'en coûtoit de quitter un canton aussi agréable, et qui, indépendamment de ce qu'il ajoutoit à mes collections, m'assuroit une surabondance de vivres pour mes gens. Enfin cependant, le 24, j'annonçai mon départ, mais ma caravane étant venue en troupe me demander quelque temps encore pour achever la préparation de notre provision de rhinocéros, je retardai de trois jours. Ce retard fut employé avec beaucoup d'ardeur. Tous, hommes et femmes, travaillèrent sans relâche sur l'animal; et quand je partis, ils regrettoient beaucoup d'en

laisser encore bien plus qu'ils n'en emportoient.

Pour arriver à une horde kabobiquoise que je me proposois de visiter, nous n'avions que huit lieues à faire ; mais ces huit lieues étoient à travers des montagnes si arides, des gorges et des défilés si difficiles, qu'une journée ne pouvant suffire, mes guides Koraquois me conseillèrent de partir de nuit, si je ne voulois pas être obligé de coucher en route et me voir exposé à manquer d'eau. Nous nous mîmes donc en marche à deux heures du matin, en nous dirigeant nord-ouest, et vers midi, nous nous arrêtâmes pour dîner à l'abri de quelques rochers qui nous garantirent de l'ardeur dévorante du soleil.

Il nous restoit encore trois lieues à faire. Je voulus, selon ma coutume, que Klaas et quelques autres de mes Hottentots prissent les devants, et qu'escortés par deux des guides, ils se rendissent à la horde et la prévinssent de mon arrivée. Mes Koraquois m'assurèrent que cette précaution étoit complètement inutile ; ce qui me fit soupçonner que déjà quelques-uns des leurs m'avoient devancé.

Effectivement les Kabobiquois m'attendoient avec une impatience d'enfant. Tout ce qu'on leur avoit dit de moi portoit le caractère de l'enthousiasme le plus exagéré, et leur imagination avoit enchéri encore sur ces extravagances. Cet homme blanc, ces fusils, ces instrumens, toutes ces choses qu'ils n'avoient jamais vues, leur tournoient la tête, et le retard de mon arrivée étoit pour eux un tourment.

Dès que ma troupe fut apperçue, la horde toute entière quitta le Kraal, et accourut avec empressement à ma rencontre. J'éprouvai ici avec un surcroît d'obsession, tout ce que j'avois plus d'une fois causé de bouleversement dans des hordes toutes neuves de sauvages. Hommes et femmes, tous indistinctement m'entourèrent et se précipitèrent autour de moi pour m'examiner. Ne pouvant en croire leurs yeux sur ce qu'ils voyoient, chacun me palpoit. On me touchoit les cheveux, les mains, tout le corps. Ma barbe sur-tout étonnoit à un point inconcevable. Plus de trente personnes vinrent successivement entr'ouvrir mes habits.

Tous s'imaginoient que j'étois un animal velu, dont le corps sans doute étoit cou-

vert d'un poil aussi long que celui de mon menton ; et surpris de voir qu'il n'en étoit pas ainsi, ils restoient pétrifiés d'étonnement, et avouoient, avec une ingénuité sauvagesse, qu'ils n'avoient point encore rien vu de pareil dans aucun homme de leur contrée. Les petits enfans, transis de peur, se cachoient derrière leurs mères. Si j'essayois d'en prendre quelqu'un pour le caresser, il jetoit de hauts cris, comme feroit en Europe un enfant qui, pour la première fois, verroit un Nègre.

Telle étoit ma position au milieu de cette multitude qni me pressoit en foule, et dont j'ai déjà parlé, par anticipation, dans mon premier voyage. Seul de ma couleur parmi eux, je me livrois à eux sans crainte. L'étonnement de beaucoup d'entre eux à la vue d'un blanc, et le tumulte qui en étoit la suite, ne me surprenoient pas.

A travers cette curiosité incommode, je démêlois de plus en plus le principe constant de la nature, qui donne un caractère simple, doux et confiant au sauvage. Et réellement je n'eus point passé vingt-quatre heures dans la horde, que je fus l'ami de tout le monde, et que la confiance devint

entière entre elle et moi. Ces enfans eux-mêmes qui, en me voyant, avoient montré tant de frayeur, s'étoient familiarisés avec moi. Je les avois apprivoisés en leur donnant de petits morceaux de sucre candi; et les petits gourmands, alléchés par cette friandise, venoient sans cesse me caresser, pour me faire ouvrir la boîte qui la renfermoit.

Je dois répéter encore à tout voyageur qui, comme moi, entreprendra de visiter des contrées inconnues, que s'il ne se met point à la portée des peuples simples qu'il verra, s'il n'emploie pas vis-à-vis d'eux les procédés nécessaires pour leur plaire, pour connoître leur génie, pour se les attacher par l'intérêt et s'en faire des amis, infailliblement il échouera.

Je crois avoir laissé chez tous ceux que j'ai connus une opinion favorable des blancs. C'est un service rendu aux curieux, dont je me suis fait le précurseur, et je m'en trouverai bien récompensé si j'ai pu leur être utile, et sur-tout s'ils n'en abusent pas.

Le chef de la horde me témoignoit beaucoup d'attachement. C'étoit un homme d'un âge mûr et d'une taille majestueuse. Il por-

toit sur les épaules un long manteau qui traînoit jusqu'à terre, et qui formé, dans le milieu, de quatre peaux de jackals mises bout à bout, étoit bordé sur les côtés de peau d'hyène.

Cette hyène est celle qu'on trouve décrite et gravée dans Buffon, et j'en parle ici, parce que les voyageurs, quand ils font mention de celle du Cap, la confondent avec celle-ci, qui est différente, et que je n'avois que rarement eu occasion de voir dans le cours de mes voyages.

On connoît au Cap le nom de trois sortes d'hyènes, et toutes trois y portent le nom commun de *wolf* (loup).

La première, celle qui s'y voit le plus, et que les colons craignent davantage pour leurs troupeaux, est celle dont j'ai donné la figure sous le nom de loup tacheté, qui est celui qu'elle porte généralement dans toutes les colonies.

La seconde est appelée *strand wolf* (loup de rivage), parce qu'elle ne quitte guère les rivages de la mer ou des rivières. Jamais je n'ai eu occasion de la voir; mais les lieux qu'elle choisit pour son séjour me font soupçonner qu'elle est ichtyophage et vit de pois-

sons. On m'a assuré que celle-ci ne portoit aucune tache et que sa robe étoit entièrement fauve.

Pour la troisième, nommée *gestreepte wolf* (loup rayé), c'est probablement celle qu'a décrite Buffon. Cependant je remarquerai que ne l'ayant jamais vue dans les environs du Cap, je doute fort que ce soit celle à qui les colons ont donné le nom de loup rayé, ou bien ils ne la connoisent que par tradition. Ce qu'il y a de certain, c'est que je n'ai jamais vu que deux espèces d'hyène dans toute la partie d'Afrique que j'ai parcourue; savoir, le loup tacheté et la hyène des naturalistes. Quant à cette dernière, je ne l'ai trouvée que par-delà le pays des grands Namaquois, vers le tropique. Lorsque je revins au Cap, et que je la donnai pour le *gestreepte wolf*, tout le monde me crut, et l'on ne douta plus que ce ne fût elle. Cependant, il se pourroit qu'elle en différât encore par quelque caractère particulier, et qu'elle formât une quatrième espèce distincte de l'autre. Peut-être un jour parviendra-t-on à les connoître toutes plus particulièrement.

En parlant avec le chef, par mes inter-

prêtes, je m'étois apperçu qu'il lui manquoit deux articulations au petit doigt de la main gauche. Je m'avisai de lui en faire demander la raison, et j'appris sans détour, qu'ayant eu dans son enfance une maladie très-grave, on lui avoit fait cette amputation pour le guérir.

Cependant, quoiqu'il eût satisfait à ma question, je m'apperçus qu'elle ne lui avoit point été agréable. Pendant le reste de notre conversation il parut peiné que de temps en temps je portasse les yeux sur sa main, et jusqu'à mon départ il affecta toujours de la cacher lorsque nous étions ensemble.

Au reste, c'est un vaste sujet de réflexions que cette coutume d'un peuple sauvage qui, pour soulager un homme souffrant, ajoute à ses maux des souffrances nouvelles qui ne sont que des souffrances; et j'avoue que cet exemple contrarioit un peu mon expérience, qui jamais ne m'avoit fait rencontrer aucun homme mutilé ou contrefait en quoi que ce fût.

M. Paterson dit en avoir vu aussi des exemples dans une horde à l'embouchure de l'Orange, et ce fait est croyable. Quelque absurde que soit un usage, des peuples sau-

vages, lorsqu'ils sont voisins, peuvent l'avoir pris les uns des autres. Mais qu'il se trouve également dans d'autres parties du monde, qu'on le voie pratiqué chez des insulaires de la mer du Sud, qui, depuis que leur île est habitée n'avoient peut-être jamais vu un étranger avant le capitaine Cook et Bougainville, voilà ce qui doit étonner.

J'eusse fort desiré interroger en détail sur tout ceci les gens de la horde. J'eusse voulu également leur adresser des questions sur quelques coutumes qui me paroissoient singulières; mais les difficultés croissoient à mesure que j'avançois dans la contrée. Les Kabobiquois avoient une langue particulière; et cette langue, quoiqu'elle eût le clappement hottentot, n'étoit entendue que par les Koraquois qui, à raison du voisinage, entretenoient avec eux quelques liaisons.

Il en étoit de même de l'idiôme des Koraquois, par rapport aux Namaquois leurs voisins. Ainsi, quand le chef de la horde vouloit me parler, il adressoit la parole à mes Koraquois, ceux-ci la rendoient dans leur langue aux Namaquois, et les Namaquois, la traduisant à leur tour, la faisoient

passer aux Hottentots de la horde de Klaas Baster, qui me l'interprétoient dans la leur. Il en étoit de même de mes demandes. Rien n'arrivoit à mon oreille qu'après avoir passé par quatre bouches différentes. Mais le résultat me faisoit aisément appercevoir que l'idée arrivoit jusqu'à moi avec autant d'altération que les pensées des poètes de l'antiquité nous ont été transmises, malgré tout le génie de nos sublimes traducteurs.

Pour ceux de mes Hottentots que j'avois pris au Cap et dans les colonies, ils n'entendoient absolument rien à ces idiômes; et dans nos conversations ils étoient totalement nuls : tout cela paroissoit leur donner de l'humeur. Mais ce qui me chagrinoit davantage, et ce qui rendoit pour ceux-ci mes entretiens vraiment fatigans, c'est que mes Namaquois entendoient mal la langue koraquoise, et si mal, que souvent ils se disputoient entre eux sur le sens de ce qu'on leur disoit.

De là il arrivoit quelquefois que, quand je demandois quelque chose, la réponse qui me revenoit ne se rapportoit nullement à ma demande. Cet inconvénient étoit sans remède, et malheureusement il devoit s'ac-

croître encore, à mesure que j'avancerois dans la contrée. Si depuis le pays des petits Namaquois jusqu'à la horde kabobiquoise j'avois trouvé quatre langages différens qui exigeoient de moi quatre sortes d'interprètes, que seroit-ce, quand j'aurois ajouté à mon éloignement des colonies plusieurs centaines de lieues? Que de difficultés, si chaque peuplade que j'allois rencontrer avoit son idiôme? Cependant toutes ces difficultés ne me rebutoient pas tant que mes gens, et il me restoit toujours pour ressource la mère des langues, le signe du besoin.

FIN DU TOME SECOND.